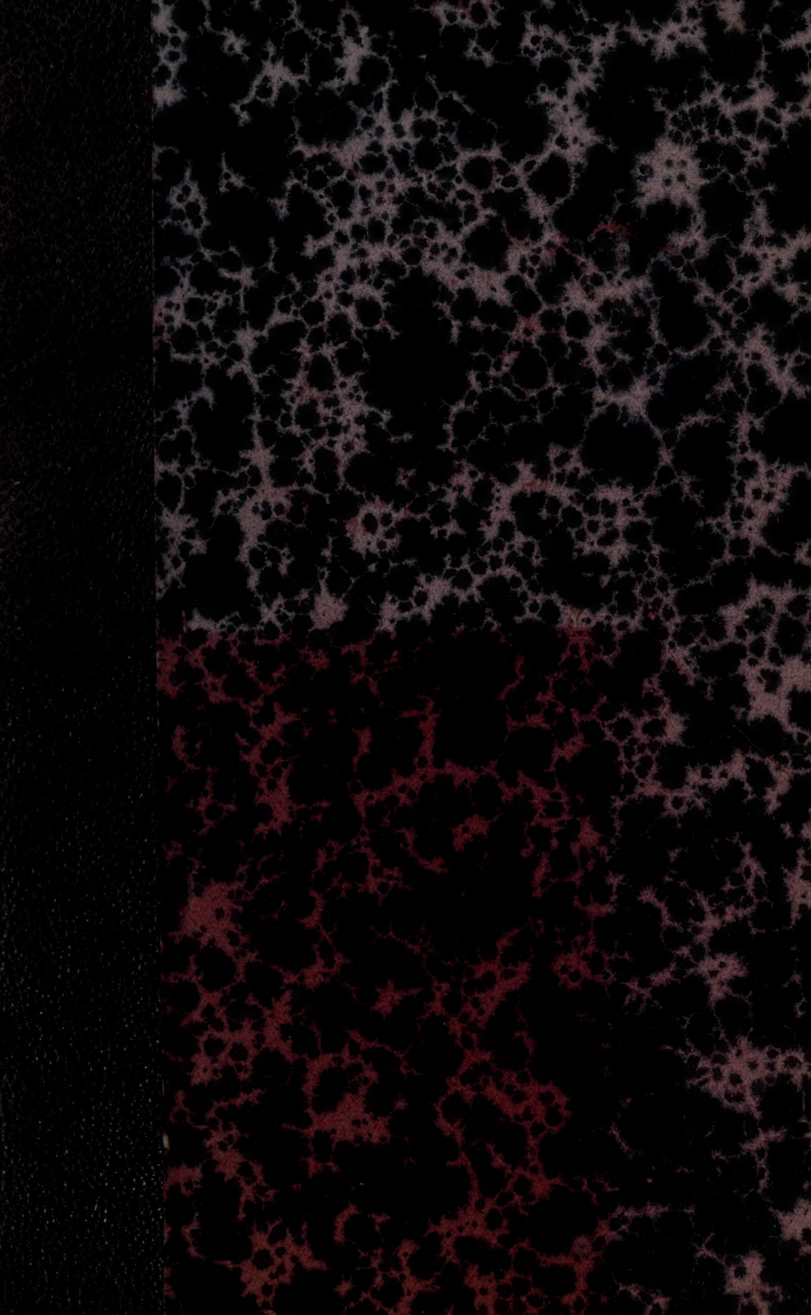






LA GUERRE
DE LIBÉRATION

1914 — 1918

II

DU MÊME AUTEUR

GÉNÉRAL ZURLINDEN. — **Napoléon et ses Maréchaux :**

I. Napoléon. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50 (majoration 30 0/0). . . . . 4 fr. 55

II. Les Maréchaux. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50 (majoration 30 0/0. . . . . 4 fr. 55

— **La Guerre de 1870-1871.** Réflexions et souvenirs. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50 (majoration 30 0/0). 4 fr. 55

632-18. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 3-19.

GÉNÉRAL ZURLINDEN
ANCIEN MINISTRE DE LA GUERRE

LA GUERRE DE LIBÉRATION

1914 — 1918

II

LES OPÉRATIONS DE JUIN 1916 A LA FIN DE LA GUERRE DERNIÈRES RÉFLEXIONS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1919

TROISIÈME PARTIE

LES OPÉRATIONS DE JUIN 1916 A NOVEMBRE 1918 DERNIÈRES RÉFLEXIONS

TITRE V

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS EN 1916

CHAPITRE PREMIER

CONSÉQUENCES DE VERDUN SUR LA SITUATION DES BELLIGÉRANTS EN JUIN 1916

L'échec mémorable des Allemands devant Verdun, devant la résistance héroïque, merveilleuse de nos troupes, a eu des conséquences capitales sur la situation des belligérants. Il constitue le tournant le plus important de la grande guerre. Il marque nettement la fin du règne exclusif de l'initiative allemande, au point de vue de la conception et de la marche des opérations.

Jusque-là toutes les opérations de la guerre avaient été imposées par le haut commandement, le « grand état-major » de nos ennemis. C'est lui qui a voulu l'invasion de la Belgique, les opérations qui ont amené la bataille de Charleroi et la bataille de la Marne, la guerre de tranchées et les poussées de la Picardie, de l'Artois, des Flandres.... C'est lui

qui en 1915 a transporté le théâtre principal de la guerre du côté de l'Orient, contraignant nos alliés les Russes à combattre depuis la Dunajec jusqu'au Pripet; puis se lançant contre les Serbes dans l'expédition des Balkans.

Ces entreprises tout en ayant été — il est juste de le reconnaître — remarquablement préparées et engagées par le « grand état-major » étaient loin d'avoir entièrement réussi. Aucune d'elles n'était parvenue à atteindre le but principal de toute opération de guerre, la désagrégation des armées ennemies. Elles s'étaient heurtées à des troupes aussi vaillantes que les leurs, à des chefs qui savaient eux aussi manœuvrer et agir. Le résultat était loin d'être complet; et il avait été de la plus haute importance pour le haut commandement allemand de persévérer à troubler ses adversaires au moment où, comme ils en avaient manifesté l'intention à la fin de 1915, ils cherchaient à organiser une offensive générale et à tracer à leur tour la marche de la guerre.

Tout avait été fait au début de 1916 par l'Allemagne pour les entraver, pour conserver l'initiative, pour continuer à imposer sa propre volonté. Ce fut là le but des préparatifs et des efforts formidables de l'armée du « Kronprinz », du prince impérial allemand, vers laquelle appuyèrent toutes les réserves de l'Empire, contre nos troupes de Verdun.

Cette opération fut comme les précédentes remarquablement organisée par le « grand état-major ». Tout avait été prévu, étudié à fond pour les assauts de l'infanterie comme pour les bombardements de l'artillerie. Mais, comme nous l'avons vu dans les

titres précédents, tout s'était brisé contre la valeur, la ténacité inouïes de nos soldats, contre les excellentes mesures prises par nos chefs. Ce fut pour les Allemands un échec grave, aussi sévère que ceux de la Marne et des Flandres, et beaucoup plus retentissant; car il a eu aussitôt une influence considérable sur l'opinion publique en Allemagne et dans les pays neutres.

Jusque-là, trompé par des communiqués incomplets, erronés, mensongers, et tout en s'étonnant de voir traîner la guerre après l'annonce tapageuse de tant de victoires, le peuple allemand avait conservé sa foi dans la supériorité de sa race, dans l'invincibilité de son armée, dans les talents de son impeccable, inimitable « grand état-major », dans les hautes visées et l'étoile de son Empereur-Roi.

Verdun lui a ouvert les yeux en partie. On lui avait annoncé l'importance exceptionnelle de l'opération. Il en avait suivi avec orgueil les formidables préparatifs; il savait que l'empereur et le « grand état-major » ne doutaient pas du succès, d'un succès rapide, et étaient décidés à en finir avec les Français.

Lorsqu'il vit toute cette machination tant soignée, tant vantée, s'effondrer devant l'intrépidité sublime de nos valeureux soldats, il perdit son enthousiasme, sa confiance dans la victoire finale. Il sentit plus lourdement que jamais le poids de la guerre, de ses misères, de ses souffrances, des terribles et sanglantes hécatombes. Il montra des tendances à se décourager, à se désaffectionner même de la dynastie impériale. Et on le vit se tourner anxieux vers le vieux général Hindenburg, qui au début de la guerre l'avait sauvé de l'invasion russe et qui

saurait peut-être encore lui venir en aide pendant la fin des hostilités.

L'opinion des neutres suivit la même marche que celle du peuple allemand. Après 1870, la terre entière s'était inclinée, prosternée devant les succès éclatants, foudroyants des Allemands. Partout, on avait cru à leur force irrésistible, à leur invincibilité, à la suprématie écrasante de leur « grand état-major », qu'on regardait comme la personnification de la science de la guerre, poussée jusqu'à ses dernières limites.

Quand la grande guerre s'est déchaînée en 1914, la plupart des neutres ont regardé notre défaite comme certaine. Puis se renseignant uniquement avec les communiqués de leur idole, ils n'ont rien su d'exact sur la Marne, sur les Flandres, sur le peu de portée militaire des succès allemands en Russie.... Et Verdun leur est apparu comme une opération modèle, décisive, savamment imaginée par le « grand état-major » : C'était un duel formidable que les Allemands nous offraient, et dans lequel ils s'étaient ménagé tous les avantages.

Le duel eut lieu. Il nous a donné la victoire, une éclatante, merveilleuse victoire. Et le prestige de l'Allemagne en subit un coup des plus rudes, dont il ne s'est pas relevé.

D'un autre côté, la sanglante et désastreuse opération des Allemands contre Verdun eut des conséquences sérieuses sur l'offensive générale décidée par les Alliés. Sans doute elle réduisit, dans une forte proportion, les effectifs français disponibles. Mais elle eut surtout pour résultat de faciliter l'action des Alliés sur les divers théâtres, en suppri-

mant pour quelque temps le danger de voir accourir sur les points attaqués les très fortes, très nombreuses réserves allemandes. Ces réserves étaient tombées sur les Hauts de Meuse, fauchées par nos canons, par nos soldats.

Disposant dorénavant de ressources en effectifs et en matériel suffisantes, les Alliés vont être en état de prendre à leur tour l'initiative, d'imposer leurs opérations. La très grosse difficulté, à laquelle ils se heurteront, sera d'assurer la concordance des efforts ; car ils sont grands États désirant tous conserver la haute direction de leurs armées, sauvegarder leur influence, leur indépendance, leur prestige. Et l'histoire démontre que l'unité de commandement a toujours été difficile à réaliser dans les coalitions de cette nature.

Au contraire, dans les Empires centraux toutes les armées obéissaient à un haut commandement unique, celui de l'Allemagne, si bien étayé par le « grand état-major » prussien. Et c'était là incontestablement une grande force pour nos ennemis.

Quoi qu'il en soit, depuis la défaite allemande de Verdun, le règne exclusif de l'initiative stratégique du « grand état-major » a pris fin. La lutte va se poursuivre entre deux volontés, cherchant à se dominer en stratégie comme en tactique, pour les opérations comme pour les batailles. Ce sont les péripéties de cette période suprême de la grande guerre qui nous restent à analyser, en commençant par la mise en train de l'offensive générale, décidée par les alliés dès la fin de 1915 pour l'été de 1916.

CHAPITRE II

L'OFFENSIVE RUSSE

Dans le courant de mai 1916, les nécessités de l'offensive de nos ennemis sur Verdun et dans le Trentin avaient amené les Allemands et les Autrichiens à dégarnir en partie leurs lignes du front russe. L'occasion était bonne pour nos grands alliés. Ils s'empressèrent d'en profiter, dès qu'après le dégel l'état du sol le leur permit; d'autant plus que le Tsar avait été supplié par le gouvernement italien d'attaquer, pour forcer les Autrichiens à renvoyer en Russie une partie de leurs troupes du Trentin.

Le front russe d'Europe s'étendait à ce moment de la Baltique à la frontière roumaine, du Nord au Sud, sur une longueur totale d'environ douze cents kilomètres. Le tsar était à la tête de ses armées. Il était assisté du chef d'état-major général Alexeief et avait réparti ses forces en trois groupes d'armées.

Au Nord, les armées ayant à leur tête Kouropatkine, l'ancien commandant en chef de Mandchourie, tenaient le terrain de Riga à Dvinsk; le groupe du centre — général Evert — s'étendait de

Dvinsk au Pripet. Le groupe de gauche était aux ordres du général Broussilof, qui s'était tant signalé dans les luttes précédentes; il comprenait quatre armées : Loesch, Kaledine, Sakharof, Tcherbatchef, échelonnées depuis le Pripet jusqu'au Dniester.

Dans la région du Dniester se tenait, prête à envahir la Bukovine, une armée indépendante Letchitzky.

En face de ces armées, se développaient les forces ennemies, comprenant au Nord le groupe allemand — Hindenburg; — au centre, le groupe allemand — prince Léopold de Bavière; — puis les groupes austro-allemands commandés par l'archiduc Joseph-Ferdinand.

Les armées russes entrèrent en action sur tout le front, dès le 3 juin. L'offensive fut poussée énergiquement, vaillamment, surtout par le groupe d'armées de gauche, commandé par le général Broussilof. Précédés par des bombardements formidables, qui firent ressortir l'excellence de leur nouvelle artillerie, nos alliés livrèrent des combats, des batailles de plus en plus violents, et ne tardèrent pas à montrer aussi toute la supériorité de leur infanterie sur celle des Autrichiens.

En trois jours, la droite des armées Broussilof perça les lignes de défenses successives, accumulées par nos ennemis, franchit le Styr et s'empara de Loutsk. L'action fut plus modérée au centre, vers Tarnopol. A gauche, les Autrichiens furent vivement repoussés, à 35 kilomètres de leurs premières positions, sur le Pruth.

Les jours suivants, l'offensive russe continua énergiquement surtout à l'ouest de Loutsk. Le

24 juin, le front de nos alliés s'était avancé de 60 kilomètres, en décrivant une large courbe autour de Loutsk, et menaçait de couper en deux les armées ennemies et de séparer les Austro-Allemands de Galicie de ceux du Nord.

Mais alors, intervint une contre-offensive de nos adversaires, commandée par le général allemand von Linsingen, dont les troupes avaient été renforcées par huit divisions allemandes et deux autrichiennes. Sous la pression ennemie, nos alliés se replièrent vers Loutsk, d'une vingtaine de kilomètres. Ils reprirent bientôt l'avantage. Leur droite repoussa la gauche allemande sur le Stokhod où se livrèrent de rudes combats favorables aux Russes; pendant que leur gauche — Sakharof — malmenait l'ennemi sur le Styr et à Lipa, et entrait victorieusement à Brody, le 25 juillet.

En même temps que se déroulaient ces glorieux événements, l'armée indépendante russe Letchitzky marchait sur Czernovitz, traversait le Dniester, coupait les Autrichiens opérant en Bukovine de leurs autres armées et les rejetait dans les Carpathes.

Dans toutes ces affaires, l'infanterie, l'artillerie, la cavalerie de nos alliés se sont comportées avec une vaillance, un élan remarquables. Sur bien des points la retraite de nos adversaires, des Autrichiens surtout, a été changée en déroute, grâce à l'intervention de la cavalerie russe. Le front de nos alliés, dans certaines régions, s'est avancé de cent kilomètres. L'ennemi a laissé entre leurs mains des canons, du matériel en quantité et de très nombreux prisonniers qui, à la fin d'août, dépassaient le chiffre de 350 000.

Les événements devenaient inquiétants pour nos adversaires, surtout pour les Autrichiens. Le haut commandement allemand sentit la nécessité de les renforcer. Mais où trouver les réserves? Les siennes avaient fort à faire à Verdun et sur la Somme. Il leur expédia deux divisions turques, et le maréchal de Hindenburg, qui prit le commandement en chef de toutes les troupes austro-allemandes, depuis Riga jusqu'à Tarnopol; les troupes du groupe du Sud restant aux ordres de l'archiduc Frédéric.

Aussitôt, Letchitzky redoubla d'activité au sud du Dniester, enfonça les lignes autrichiennes, s'empara de Clamatz et poussa jusqu'à cinq kilomètres de Stanislau; pendant qu'au nord du Dniester, l'aile gauche de Broussilof forçait les Austro-Allemands à se replier sur la Zlota-Lipa. Stanislau fut occupé par les Russes le 11 août. Plus au Nord, l'armée Sakharof, continuant ses progrès, avait franchi le Sereth et forcé l'ennemi à se replier derrière la Stripa.

A la fin d'août, la situation de nos grands alliés était devenue excellente, sur leur front d'Europe, comme sur celui d'Asie. Ils avaient rompu vaillamment les lignes ennemies de Volhynie, de Galicie et de Bukovine, malgré la solidité des défenses que les Austro-Allemands y avaient accumulées. Et l'occupation de la Galicie méridionale, et de la Bukovine, établissait une étroite jonction entre l'aile gauche russe et la Roumanie, dont la neutralité n'allait pas tarder à être rompue.

Sur ces entrefaites, le général Kouropatkine abandonna le commandement du groupe des armées du Nord à leur ancien chef, qui s'était tant dis-

tingué par son énergie, dans les opérations de 1915, le général Rousski, que la maladie avait tenu éloigné du front.

Et d'un autre côté, la grande offensive russe s'arrêta par suite de l'énorme consommation d'hommes et de munitions qu'elle avait nécessitée jusque-là; peut-être aussi par suite de l'influence des partisans d'une paix séparée. Les combats continuèrent acharnés sur tout le grand front depuis le Pripet jusqu'aux Carpathes, surtout dans la direction de Lemberg; mais ils étaient dus autant à l'initiative des Allemands qu'à celle de nos alliés. On sentait l'influence du maréchal Hindenburg, qui avait fait accourir des troupes allemandes du Nord, et peut-être aussi l'influence des intrigues allemandes à l'intérieur du gouvernement de la Russie.

Les Russes n'en conservèrent pas moins les contrées conquises et purent justement s'enorgueillir des résultats de la brillante offensive du général Broussilof, qui avait fait perdre aux Austro-Allemands près d'un million d'hommes, dont 400 000 prisonniers.

Dans les derniers mois de l'année, nos grands alliés ont eu à faire d'autres efforts pour venir en aide à la Roumanie.

CHAPITRE III

L'OFFENSIVE ITALIENNE. — LA ROUMANIE SALONIQUE

I

LA PRISE DE GORIZIA — LES VICTOIRES ITALIENNES

Après avoir contenu victorieusement, en mai et en juin 1916, les attaques sensationnelles de l'armée autrichienne, essayant de déboucher du Trentin, l'armée italienne avait pris elle-même l'offensive, au commencement de juillet, et progressait sensiblement dans la vallée de l'Astico et celle de l'Adige, vers le Trentin.

Au commencement d'août, elle activait surtout ses opérations, sur le théâtre de Trieste, dans le bas Isonzo, près de Monfalcone. Mais ce n'était qu'une feinte. Les vraies intentions du haut commandement italien étaient de s'emparer, plus au Nord, sur l'Isonzo, de l'importante cité de Gorizia.

Aux abords de cette ville, la position des Autrichiens ne laissait pas que d'être encore très forte. Ils tenaient, sur la rive droite de l'Isonzo, le mont

Sabotino, dont les batteries, croisant leurs feux avec celles du mont San-Michele de la rive gauche, empêchaient tout passage du fleuve vers Gorizia.

Le 6 août, dès le matin, l'artillerie italienne ouvre un feux des plus violents sur toutes les positions autrichiennes, qui sont bouleversées depuis le mont Sabotino, jusqu'à Monfalcone. Bientôt, arrive le tour de l'infanterie italienne. Elle sort brusquement de ses tranchées et se lance à l'assaut vaillamment, « impétueusement », depuis le mont Sabotino jusqu'au San-Michele, bien au nord de Monfalcone.

Les hauteurs de San-Michele sont brillamment enlevées. Nos alliés y ramassent une quantité considérable de prisonniers, dans lesquels la proportion des officiers est très grande. Au nord de l'attaque, les tranchées du mont Sabotino sont également énergiquement enlevées. Au centre, le succès des Italiens est plus lent à se déclarer; la résistance des Autrichiens est acharnée et se prolonge même sur certaines positions de la rive droite. Néanmoins, dans la soirée, l'Isonzo est abordé par nos alliés sur plusieurs points et la tête de pont de Gorizia est conquise.

La journée du lendemain 7 est employée à nettoyer la rive droite, qui le soir est tout entière aux mains des Italiens. Le nombre total des prisonniers est de 8000, auxquels il faut joindre 11 canons et un très grand butin.

Le 8 août, après avoir fait tomber les dernières résistances, les Italiens franchissent l'Isonzo à gué et sur des ponts rapidement jetés, pendant que l'armée autrichienne se dépêche d'évacuer Gorizia. Le 9,

nos alliés entrent triomphalement dans la ville. Les jours suivants, ils poursuivent leurs progrès sur le plateau du Carso, dans la direction de Trieste.

Le mois de septembre fut employé à consolider les positions acquises, à repousser énergiquement les contre-attaques ennemies, à progresser lentement dans la direction de Trieste comme dans celle de Trente malgré les obstacles presque infranchissables de la montagne.

Au commencement d'octobre, l'offensive italienne s'accentua dans la région des Alpes italiennes, autour de Gorizia et sur le Carso, dans la direction de Trieste. Après s'être emparés de Korada et de la ville de Plava sur l'Isonzo, nos valeureux alliés remportèrent une belle victoire sur les Autrichiens, en enfonçant leurs lignes, à l'est de Gorizia, entre Solar et Vertoïba, et sur le Carso depuis le Vipacco jusqu'à Oppachiascella, en faisant plus de 7 000 prisonniers.

Ces glorieux succès ont été pousuivis, du 1er au 5 novembre, autour de Gorizia et sur le Carso à l'est de Vallona. L'avance de nos alliés a de nouveau été importante, et ils ont capturé 9 000 prisonniers, de nombreux canons et mitrailleuses. Depuis le début de leur offensive dans la région des Alpes italiennes, le nombre total de leurs prisonniers s'élevait à 40 000, et l'on pouvait estimer à 200 000 hommes le chiffre des pertes qu'ils ont infligées aux Autrichiens, tout en gagnant une forte avance vers leur objectif de Trieste et en forçant nos ennemis à envoyer de nombreux renforts de ce côté.

La brillante campagne italienne de 1916 a donc

donné d'excellents résultats. Malheureusement, elle s'arrêta là. Le grand obstacle des opérations en montagne se fit sentir; l'hiver intervint avec ses froids dépassant souvent 20°, avec ses couches épaisses de neige qui entravent toutes communications. L'avance vers Trieste et vers Trente dut être reportée à l'année suivante.

II

DÉCLARATION DE GUERRE DE LA ROUMANIE

Vers la fin d'août, sous l'influence de son brillant succès de Gorizia, et aussi de l'échec retentissant des Allemands devant Verdun, l'Italie avait mis un terme aux difficultés de sa situation vis-à-vis de l'Allemagne, dont celle-ci avait du reste fortement abusé : Notre alliée était en guerre avec l'Autriche; elle ne l'était pas avec l'Allemagne. Le gouvernement italien comprit que cet état de choses ne pouvait durer et déclara la guerre à l'Allemagne le 28 août 1916.

Le même jour, la Roumanie suivit l'exemple de sa sœur aînée et déclara la guerre aux puissances centrales. Ce fut un gros événement, très bien accueilli dans le camp des Alliés, car l'armée roumaine leur apportait un appoint de 500 000 hommes armés, instruits, ayant derrière eux une réserve de 3 à 400 000 hommes, aptes à marcher.

C'était aussi une indication qu'on pouvait regarder comme très favorable. Cette jeune nation devait nécessairement agir avec une extrême prudence et songer à sauvegarder ses propres intérêts,

dont les racines n'étaient pas encore bien profondes, bien solides. Elle avait attendu jusque-là, désireuse de ne se lancer dans la guerre qu'à coup sûr, quand la victoire de l'un des partis lui paraîtrait certaine. Elle venait à nous. C'était un très bon signe, car elle passait pour être remarquablement renseignée sur ce qui se faisait dans les deux camps.

Dès le mois de septembre 1916, nos nouveaux alliés se mettent en campagne dans la Transylvanie pour délivrer leurs compatriotes, et dans la Dobroudja au sud du Danube.

Leurs armées ont vite fait de passer les cols des montagnes qui les séparent de la Transylvanie et progressent vers Parajd, Fogaras, Hermannstadt, appuyées de loin par l'armée russe qui s'est avancée dans les Carpathes. Les Autrichiens reculent, laissant entre les mains des Roumains 7 000 prisonniers.

Dans la Dobroudja, le début fut moins engageant. Les Russes avaient envoyé quelques secours aux Roumains. Et néanmoins, nos alliés furent bientôt en mauvaise posture. L'armée bulgaro-turco-allemande de ce côté était aux ordres du maréchal Mackensen, qui s'empara de Turtukaï et de Silistrie sur le Danube, puis marcha sur les Russo-Roumains et les força à se replier sur une position couvrant la ligne de chemin de fer de Cernavoda sur le Danube à Constanza sur la mer Noire.

L'offensive roumaine était terminée de ce côté. Elle l'était aussi en Transylvanie, où les Allemands avaient mis rapidement sur pied une forte armée, commandée par l'ancien chef du « grand état-

major », remercié après Verdun. Le général Falkenhayn, dès la fin de septembre, attaqua vivement nos alliés et les força à repasser les cols des montagnes de la Transylvanie.

III

L'ARMÉE DE SALONIQUE

L'intervention de la Roumanie ne pouvait qu'être très utile aux armées alliées de Salonique. Ces armées, qui étaient sous les ordres du général en chef Sarrail, étaient estimées à 80 000 Français, 80 000 Anglais, 100 000 Serbes, de forts contingents italiens et russes; soit environ 300 000 hommes. Mais le climat était mauvais; la fièvre paludéenne avait fait des ravages dans bien des corps de troupes et réduit considérablement les effectifs.

Ces armées étaient en contact, sur tout leur large front autour de Salonique, avec les Germano-Bulgares qui les surveillaient. Mais elles n'avaient pas assez de réserves pour les attaquer énergiquement et d'ensemble. Toutefois, à la gauche, l'armée serbe avait déjà fait preuve d'une grande ardeur en s'engageant vaillamment, énergiquement avec les Bulgares.

Les derrières de nos armées étaient mal assurés. La Grèce avait une attitude inquiétante. Son roi Constantin, le beau-frère de l'empereur Guillaume, avait fait son éducation militaire en Prusse; il était feld-maréchal allemand et, malgré quelques simagrées de neutralité, il était germanophile militant.

Il louvoyait, suivait la marche des événements, et tantôt bravait les remontrances des représentants des puissances alliées, tantôt avait l'air de s'y soumettre. C'était pour nous un véritable ennemi, placé dans le dos de nos armées de Salonique, quoique le plus grand nombre des populations grecques fût nettement partisan des Alliés et outré de l'attitude du roi. Cette indignation se traduisit par une grande insurrection, dont le siège s'installa à Salonique, et à laquelle se joignirent l'ancien président du conseil Venizelos, plusieurs généraux, de nombreux officiers et soldats.

Le roi Constantin n'en continua pas moins à masser ses troupes en Thessalie, en arrière de notre gauche; c'était un gros danger pour les armées du général Sarrail.

L'offensive de ces armées n'en commence pas moins dès le mois de septembre 1916. Les Anglais font des progrès sur la Strouma; les Serbes au nord du lac d'Ostrovo, les Franco-Russes vers Florina. Le 16 septembre, les Serbes battent les Bulgares, leur prennent 36 canons et les refoulent au delà de la rivière Brod; puis, ils poursuivent leur avance dans la montagne, pendant que, sur leur gauche, les Franco-Russes enlèvent Florina le 18.

L'avance des Serbes continue en octobre; ils envahissent, pour le délivrer, leur propre territoire. Leur prince l'annonce, dans son communiqué, d'une façon touchante : « La Serbie libérée mesure maintenant 230 kilomètres carrés, avec 7 villages et 45 kilomètres de frontières. » Depuis, ses vaillantes troupes ont réalisé de nouveaux progrès vers Monastir, dans la boucle de la Cerna, malgré le

mauvais temps, avec l'appui de leurs voisins de gauche, les Français. Le 25 octobre, notre cavalerie est entrée en liaison, vers Koritza, avec les troupes italiennes, venant de Valona par l'Albanie. Sur la rive gauche de la Strouma, les Anglais avaient également progressé et enlevé la ville de Barackli.

Le temps, devenu très mauvais, empêche toute opération au début de novembre. Vers le 10, l'offensive serbe reprend vaillamment, vigoureusement. Ils avancent dans le massif de Kuck, enlèvent le village d'Yven et progressent dans la boucle de la Cerna pour déborder les lignes germano-bulgares, pendant que les troupes franco-russes, soutenues à l'Ouest par les Italiens, abordent ces lignes de front. Nos ennemis reculent et finissent par évacuer Monastir, qui est occupé par nos soldats le 19 novembre 1916.

Nos adversaires font tête à quelques kilomètres au nord de la ville et se défendent vigoureusement. Il se livra encore de ce côté de violents combats, soit que nous attaquions, soit que nous repoussions les attaques germano-bulgares; mais le mauvais temps intervint. Et l'offensive cessa sur ce front comme sur tous les autres, pendant que les événements se précipitaient en Roumanie et demandaient à être surveillés avec d'autant plus de soin, à Salonique, qu'en raison des dispositions hostiles du roi de Grèce, ils pouvaient avoir de graves répercussions sur ce théâtre d'opérations.

CHAPITRE IV

L'OFFENSIVE ANGLO-FRANÇAISE DE LA SOMME

I

DIFFICULTÉS DE L'OPÉRATION

Sur le théâtre de France, l'offensive des Alliés n'a pas été retardée par les événements de Verdun. Le général Joffre en avait maintenu, avec fermeté, la date de mise en train convenue entre les Alliés dès décembre 1915. Elle commença au début de juillet, sur un front restreint de 40 kilomètres, s'étendant au Nord et au Sud de la Somme, et occupé au Nord par les Anglais, au Sud par une seule armée française. Les événements de Verdun nous forçaient encore à être économes en hommes.

Il était à prévoir que les difficultés de cette opération seraient très grandes, car les Allemands ont toujours soigné leurs effectifs de France. Ils y avaient les trois quarts de leurs forces totales, leurs meilleures troupes, la fleur de leur armée. Et de plus, grâce à leur situation à l'intérieur du grand

coude, formé par notre front, ils s'y trouvaient dans d'excellentes conditions pour amener rapidement leurs réserves sur les points menacés.

D'un autre côté, les obstacles matériels à surmonter par les troupes alliées, sur le champ de bataille de la Somme, étaient considérables. Le terrain à enlever aux Allemands était hérissé de défenses longuement, savamment organisées, couvert de villages, de boqueteaux, de fermes, de carrières... transformés en forteresses; et le sol se prêtait aux installations souterraines, difficiles à démolir par l'artillerie et facilitant à l'ennemi, jusqu'aux dernières limites, l'emploi de mitrailleuses meurtrières pour l'assaillant.

Rien ne pouvait être négligé pour organiser une action, annonçant tant de difficultés, tant de périls. Aussi fut-elle préparée avec un soin minutieux, par notre haut commandement et le haut commandement britannique, à l'effet surtout de limiter les pertes au strict nécessaire. Il fut arrêté que notre offensive devait procéder par étapes successives, sagement, complètement étudiées, préparées. Il ne s'agissait plus de « percer », de crever d'un coup toutes les lignes de l'ennemi, d'arriver au delà de ses défenses, de ses fils de fer, pour reprendre la guerre de mouvements. L'expérience de 1915 avait profité. Les dernières périodes des attaques seraient aussi minutieusement prévues que les premières.

On ne ferait enlever aux troupes d'assaut que des positions définies, limitées, qui auraient été repérées, photographiées à l'avance par nos aviateurs, puis bombardées, démolies à fond par notre artillerie.

Dès que l'infanterie aurait conquis ces positions,

sans essayer de les dépasser, elle s'y installerait, s'y fortifierait rapidement, solidement, pour répondre aux contre-attaques de l'adversaire.... Alors, notre artillerie se rapprocherait, bombarderait, sur les indications de l'aviation, de nouvelles positions, qui seraient enlevées, fortifiées à leur tour....

Ces opérations successives devaient se faire, tantôt sur de grands fronts, tantôt sur des étendues plus restreintes. Chacune d'elles devait être l'objet, de la part du commandement, d'un plan d'attaque bien étudié, bien approprié au terrain.

L'aviation était appelée à y jouer un rôle considérable. C'est elle qui renseignait le commandement sur la position exacte des défenses, de l'artillerie, des nids de mitrailleuses ennemis, et lui permettait d'établir ses plans de bombardement et d'assaut, en toute connaissance de cause. Pendant le bombardement, l'aviation était indispensable aux artilleurs pour régler, rectifier leur tir, elle était l'œil de nos canons; et en outre ses avions de combat sillonnaient l'air pour attaquer, chasser les avions de l'adversaire, et par suite pour aveugler l'artillerie ennemie. Pendant l'assaut, elle allait au loin jeter des bombes sur les derrières de l'ennemi, sur ses nœuds de routes, de chemins de fer, sur ses réserves, ses troupes en marche, sur ses lieux de rassemblement, ses dépôts de munitions et de matériel....

Mais, pour que notre vaillante arme de l'air fût en état de remplir ce grand rôle, si utile, si indispensable, il fallait une condition essentielle, c'est qu'elle puisse voir clair. La brume, le brouillard, la pluie devaient nécessairement entraver les recon-

naissances aériennes, faire attendre les autres armes qui avaient absolument besoin de ses yeux, et introduire des temps d'arrêt dans les opérations.

Dans l'armée anglaise, comme dans la nôtre, l'aviation avait été remarquablement préparée; tout était prêt aussi dans l'infanterie, dans l'artillerie, dans les états-majors... pour assurer énergiquement notre offensive.

II

SUR LA SOMME — JUILLET ET AOUT 1916

La première attaque eut lieu le 1er juillet, après une formidable préparation d'artillerie. Elle embrassa un front de 40 kilomètres, s'étendant au Nord et au Sud de la Somme, depuis Gomécourt au Nord-Ouest de Bapaume, jusqu'aux abords de Chaulnes. Le front ennemi, hérissé de défenses sur une grande profondeur, avait pour points d'appui Bapaume, Combles, Péronne, situés à une douzaine de kilomètres en arrière des premières lignes à enlever.

L'armée britannique, sous le commandement du général Douglas Haig tenait la partie Nord du front jusqu'à Marécourt. La partie Sud était tenue par nos troupes, sous le haut commandement du général Foch, dont le groupe d'armées comprenait 3 armées : Fayolle, Micheler et Humbert. L'armée Fayolle intervint seule au début. Ce ne fut qu'en septembre qu'elle fut aidée par l'armée Micheler.

Et bien entendu, le généralissime Joffre, tout en veillant à la défense énergique de Verdun, assurait la haute direction des opérations de la Somme et la

concordance des efforts anglo-français, aidé à ce dernier point de vue par le général Foch, qui avait déjà rendu de si utiles et glorieux services à cet égard dans la bataille des Flandres.

Du premier élan, nos vaillants alliés les Anglais et nos soldats enlèvent les premières lignes allemandes, sur tout le front, et poursuivent l'action de toutes parts.

Du côté français, Becquincourt, Dompierre, Bussus sont vivement enlevés; la deuxième ligne allemande est fortement entamée. Dans la nuit du 1er juillet, violentes contre-attaques, inutilement poussées par l'ennemi.

Les jours suivants, nos troupes continuent leurs progrès au sud de la Somme et s'emparent de Feuillères, Buscourt, Herbecourt, Assevilliers, puis de Belloy et d'une partie d'Estrées; pendant que, sur la rive Nord, d'autres de nos corps prennent Curlu, Hem, Hardecourt. Le 5 juillet au soir, notre armée avait enlevé de haute lutte à l'ennemi quatre ou cinq lignes de tranchées et capturé 9 500 prisonniers, 76 canons, avec plusieurs centaines de mitrailleuses.

Le général Fayolle s'empressa de féliciter ses troupes dans un ordre du jour qui attribue le succès « à la valeur des officiers généraux, au travail minutieux des états-majors, à la hardiesse des aviateurs, à la précision des tirs de l'artillerie, au courage réfléchi de l'infanterie ».

De leur côté, nos alliés les Anglais ont montré la valeur, la force d'âme extraordinaires de leurs troupes, tout improvisées qu'elles pouvaient être. Les difficultés qu'ils avaient à vaincre étaient plus

grandes encore que partout ailleurs. C'est devant la ligne britannique que les Allemands avaient accumulé leurs divisions; il y en avait plus de trente.

Aussi, la bataille fut-elle rude de ce côté; et néanmoins, du premier élan, nos alliés enlevèrent la ligne ennemie de Gomécourt à Montauban. Des luttes acharnées se poursuivirent autour de ce dernier village et de Mametz, Fricourt, la Boisselle. Partout l'armée britannique prit vaillamment le dessus et infligea de très grosses pertes aux ennemis au cours de leurs contre-attaques violentes et répétées.

Après une accalmie, résultant de la pluie et du brouillard, l'action reprit, très vive, du côté de Contalmaison, puis du bois des Trônes, qui furent pris et repris, plusieurs fois, et restèrent aux mains des Anglais, malgré l'acharnement des Allemands et de la Garde prussienne.

Le 14 juillet, pendant qu'à Paris on faisait, pour la première fois, défiler des détachements alliés, les Britanniques tinrent à fêter de leur côté, en combattant, le « France's day » — le jour de la France. — Ils attaquèrent avec un entrain merveilleux, en chantant non pas, comme d'habitude, leur poétique refrain de *Tipperary*, mais notre hymne national, *la Marseillaise*; et ils enlevèrent trois villages, les deux Bazentin et Longueval, sur la deuxième ligne allemande.

Les trophées anglais de cette première glorieuse quinzaine comprenaient 7 villages conquis, 35 canons de campagne, plusieurs gros canons, une quantité énorme de mitrailleuses, d'engins de tranchées, et 12 000 prisonniers.

Les jours suivants, les combats se poursuivirent violemment, du côté de nos alliés, vers la ferme de Waterlot, le bois Delviller, Pozières qui donna lieu à des luttes terribles, acharnées, et qui fut pris définitivement le 26 juillet.

Pendant ce temps, du 7 au 11 juillet, les troupes françaises avaient enlevé Biaches et la Maisonnette. La prise du « fortin de Biaches » avait été des plus émouvantes. Elle est à raconter, car elle montre ce qui furent nos officiers, nos soldats. C'était un terrible nid de mitrailleuses qui n'avait pu être réduit ni par le bombardement, ni par plusieurs attaques. On voulait le faire sauter; mais le génie demandait plusieurs journées pour atteindre ce résultat. Alors, le capitaine d'infanterie Vincendon[1] s'offrit pour prendre le fortin avec son sous-lieutenant et sept hommes.... Il commença par pénétrer seul dans l'ouvrage, postant ses hommes aux abords. Tous les Allemands étaient terrés. Ne voyant personne, il cria : « Heraus! » — Dehors! — et quand les Allemands se montrèrent, il abattit le premier d'un coup de revolver, en lançant énergiquement le commandement : « En avant! »; le sous-lieutenant et les sept hommes se précipitèrent vers lui.... Les Allemands se rendirent; ils étaient 112, et deux officiers.

L'ennemi ne tarda pas à contre-attaquer violemment nos conquêtes de Biaches et de la Maisonnette, qui furent prises et reprises; finalement, il fut repoussé. Les jours suivants, notre avance s'accentua au Nord d'Hardecourt et du côté de la ferme de Monacu et du village d'Estrées.

1. Son nom a été donné par le *Bulletin des Armées*.

Dans le courant d'août, les progrès des Anglais et de nos troupes continuent d'étapes en étapes, au milieu de contre-attaques très violentes des Allemands, et par un mauvais temps très gênant pour les observations de l'aviation et le tir de l'artillerie. Notre avance s'accentue du côté de Maurepas, de Guillemont, de Cléry, Belloy-en-Santerre, Fleury, et aussi d'Estrées et de Soyécourt.

Les résultats des deux premiers mois de l'offensive de la Somme ne laissent pas que d'être importants. L'offensive allemande s'est éteinte sur Verdun. Notre avance au Nord et au Sud de la Somme atteint en profondeur une dizaine de kilomètres et comprend une trentaine de villages. Notre aviation et notre artillerie ont pris le dessus sur les Allemands. Enfin, il semble que le moral de l'Allemagne, si fortement atteint par notre héroïque résistance de Verdun, se ressent aussi de la persistance de nos efforts de la Somme et de la vaillance extraordinaire de nos soldats comme des troupes anglaises de vieille et de nouvelle formation.

III

SUR LA SOMME — SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1916

En septembre, l'offensive se poursuit méthodiquement, énergiquement; tantôt avec une certaine lenteur, parce qu'il s'agit d'enlever des points d'appui, des nids de mitrailleuses, dangereux et solidement organisés, dont la conquête demande beaucoup de précautions pour éviter de trop grosses

pertes; tantôt, plus brillamment, sur des fronts plus larges, pour réaliser les grands progrès.

Gênée par le mauvais temps à la fin d'août, la bataille s'accentue dès les premiers jours de septembre. Au Nord de la Somme, les Anglais s'emparent de Guinchy et de Guillemont, nos troupes de Forest et de Cléry-sur-Somme.

Les 4, 5, 6, au Sud de la Somme, grande attaque sur un front de 20 kilomètres, de Barleux à Chilly, par l'armée Micheler, heureuse d'être enfin appelée au combat. Elle enlève brillamment Soyécourt, Chilly, puis Omniécourt, Berny-en-Santerre... de nombreuses tranchées, 7 000 prisonniers, 36 canons, un matériel considérable.

Les 12 et 13, au Nord de la Somme, l'armée Fayolle fait de très bons progrès vers la route de Béthune à Péronne. Elle enlève vaillamment, énergiquement Bouchavesnes, le bois Labbé, 10 canons, 2 000 prisonniers.

Le 15 et le 16, avec l'appui de leurs nouvelles automobiles blindées — « Tanks » — les Anglais prennent Courcelettes, Martinpuich, Flers et progressent vers Thiepval. Ils débordent Combles, le gros point d'appui allemand, vers le Nord, pendant que nous en faisons autant vers le Sud. Nos alliés font 5 000 prisonniers.

Le 25, attaque anglo-française vers Combles. Les Anglais prennent Morval, Lesbœufs; nous, Rancourt, et progressons vers Frégicourt. Le lendemain, prise de Combles par les Alliés. Les Anglais enlèvent en outre Gueudecourt et l'autre gros point d'appui allemand de Thiepval. Ils font 4 000 prisonniers; c'est une utile et bien glorieuse journée pour les

Alliés. Les Allemands n'en annoncent les résultats qu'avec de grandes précautions oratoires, en appelant l'attention sur « l'héroïsme de leurs troupes, en présence des masses anglo-françaises et de leur matériel fabriqué par le monde entier ». Ils sont loin maintenant du temps où ils parlaient « de la méprisable petite armée anglaise ».

Pendant cette période si bien remplie par nos alliés et nos soldats, il sé produit très souvent des contre-attaques allemandes, parfois très violentes et avec de gros effectifs. Elles ont toutes le même sort et font perdre beaucoup de monde à nos ennemis. La bataille de la Somme remplit bien son but de l'usure formidable, persistante, des masses de l'adversaire.

Au commencement d'octobre, les Anglais prennent Eaucourt-l'Abbé, autour duquel se livrent ensuite de rudes combats. Ils font aussi des coups de main heureux entre Ypres et la Chapelle.

Le 7 octobre, au Nord de la Somme, grande attaque anglo-française, depuis la route Albert-Bapaume jusqu'à Bouchavesnes. Les Anglais prennent Sars. L'ensemble de ce front est porté en avant de 800 à 1 200 mètres. Nombreux prisonniers.

Le 10, au Sud de la Somme, progrès de nos troupes entre Chaulnes et Berny-en-Santerre. Puis violentes contre-attaques allemandes repoussées et nouveaux progrès vers Belloy et Génermont.

Le mauvais temps gène les opérations. Néanmoins les Anglais inquiètent l'ennemi entre Arras et Ypres, et consolident leurs positions dans leur secteur de la Somme. De notre côté, au Nord de la Somme, nous attaquons du coté de Sailly-Saillisel et

prenons le village de Sailly et les positions dominantes qui l'avoisinent. Au Sud de la Somme, nous progressons, vers Ablaincourt et Chaulnes; et après de violentes contre-attaques des Allemands sur Biaches et la Maisonnette, nous perdons ce dernier point, 30 octobre.

En novembre, au Sud de la Somme, nous enlevons Ablaincourt, Pressoire et faisons 600 prisonniers. Au Nord de la Somme, nous entreprenons des opérations de détail, dures, meurtrières, du côté de Sailly-Saillisel et du bois Saint-Pierre-Vaast, pour enlever des tranchées, des nids de mitrailleuses, dont il importe de se débarrasser.

Du 13 au 18, les Anglais attaquent violemment, brillamment, sur les deux rives de l'Ancre, et enlèvent Saint-Pierre-Divion et Beaumont-Hamel, puis Beaucourt-sur-Ancre. Près de 7000 prisonniers.

Le 15, violentes attaques des Allemands, au Nord et au Sud de la Somme. Leurs énormes pertes ne sont pas compensées par de maigres avances dans Pressoire et Saillisel, qui du reste leur sont bientôt enlevées. Ils réussissent à reprendre pied dans le bois Saint-Pierre-Vaast.

Le temps devient de plus en plus mauvais. La boue force à suspendre les opérations de ces côtés.

IV

ARRÊT DE L'OFFENSIVE DES ALLIÉS
VICTOIRE DE VERDUN

L'offensive, si vaillamment menée sur la Somme par nos alliés les Anglais et par nos soldats, s'est

éteinte en novembre, comme l'ont fait précédemment les autres offensives sur le front russe, sur le front de Salonique, sur le front italien : l'action générale des Alliés a fini trop tôt, puisque les Allemands ont pu, à leur aise, masser des troupes et se jeter sur nos nouveaux aides de Roumanie.

Nos ennemis n'auraient pas pu mettre à exécution leurs opérations roumaines si notre action avait persisté énergiquement, comme le demandait le général Joffre avec fermeté, sur tous les théâtres et si elle avait continué à attirer, à user les réserves de notre adversaire et à l'empêcher de ressaisir l'initiative.

Le mauvais temps a été en grande partie la cause de cet arrêt prématuré et, sans doute aussi, l'insuffisance des mesures prises pour assurer la concordance des efforts et une impulsion énergique sur tous les théâtres d'opérations. Le haut commandement des Alliés ne s'est pas trouvé encore suffisamment organisé, à l'effet de s'engager à fond, et coûte que coûte, comme il faut le faire pour venir complètement à bout d'un adversaire tenace et redoutable.

Et néanmoins, l'offensive générale de 1916 a donné de grands résultats. D'abord, l'offensive russe de Broussilof a dégagé le front italien et forcé les Autrichiens à mettre fin à leurs attaques du Trentin. De même, l'offensive anglo-française de la Somme a contribué à arrêter définitivement les efforts allemands sur Verdun....

D'un autre côté, au point de vue de la question, si grave pour l'issue de la guerre, de l'usure des effectifs ennemis, les résultats de 1916 sont loin

d'être à dédaigner, car on a pu estimer à un million d'Austro-Allemands, dont 400 000 prisonniers les pertes infligées par Broussilof; à 40 000 les pertes ennemies devant Salonique; à 250 000 devant les Italiens; à 500 000 sur la Somme. Si l'on ajoute les 4 ou 500 000 hommes perdus par les Allemands devant Verdun, on voit que le total est satisfaisant.

Au point de vue de l'armement, l'attention a été fortement attirée sur les chars d'assaut, les « tanks » anglais, qui ont fait leur apparition dans les dernières batailles de la Somme.

L'aspect massif, étrange de ces lourdes automobiles blindées[1], leur carapace d'où sortaient des gueules de mitrailleuses, de canons, avaient étonné. Mais leur roulement « à chenilles » leur permettant de broyer les fils de fer, de passer ou de renverser tous les obstacles, en firent un aide admirable pour les troupes d'assaut.

Les Anglais, qui les avaient inventés, s'empressèrent de les perfectionner. La France n'a pas tardé à les suivre dans cette voie et s'en est très bien trouvée.

Quoi qu'il en soit, dans les offensives de la Somme, les troupes alliées, infanterie et artillerie, se sont remarquablement montrées et ont fait preuve, en bien des combats, non seulement d'une bravoure, d'une intrépidité superbes, mais encore d'une supériorité manifeste sur les Austro-Allemands. De leur côté, notre arme de l'air et celle des Anglais

1. Les premiers « tanks » anglais pesaient 35 tonnes. Leur système de roulement « à chenilles » avait été imité de certains tracteurs agricoles américains, qui l'utilisaient depuis plusieurs années.

ont su presque toujours prendre la maîtrise et malmener les avions allemands. Notre premier « as », le lieutenant Guynemer, en était, déjà en novembre, à sa 24e victoire, et depuis il a continué et dépassé la cinquantaine. Le capitaine de Beauchamp, après avoir bombardé l'usine Krupp d'Essen, dans un vol de nuit, a été plus tard, en plein jour, jeter des projectiles sur la gare de Munich et s'est retiré pardessus les Alpes pour atterrir en Italie. Hélas! un mois après, le valeureux officier était tué dans une bataille aérienne. Quelques mois plus tard, c'était le tour du héros de l'air, Guynemer, pleuré par la France et tous ses alliés.

Les Allemands ont perdu eux aussi leur meilleur aviateur, Boelke. Ils ont voulu s'en venger, en Angleterre, par des raids de zeppelins; mais ils y ont laissé plusieurs de leurs monstrueux appareils; et depuis, dans ce genre d'expéditions, ils ont remplacé par de forts avions de bombardement les zeppelins qu'ils ont sans doute estimés trop vulnérables devant les avions et les canons de l'Angleterre, comme devant ceux de Paris. ..

*
* *

Du côté de Verdun, l'épilogue de notre merveilleuse épopée a été digne du début. Dès le mois de septembre, sous le commandement des généraux Nivelle et Mangin, nos troupes ont pris une attitude nettement offensive, attaquant, progressant du côté de Fleury-Thiaumont, faisant plus de 1 500 prisonniers, dans une série d'attaques bien et vigoureusement menées.

Ce n'était qu'un prélude à une attaque générale beaucoup plus étendue, dans la direction de Douaumont. Dans la deuxième quinzaine d'octobre, le général Nivelle, commandant l'armée de Verdun, fit commencer, sur les lignes allemandes de la région de Douaumont, une préparation d'artillerie des plus intenses, des mieux conduites : la grosse artillerie « à longue portée » canonna énergiquement les batteries et les communications de l'adversaire, tandis que l'artillerie lourde « courte » pilonnait, accablait les tranchées, les abris, les boyaux allemands, et que l'artillerie de campagne se tenait prête à écraser les défenseurs ennemis, pendant les dernières minutes précédant l'assaut, puis à appuyer vaillamment la progression de notre infanterie.

L'attaque de l'infanterie fut déclenchée, dans la matinée du 24 octobre 1916, par un temps brumeux, pluvieux. Trois divisions héroïques, Guyot de Salins, Passaga, de Lardemelle, s'élancèrent valeureusement à l'assaut, sous les ordres du général Mangin, sur un front de sept kilomètres, crevèrent la ligne ennemie sur une profondeur de trois kilomètres, s'emparèrent du fort et du village de Douaumont, et encerclèrent presque complètement le fort de Vaux.

C'était un succès éclatant, qui eut un retentissement énorme. Nos pertes ont été minimes; celles des Allemands très fortes; plus de 6 000 prisonniers, des canons, des mitrailleuses, du matériel en quantité; et surtout l'enlèvement du fort de Douaumont, « le pilier angulaire de nos fortifications » dont l'empereur Guillaume avait annoncé la prise, avec tant de fracas, plusieurs mois auparavant.

Quelques jours après, écrasés par notre artillerie, et notamment par nos puissantes batteries de 400, les Allemands évacuèrent le fort de Vaux, dont la conquête leur avait coûté trois longs mois d'efforts et des pertes effroyables s'élevant à plusieurs centaines de mille hommes.

Bientôt, le 15 décembre, juste au moment où il allait être appelé à de plus hautes fonctions, le général Nivelle fit exécuter à ses merveilleuses divisions du groupement Mangin une nouvelle attaque, pour dégager plus complètement les abords du fort de Douaumont, sur un front de dix kilomètres. La préparation d'artillerie a été remarquable. Les vagues d'assaut de l'infanterie se sont avancées précédées par un tir de barrage d'artillerie, marchant à leur allure, « le barrage roulant ».

Les lignes allemandes ont été enfoncées, enlevées sur une profondeur de trois kilomètres. Les trophées de cette superbe victoire d'Hardaumont ont été considérables : 11 400 prisonniers, dont 284 officiers, et de nombreux canons, lance-bombes, mitrailleuses....

Comme dans la brillante affaire de Douaumont, nos pertes ont été très faibles. Cet heureux résultat a été dû incontestablement à l'habileté, au talent, avec lesquels le général Nivelle avait su préparer, organiser, limiter ses attaques. Il avait évité soigneusement le danger de laisser les troupes d'assaut s'attarder dans des terrains trop exposés aux contre-attaques, aux surprises, aux enveloppements de l'ennemi. Il s'était borné à faire occuper solidement les lignes adverses, que l'on était sûr de pouvoir garder et défendre énergiquement sans pertes exagé-

rées. Et si parfois, en avant des positions ainsi conquises, il y avait des repaires ennemis à nettoyer, la chose était faite par des détachements qui rentraient dans les lignes une fois leur besogne terminée.

Les généraux, les colonels, les officiers qui ont pris part à ces brillantes victoires, étaient enthousiasmés de la manière dont ils avaient été commandés : « C'était, disaient-ils, du Pétain perfectionné ! »

De grands progrès avaient été réalisés dans la tactique d'assaut, depuis 1915. Quant à l'attitude de nos régiments, de nos officiers, de nos soldats, elle avait été plus que jamais merveilleuse d'entrain, d'élan, de valeur, dans ces combats[1].

On ne peut pas en dire autant de l'attitude des troupes allemandes, tout en reconnaissant qu'elles avaient été surprises par notre attaque. Elles témoignèrent d'un véritable ahurissement. On a vu un colonel en culotte, brandissant ses molletières, qu'il n'avait pas eu le temps de mettre, et criant : « Chef de corps ! chef de corps ! »; un vaguemestre tenant d'une main sa boîte aux lettres, de l'autre des enveloppes, et suppliant : « Pardon ! pardon, monsieur ! »; un officier supérieur disant au capitaine qui le faisait prisonnier : « Vos zouaves sont les plus beaux soldats que j'aie vus de ma vie — « mein lebenlang — »; un de nos sergents du 4e zouaves s'emparant à lui seul de six officiers, deux cents soldats et six mitrailleuses....

C'était là ce que nos chefs, nos officiers, nos « poilus » avaient fait, à l'automne 1916, de l'invin-

1. Voir le beau livre du capitaine Henry Bordeaux : *la Chanson de Vaux-Douaumont. Les Captifs délivrés.*

cible soldat allemand, qui deux ans auparavant était entré en France triomphant, exultant, hurlant « Deutschland über alles », qui descendait vers la Marne en s'enivrant, incendiant, volant, violant, tuant, se faisant la main pour mettre Paris à feu et à sang !

V

MODIFICATIONS DANS LE GOUVERNEMENT ET LE HAUT COMMANDEMENT, EN FRANCE ET EN ANGLETERRE. — LE GÉNÉRAL NIVELLE. — LE GÉNÉRAL JOFFRE MARÉCHAL DE FRANCE.

Dans le courant de décembre, de gros remaniements gouvernementaux ont eu lieu, en France et en Angleterre, dans le but de mieux concentrer l'action ministérielle et d'intensifier la guerre.

En Angleterre, ce fut l'énergique ministre de la Guerre, M. Lloyd George, qui prit la tête du gouvernement : Le maréchal Douglas Haig resta le chef suprême des armées britanniques du front de France. L'amiral sir David Beatty, l'héroïque vainqueur du Jutland, prit le commandement de la « grande flotte » anglaise, en remplacement de l'amiral Jellicoë, nommé premier lord de l'Amirauté.

En France, à la suite de très longues discussions du parlement en comité secret, dans lesquelles, a-t-on dit, la question des effectifs de nos armées et la critique de notre haut commandement ont tenu une grande place, le président du Conseil, M. Briand, a été amené à former un nouveau cabinet, en réduisant, comme on venait de le faire en Angleterre, le

nombre des portefeuilles pour agir plus rapidement, plus énergiquement.

Le ministère de la Guerre fut confié au général Lyautey, qui arriva au pouvoir, avec sa belle réputation, acquise au Maroc, de talents, d'habileté, de génie, d'organisation, et aussi, ce qui n'était pas à dédaigner, de bonheur. Le premier acte du gouvernement fut de décréter de profonds changements dans notre haut commandement. Le général Joffre fut relevé de ses fonctions de généralissime.

Pendant près de deux ans et demi, et surtout dans les premiers mois de la guerre, — où il a été bien réellement, bien heureusement le dictateur militaire, — le général Joffre avait eu pleins pouvoirs sur toutes nos armées. Et il én avait profité pour sauver la France et la cause des Alliés des périls effroyables du commencement des hostilités; pour maintenir merveilleusement, au milieu d'énormes difficultés, l'entraînement physique et moral de nos troupes; pour choisir, avec une rare connaissance des hommes, des chefs d'armées remarquables, entièrement dignes de nos vaillants, héroïques soldats; pour battre « l'inimitable grand état-major » et mettre fin sur la Marne, dans les Flandres, à Verdun, à la légende déprimante de « l'invincibilité allemande ».... L'histoire le placera aux premiers rangs des grands hommes de guerre qui, à travers les âges, se sont distingués dans la lutte séculaire de la Germanie contre la Gaule, de la barbarie contre la civilisation.

*
* *

Son successeur dans le commandement en chef de nos armées du Nord-Est, le général Nivelle, avait cinquante-huit ans quand la grande guerre a éclaté. Sorti de l'École Polytechnique, puis de l'École Supérieure de Guerre, il avait eu une carrière normale dans l'artillerie et les états-majors, et en août 1914 était colonel du 5e régiment d'artillerie à Besançon.

Au début des opérations, il rendit de brillants services à la tête de son régiment, puis comme commandant d'une brigade et ensuite d'une division d'infanterie, faisant preuve d'une bravoure, d'un coup d'œil, d'une vigueur exceptionnels. Devant Verdun, il commanda le troisième corps; puis il succéda à l'éminent, à l'héroïque général Pétain, mis à la tête d'un groupe d'armées, dans le commandement de la merveilleuse armée de Verdun; et il achevait de se mettre en relief par ses talents et son initiative, lorsqu'il fut appelé au commandement suprême de nos armées de France.

Du reste, la situation du général Nivelle, vis-à-vis du Gouvernement, ne ressemblait plus à celle qu'avait eue le général Joffre. Tandis que celui-ci avait eu, au début, tous les pouvoirs d'un dictateur militaire et avait exercé ensuite le commandement suprême sur toutes nos armées d'Europe, le général Nivelle était désigné, dans les décrets de décembre 1916, comme Commandant en chef de nos armées du Nord et du Nord-Est. L'état-major général et le grand-quartier général des armées subirent de profonds remaniements.

Ces mesures, sont loin d'avoir donné de mauvais résultats. Et cependant, il aurait mieux valu ne pas bouleverser en pleine guerre le haut commandement et le grand état-major, si laborieusement organisés pendant la paix, et dont l'excellente préparation avait sauvé la France dans les mois périlleux du début de la guerre.

Néanmoins, il faut reconnaître que ces décrets faisaient rentrer, dans la voie normale, régulière, les relations du gouvernement et du haut commandement : Aux généraux en chef la pleine initiative pour la conception, la préparation, la direction des opérations; au gouvernement, la direction politique de la guerre, l'indication des buts, la coordination des efforts sur les différents théâtres, la haute surveillance, la haute impulsion au nom du Parlement et de la Nation.

La part la plus lourde des devoirs du gouvernement allait incomber au ministre de la Guerre. Il nous fallait un homme pour remplir ce rôle si important, d'autant plus que les périodes décisives de la guerre approchaient. Cet homme, nous avons cru l'avoir avec le général Lyautey. Il est arrivé du Maroc à Paris le 23 décembre; et aussitôt le général Joffre fut promu maréchal de France, aux applaudissements de toute la nation, et les meilleures mesures furent prises pour assurer la concordance des efforts des nombreux ministères et sous-secrétariats d'État, qui contribuaient à assurer le ravitaillement et l'entretien de l'armée.

En somme, malgré les à-coups donnés à notre haut commandement et les regrets causés par le départ du chef illustre qui avait sauvé notre pays,

l'année 1916 se terminait dans de bonnes conditions pour la France et ses alliés. En Allemagne, on en était aux mesures sentant le désespoir, pour réparer les énormes vides créés dans les effectifs par la campagne de 1916.

TITRE VI

EN ALLEMAGNE — LES DERNIERS MOIS DE 1916

CHAPITRE PREMIER

HINDENBURG CHEF D'ÉTAT-MAJOR DES ARMÉES ALLEMANDES

Vers la fin d'août 1916, survint, en Allemagne, un très gros événement militaire : la nomination du maréchal von Hindenburg au poste de chef du « grand état-major » et au commandement suprême des armées austro-allemandes. C'était une indication des plus sérieuses, des plus nettes, au sujet du changement survenu dans l'état moral de l'Allemagne, à la suite de Verdun.

Jusque-là, l'empereur Guillaume avait tenu à diriger lui-même, comme généralissime, les opérations de la guerre, qu'il avait si longuement, si minutieusement, si amoureusement préparée, et dont ses peuples comptaient avec lui tirer d'énormes profits.

Au début, il avait eu auprès de lui un chef d'état-major, qui s'appelait von Moltke, comme celui de

son grand-père. Mais toute l'Allemagne savait que ce Moltke-là était loin d'avoir la même autorité que son illustre oncle, d'avoir comme lui pleine initiative pour les opérations; que c'était l'empereur lui-même qui entendait donner, et qui donnait effectivement, l'impulsion à ses armées, désireux de ne partager sa gloire avec personne.

Quand après la bataille de la Marne, et l'échec de la ruée tant escomptée sur Paris, il fallut un bouc émissaire, et que Moltke eût été remercié, les fonctions de chef du « grand état-major » revinrent à l'ardent, au fougueux pangermaniste Falkenhayn, l'ancien ministre, qui avait tant poussé à la guerre.

Bientôt le nouveau chef du « grand état-major » eut son influence, son succès personnels; c'est lui qui, en 1915, conseilla la redoutable offensive de Mackensen sur la Dunajec et le saillant du front russe. L'empereur lui en sut grand gré et le combla d'honneurs.

Par contre, ce fut encore lui qui, d'accord avec le « Kronprinz » en quête de son bâton de maréchal, proposa l'attaque impressionnante, sensationnelle, destinée à décider la guerre, sur Verdun.

Tapageusement annoncée, surveillée ostensiblement par l'empereur, soigneusement préparée par le « grand état-major », dirigée par le prince héritier du trône impérial, cette grosse opération eut le don — nous l'avons déjà vu plus haut — de surexciter au plus haut point l'attention du peuple allemand et de raviver ses espérances, ses appétits.

Aussi quelle désillusion quand elle échoua devant l'héroïsme de nos admirables soldats, devant les talents et l'énergie de nos chefs, et qu'elle n'aboutit

qu'aux plus horribles, plus sanglantes hécatombes. L'Allemagne plia sous cet insuccès retentissant. Elle sentit s'en aller sa foi dans son invincibilité; elle se mit à douter de son « grand état-major » qui déjà n'avait pas su empêcher la guerre de traîner si lourdement et qui maintenant venait de courir à une défaite.

Elle constata tristement que l'héritier du trône impérial n'avait jamais été heureux dans ses opérations et que l'empereur Guillaume lui-même était loin d'avoir, comme son glorieux grand-père, le don de savoir choisir ses hommes de confiance. Déjà, on avait vu tomber le chef d'état-major Moltke et les généraux les plus fameux, les plus vantés, von Kluck, Bulow, et tant d'autres. Et maintenant c'était au tour de Falkenhayn et d'un autre favori de l'empereur, le vieux von Haeseler qu'il avait donné comme mentor à son fils.

Et ne sachant plus à qui se fier dans l'entourage de l'empereur, le peuple allemand se tourna vers son sauveur du début de la guerre, vers le maréchal von Hindenburg, dont la réputation grandissante était affirmée par le nombre de clous que Berlin enfonçait chaque jour dans sa statue « Kolossale », et dont l'opinion — toute l'Allemagne le savait — avait été nettement opposée à la malencontreuse opération de Verdun.

Alors, dans les hautes sphères de la Cour et de l'Empire, on comprit qu'il était urgent de sauvegarder le prestige de l'empereur et de la dynastie et qu'il importait de les dégager au plus vite et complètement des convulsions terribles de la fin de la guerre. La direction suprême des opérations fut

confiée à l'homme, que le peuple avait désigné lui-même comme son sauveur, au maréchal von Hindenburg, qui devint, non seulement le généralissime, mais même le dictateur de l'Allemagne.

Ce « sauveur », l'idole de l'Allemagne, s'était révélé pendant la guerre même. Jusque-là sa carrière, très honorable, n'avait pas eu grand éclat. Il venait de sortir de l'École des Cadets en 1866, quand surgit la guerre contre l'Autriche. Il y prit part, ainsi qu'à celle de 1870; et depuis, il eut un avancement normal, qui le fit arriver commandant de corps d'armée. Au début de la grande guerre en 1914, il était retraité à Hanovre, où il allait faire, silencieusement, tous les jours, sa partie d'échecs dans un des cafés élégants de la ville.

C'est là qu'on le trouva, lorsqu'en août 1914 Berlin s'affola à la suite de l'invasion des Russes dans la Prusse orientale et la région des lacs de Mazurie. Ludendorff, du « grand état-major », rappela à l'empereur Guillaume que le vieux Hindenburg connaissait à fond cette région, qu'on l'avait même surnommé « l'homme des lacs », et qu'il passait pour très énergique. L'empereur lui confia le commandement des troupes chargées de repousser les Russes, avec Ludendorff comme chef d'état-major.

Hindenburg s'acquitta de cette mission très rapidement, très brillamment, et dégagea la Prusse orientale par la victoire de Tannenberg, que les Allemands s'empressèrent de comparer à la victoire d'Annibal à Cannes. Depuis, il a été battu par les Russes à Augustowo, à Pracnicz.... Mais les Allemands n'en ont rien su et ils ont continué à admi-

rer son activité, son goût pour l'offensive, ses nombreuses opérations contre les Russes. Sa popularité n'avait fait que grandir, et il est certain que sa nomination et l'effacement de l'empereur ont rendu momentanément le plus grand service à l'Allemagne, en remontant son moral et aussi en réchauffant l'esprit de l'armée, heureuse de servir sous un homme dont la réputation était si belle, si pleine de promesses.

Qu'allait faire le nouveau généralissime des armées des Empires centraux? Il avait déployé la plus grande activité dans ses opérations du front oriental; il s'était beaucoup servi des chemins de fer pour masser rapidement ses troupes et porter des coups violents à ses adversaires. On pouvait s'attendre à le voir marcher encore dans cette voie, surtout sur le front oriental qu'il connaissait si bien.

Il n'en est pas moins vrai que le geste de l'empereur Guillaume, du « Caesar gloriosus », du souverain de l'histoire le plus porté à l'ostentation, s'effaçant complètement devant un de ses plus vieux généraux, prouvait qu'il ne croyait plus guère à la victoire, et que de son côté l'Allemagne ne croyait plus guère aux talents militaires de son souverain. C'était là une indication des plus favorables pour la cause des Alliés.

CHAPITRE II

LA CAMPAGNE DE ROUMANIE

L'influence du nouveau généralissime allemand, le maréchal von Hindenburg, ne tarda pas à se faire sentir sur tous les théâtres d'opérations; le haut commandement des armées austro-allemandes fut remanié, à l'Occident comme à l'Orient :

Sur le front de France, le commandement du groupe des armées allemandes du Nord fut donné au prince de Wurtemberg; celui du groupe du Centre — y compris la Somme — au prince héritier de Bavière; celui du groupe du Sud-Est — y compris la Champagne et Verdun — au « Kronprinz » d'Allemagne.

Sur le front russe, le groupe Nord, de Riga à la Galicie, était commandé par le prince Léopold de Bavière; le groupe Sud, par un archiduc d'Autriche; les armées des Balkans, par Mackensen....

Si l'empereur Guillaume s'était effacé devant Hindenburg, celui-ci avait eu soin de faire représenter largement les maisons impériales et royales

de l'Allemagne dans cette distribution des hauts grades.

Dès que cette répartition fut faite et sa première inspection terminée, le maréchal s'occupa activement de la réalisation de son opération sensationnelle en Roumanie, vers laquelle se tournèrent tous les regards. L'Allemagne escomptait les richesses en céréales, en pétrole, en or, à cueillir dans ce grenier d'abondance; elle voyait déjà ses armées victorieuses pousser à travers la Valachie et la Bessarabie jusqu'à Odessa, à travers les Balkans jusqu'à Salonique, et imposer la paix.

Le plan de Hindenburg répondait bien à ses aspirations. Il consistait essentiellement à tenir sur tous les autres fronts, en faisant d'énergiques manifestations sur le front russe pour empêcher nos grands alliés de secourir les Roumains, à masser rapidement de fortes armées allemandes qui envahiraient la Roumanie, chercheraient à envelopper, à anéantir ses troupes, pour pouvoir ensuite menacer Odessa et surtout se ruer sur nos armées de Salonique et donner la main au roi de Grèce, impatient d'intervenir contre nous.

L'important était d'agir vite, hardiment, de rassembler rapidement les armées nécessaires à la réalisation de ce plan, pendant que les Roumains éparpillaient leurs forces dans la Transylvanie et dans la Dobroudja, et que les Russes, gênés sans doute par leurs difficultés habituelles de communications et de moyens de transport, ne mettaient que peu d'empressement à amener des secours suffisants à nos nouveaux alliés.

Deux grosses armées furent concentrées, l'une au

Sud du Danube, commandée par Mackensen, et comprenant des Allemands, des Bulgares, des Turcs; l'autre, en Transylvanie, commandée par Falkenhayn, l'ancien chef du grand état-major remercié, et composée de corps d'armée allemands et autrichiens, prélevés sur les autres fronts ou formés avec des divisions de nouvelle création. L'ensemble de ces forces fut poussé jusqu'à 600 000 hommes. L'artillerie, le matériel, les moyens de passage des fleuves et rivières avaient été particulièrement soignés.

Comme nous l'avons déjà vu plus haut, l'armée de Mackensen avait été prête la première. Elle était entrée en action dès le commencement de septembre, s'était emparée de Turtukaï et de Silistrie sur le Danube et, envahissant la Dobroudja, avait fait reculer les Russo-Roumains jusqu'à une ligne couvrant le chemin de fer de Cernavoda sur le Danube à Constanza sur la mer Noire. Après un temps d'arrêt, Mackensen se remit en action, refoula nos alliés jusqu'aux bouches du Danube; puis, revenant un peu en arrière, il se couvrit de tranchées, afin de pouvoir préparer, en secret et à loisir, son passage du Danube.

L'armée de Falkenhayn était entrée en action, en Transylvanie, à la fin de septembre, et s'était portée aussitôt sur l'aile gauche roumaine, qu'elle battit à Hermannstadt, puis à Kronstadt; ensuite elle força nos alliés à évacuer complètement la Transylvanie et à repasser les cols de leurs montagnes.

La situation de la Roumanie était devenue très inquiétante. Les Alliés s'ingénièrent pour la secourir. La France lui envoya une mission d'officiers,

présidée par le général Berthelot, et, avec l'Angleterre, un nombreux et puissant matériel. La Russie lui dépêcha, un peu lentement et sobrement, des secours en Dobroudja, en Valachie; et dans les Carpathes, elle fit descendre ses troupes jusqu'au sud de Dornavatra, afin de bien consolider la droite roumaine.

Mais, il était trop tard pour arrêter l'avance des Allemands. Après de violentes démonstrations vers l'Est, vers les montagnes formant la frontière de la Moldavie, Falkenhayn se tourna vers le Sud pour attaquer les cols menant dans la Valachie, en insistant d'abord sur ceux qui ouvrent les chemins les plus directs vers Bucarest. Les Roumains résistent énergiquement du côté de Prédéal et de Campolany. Plus à l'Ouest, dans la vallée de Jiu, ils ont du succès, repoussent les Bavarois, font des prisonniers....

Bientôt les Allemands reviennent à l'attaque de cette vallée de Jiu, avec des renforts considérables. C'est par là que Falkenhayn veut envahir la Roumanie et qu'il pousse en avant son aile marchante, décisive. Ses troupes atteignent la plaine, battant les Roumains à Turgu-Jiu — 15, 17 novembre 1916, s'emparant du chef-lieu Craïova et de la petite Valachie, riche en ravitaillements de toutes espèces.

Les troupes roumaines se replient pour faire tête plus en arrière dans le voisinage de Bucarest. Elles perdent le contact avec leur gros détachement d'Orsova, dont une partie parvient à s'échapper, tandis qu'une autre se réfugie dans la montagne et finit par être cernée et capturée sur l'Olt.

Bientôt l'armée Falkenhayn fait face à l'Est et

poursuit sa marche, avec la régularité d'une grande manœuvre. Elle atteint et traverse l'Olt sans grands combats et ne tarde pas à donner la main, sur son aile droite, à l'autre armée allemande qui, sous les ordres de Mackensen, a réussi brillamment à traverser le Danube, sur plusieurs points, du côté de Zimnitcea. Le maréchal de Mackensen prend alors le commandement des deux armées. Il est soutenu au Nord par une armée austro-allemande, qui a remplacé celle de Falkenhayn en Transylvanie, et qui opère vers les Carpathes boisées et le front de la Moldavie, sous le commandement d'un archiduc d'Autriche.

Au début de décembre, après quelques succès passagers au Sud de Bucarest, les troupes russo-roumaines, qui veulent s'opposer à l'armée du Danube, sont obligées de se replier. Il en est de même, plus au Nord, pour le gros de l'armée roumaine, qui essaie de résister à l'armée Falkenhayn; il est battu sur l'Argès.

A partir de ce moment, toutes les troupes roumaines et russes de la Valachie se mettent en retraite vers l'Est. Le plan des Allemands était de les accrocher, de les envelopper, de réaliser un nouveau Sedan, qui aurait fait sensation en Allemagne et dans le monde entier. Ce plan est deviné par le haut commandement russe, qui manœuvre pour faire replier ses troupes et celles des Roumains vers sa forte ligne du Sereth et les retirer à temps des crocs des Allemands, de « la gueule du loup » prête à se fermer sur elles.

Les Allemands enregistrent encore de grands succès territoriaux, géographiques. Ils s'emparent de

Bucarest et de contrées riches en blé, en pétrole, en or. Leur empereur exulte, envoie des télégrammes annonçant des victoires « décisives » et fait sonner les cloches de toutes les églises de l'Allemagne. Mais le couronnement des bonnes opérations de guerre n'a pas été obtenu. Les armées de Mackensen ne sont pas parvenues, malgré leurs marches très rapides, très bien conduites, à rompre, à désorganiser les troupes de leurs adversaires.

La partie dure de la campagne commence alors seulement pour les Allemands. Ils ne tardent pas à se heurter à une résistance énergique des armées de nos alliés, qui s'accentue dans la partie orientale de la Valachie. La lutte devient de plus en plus vive et donne lieu, à l'Ouest du Sereth, depuis les Carpathes boisées jusqu'aux abords de Braïla, sur le Danube, à des combats violents, acharnés.

Les Allemands progressent encore; ils ont quelques succès, enlèvent Rimnicu-Sarat et quelques autres points, mais péniblement, lourdement. Des combats violents se prolongent dans les premières semaines dès 1917 et donnent de bons résultats à nos ennemis en Dobroudja, à Braïla, à Focsani.... Mais leur avance s'éteint petit à petit, quand ils arrivent en présence de la vraie ligne de défense, énergiquement tenue par les Russo-Roumains, et s'étendant des montagnes de la Moldavie, au Sereth et aux bouches du Danube. Les armées de Mackensen s'arrêtent net, ne se sentant plus assez fortes pour continuer leur offensive.

Au point de vue de l'issue de la guerre, la cam-

pagne retentissante de Hindenburg contre la Roumanie n'a donc donné aucun résultat sérieux. Elle a surtout abouti, pour nos ennemis, à de très graves pertes, évaluées à 200 000 hommes, et dues autant au surmenage des longues marches du début qu'aux violents et sanglants combats de la dernière période; tandis que, tout en prolongeant solidement leur grand front jusqu'aux bouches du Danube, nos alliés les Russes ont reçu l'appoint de l'armée roumaine comptant encore, à la fin de la campagne, au moins 500 000 hommes. Les victoires tapageusement annoncées par l'empereur Guillaume ont été loin d'être « décisives ».

L'avance foudroyante, du début, des Allemands en Valachie et la prise de Bucarest avaient eu une répercussion douloureuse en Grèce. Pendant que sous la direction de Venizelos l'armée nationale grecque se constituait à Salonique, pour marcher avec les Alliés, l'armée du roi Constantin était en Thessalie, dans le dos de nos troupes, et attendait frémissante l'arrivée des Allemands pour se joindre à eux. Lorsque l'empereur Guillaume télégraphia « les victoires décisives » et fit sonner toutes ses cloches, le parti royaliste militant, « les réservistes », d'Athènes n'y tinrent plus; ils se jetèrent à main armée, à coups de mitrailleuses sur nos détachements de marins débarqués et sur les partisans de Venizelos. Il y eut un grand nombre de victimes.

Les Alliés firent mettre la Grèce en état de blocus et exigèrent des réparations ainsi que le renvoi dans le Péloponèse des troupes royales de Thessalie. Ces mesures furent prises lentement, mollement. Le roi

de Grèce continua à louvoyer, à surveiller la marche des événements de Roumanie. Il céda à contre-cœur et ne fit faire les excuses réclamées que lorsqu'il fut certain que son beau-frère Guillaume renonçait à son entreprise sur Salonique.

CHAPITRE III

AUTRES ÉVÉNEMENTS. — LES PROPOSITIONS DE PAIX ALLEMANDES

D'autres événements, ayant eu de l'influence sur l'issue de la guerre, ont eu lieu dans le camp de nos ennemis, pendant les derniers mois de 1916 :

La réorganisation du royaume de Pologne, annoncée à grand fracas par les deux Empires centraux et n'ayant d'autre but que la création immédiate d'une armée polonaise, ou le recrutement de soldats polonais, pouvant renforcer les Austro-Allemands.

La mort de l'empereur François-Joseph d'Autriche, décédé à l'âge de quatre-vingt-six ans, après un règne de soixante-huit ans, rarement heureux. Son successeur, l'empereur Charles Ier, est marié à une princesse de Bourbon-Parme. Il a pris le titre de commandant en chef des armées de terre et de mer de l'Empire. Il avait déjà commandé en chef les armées du front d'Italie, pendant l'offensive autrichienne du Trentin.

Les mesures d'ensemble, prises très énergique-

ment en Allemagne, pour remédier aux trois grandes difficultés qui pesaient de plus en plus lourdement sur le pays : l'appauvrissement des effectifs des armées; la nécessité d'intensifier la fabrication des armes et des munitions; la rareté des vivres.

En outre, la levée en masse civile fut décrétée, ainsi que d'autres mesures très dures, qui firent murmurer le peuple allemand. Mais Hindenburg intervint, montra la nécessité, l'importance de ces sacrifices. La nation allemande accepta tout, avec l'espoir que les victoires de son « sauveur » en Roumanie hâteraient la réalisation de son désir le plus ardent, la conclusion de la paix, de la paix basée sur « la carte de guerre » et ses conquêtes territoriales.

Les victoires décisives n'eurent pas lieu. La campagne de Roumanie se termina, comme nous l'avons vu, sans éclat, sans grands résultats militaires. La démoralisation allait gagner le peuple allemand. Mais alors l'empereur Guillaume rentra en scène, avec une habileté, une opportunité effrontées. Il se fit le champion de la paix et, aux applaudissements de son peuple, osa protester contre les horreurs de la guerre, affirmer une nouvelle fois « qu'il n'avait jamais voulu la guerre » !

Ses premières tentatives pour la paix furent lancées dès le commencement de décembre. Les États-Unis, la Suisse, la Suède consentirent à suggérer aux partis belligérants d'ouvrir des conversations en vue de terminer les hostilités.

Dans le camp des Alliés, cette agitation servit surtout à démontrer que l'Allemagne était lasse, qu'elle se sentait à bout de forces et que, par cela même, il importait d'activer les opérations plus

énergiquement que jamais et d'arriver par la victoire complète à garantir la France, l'Europe, le monde civilisé du péril germanique.

De toutes parts éclatèrent des manifestations contre les ouvertures hypocrites des Allemands; et bientôt la réponse officielle de tous les gouvernements alliés fit comprendre à nos ennemis l'inanité de leurs démarches et la résolution unanime, énergique des Alliés d'aller jusqu'au bout.

Devant cet échec, l'Allemagne se raidit sous l'impulsion de son dictateur Hindenburg. Elle activa la levée en masse civile, le recensement des jeunes gens de dix-huit ans, la création de nouvelles divisions, l'exécution de toutes les mesures destinées à remettre ses effectifs sur pied. En même temps, elle fit les plus grands efforts pour intensifier la fabrication de ses munitions, de ses canons, de ses avions, de ses sous-marins.

Et néanmoins, à ce moment, on pouvait espérer que, malgré ces efforts, l'Allemagne ne serait plus en état de faire une offensive assez puissante, de se lancer dans une opération assez vaste pour changer la face des choses.

Elle était cernée de toutes parts. Elle apparaissait comme une énorme place forte assiégée, gardant encore sa façade d'imprenabilité, capable de faire des sorties, et même de grosses sorties impressionnantes, mais destinée à tomber quand l'usure de ses ressources serait suffisamment avancée.

Pour les finances, les vivres, elle était sans doute très bas; mais l'esprit de discipline de son peuple l'aiderait à tenir encore longtemps. Pour l'artillerie et le matériel de guerre, les énormes ressources en

fer et en charbon de son territoire lui permettraient d'aller jusqu'au bout.

Il en était autrement pour les effectifs de ses troupes. Elle avait eu beaucoup de difficultés à les remettre sur pied après les campagnes de 1914 et 1915. Et 1916, avec Verdun, Broussilof, l'Italie, la Somme et même la Roumanie, venait d'y faire d'énormes brèches qu'elle aurait de la peine à combler, en employant ses dernières ressources.

C'était là son point faible. C'est de ce côté-là que les Alliés allaient avoir à agir. L'usure méthodique, persévérante, implacable des armées allemandes s'imposait à leurs efforts, devait être leur œuvre de 1917.

Il ne s'agissait plus de grosses opérations, de « percées », de batailles sensationnelles, de conquêtes de vastes territoires. Leur objectif essentiel, terre à terre, était de tuer, de blesser, de prendre aux Allemands le plus d'hommes possible. Le gain des positions était à rechercher surtout pour faciliter l'usure des effectifs ennemis. Une fois cette usure réalisée, les conquêtes de territoires deviendraient des jeux.

Telle était la très dure besogne qui s'imposait aux Alliés à la fin de 1916. Elle exigeait des efforts énergiques, incessants, concordants sur tous les théâtres d'opérations, à l'Orient comme à l'Occident.

Nous allons voir dans quelle mesure elle a pu être accomplie en 1917 et par quels lamentables événements elle a été entravée en Orient.

TITRE VII

1917. — L'USURE ALLEMANDE
LA RÉVOLUTION RUSSE

CHAPITRE PREMIER

L'ACCALMIE DE JANVIER, FÉVRIER

I

ACTIONS LOCALES

Les premières semaines de 1917 n'ont pas présenté, en Europe, un grand intérêt au point de vue des opérations militaires.

L'avance des Allemands en Roumanie s'est éteinte, petit à petit. Il n'y a plus eu, sur ce front comme sur les autres, que des actions locales, parfois très énergiques, mais sans portée stratégique.

Sur le front russe, nos alliés ont vaillamment attaqué et fait des prisonniers en Bukovine du côté de Jacobini, et au nord de Riga ; sur le front de France, quelques petites attaques de nos troupes ont alterné avec des actions un peu plus vives des Allemands, notamment au Mort-Homme, au Nord de Verdun, et à Maisons-de-Champagne, sans consé-

quences et dont néanmoins nos ennemis ont fait grand tapage.

Par contre et sans sortir des actions locales, nos vaillants alliés les Anglais ont déployé une grande activité, d'abord pour étendre leur front vers le Sud, jusqu'à la Somme, puis jusqu'à Roye; et ensuite pour aguerrir leurs jeunes troupes par des coups de main, qui leur ont valu 1100 prisonniers en janvier.

Ils ont continué en février, malgré la rigueur du froid. Vers la fin du mois, ils ont réalisé des avances importantes, sur de grands fronts, sur les deux rives de l'Ancre, vers Bapaume, et capturé bon nombre de prisonniers. Dans le courant du mois, ils en ont pris plus de 2800, dont 36 officiers.

Leur avance continue en mars. Le 10, ils enlèvent Irles. A ce moment, les Allemands se décident à annoncer que leur retraite a été volontaire, mais sans ajouter qu'elle est due à l'efficacité du tir des Anglais et à l'intention d'éviter une nouvelle bataille de la Somme. Le 13, ils évacuent la crête à l'Ouest de Bapaume.

Pendant ce temps, la campagne anglaise de la Mésopotamie se poursuivait énergiquement. Après avoir battu les Turcs à Kut-el-Amara, le corps indien du général Masson les poursuivit énergiquement dans la direction de Bagdad et leur enleva les deux tiers de leur artillerie. Puis, après de brillants combats de cavalerie et malgré la grande chaleur et les tourbillons de sable soulevés par le vent, il pénétra glorieusement dans Bagdad, le 11 mars 1917.

C'était un succès considérable, qui compromettait les grands projets de l'Allemagne vers l'Orient et

qui plaçait la Turquie dans une situation d'autant plus fâcheuse, qu'elle était assaillie par les Anglais en Syrie comme en Mésopotamie, et par les Russes en Perse et en Arménie....

Sur les fronts de Salonique et d'Italie, le froid et la neige ont empêché toute opération sérieuse. Dans les Alpes, la température s'est abaissée parfois jusqu'à 28°.

II

MANŒUVRES ALLEMANDES POUR LA PAIX

Au cours de cette période d'accalmie, l'Allemagne continua à s'agiter fiévreusement pour la paix. Elle essaya de faire prôner la paix par le Président des États-Unis, M. Wilson, et de lui faire déclarer, que « la guerre pourrait finir sans vainqueurs ». Mais l'inutilité de ces démarches ne tarda pas à être démontrée par le ton ferme, net, de la note collective des Alliés, au sujet de « leurs buts de guerre ». La presse et le gouvernement de Berlin se lancèrent alors dans une série de « bluffs » et de rodomontades, destinés à impressionner au moins les neutres.

Tout en faisant grand tapage de quelques agressions, sans portée, sur plusieurs points des fronts alliés, ils firent courir les bruits de grandes offensives en préparation contre la Russie, contre l'Italie, et même contre la France par la Suisse; sans cesser cependant de faire proclamer combien leur horreur de la guerre était sincère, combien leur affection pour l'empereur Guillaume avait augmenté, depuis qu'il était redevenu « l'empereur de la Paix ». Mais

ces protestations n'eurent pas plus de succès que les menaces. On se souvenait trop de l'enthousiasme de tous les Allemands, quand, sans sourciller, l'empereur Guillaume avait déchaîné les calamités de la guerre, quand il se complaisait dans son rôle d'Attila, quand il encourageait les crimes, les atrocités de ses troupes en Belgique et ailleurs.

Alors, le 1er février 1917, ils lancèrent leur menace suprême, l'intensification de la guerre sous-marine; le blocus des côtes de l'Angleterre, de la France, de l'Italie par les sous-marins; la décision de couler, sans avertissement, tous les bâtiments, même des neutres, rencontrés à moins de vingt milles des côtes bloquées.... Le peuple allemand applaudit, convaincu que l'Angleterre ne tarderait pas à être affamée, heureux de trouver de quoi satisfaire sa « Schadenfreude », sa joie de nuire, son goût pour les atrocités.

La menace sous-marine souleva des protestations chez la plupart des neutres. Aux États-Unis d'Amérique, elle amena une rupture complète. Le Président Wilson rappela immédiatement son ambassadeur de Berlin.

Le gouvernement allemand n'en mit pas moins son projet à exécution. Et en même temps, il activa la reconstitution de ses troupes de réserve, en remplaçant par des troupes neuves, sur les fronts les moins exposés, certains régiments bien aguerris, dont il se servit pour constituer des divisions de renfort solides, aptes à être jetées sur l'un ou l'autre des théâtres d'opérations.

Le nombre des soldats disponibles augmenta, par suite de la « levée en masse civile », et aussi de

recrutement implanté de force en Pologne et fournissant des hommes, non pas pour les légions polonaises, mais pour les régiments prussiens.

La fabrication du matériel de guerre fut intensifiée, perfectionnée surtout pour les avions, dont on ne tarda pas à constater les progrès. Quant aux Zeppelins, on essaya de les remettre en scène, vers la fin de mars 1917, par une expédition nocturne en Angleterre. Mais cette rentrée ne fut pas heureuse. Après s'être montrés inutilement sur les côtes anglaises, plusieurs des monstrueux dirigeables se sont égarés en France; l'un d'eux a été abattu à Compiègne.

Vers la fin de l'hiver, les précautions, les espérances de l'Allemagne étaient tournées vers la guerre sous-marine et vers les plans de Hindenburg et de son lieutenant Ludendorff « qui devaient amener des événements extraordinaires ». Les événements eurent lieu, tout en ayant au début un sens différent de celui qu'avait rêvé l'Allemagne.

CHAPITRE II

ÉVÉNEMENTS DE MARS ET D'AVRIL 1917

I

EN FRANCE, CHANGEMENTS DANS LE GOUVERNEMENT ET LE HAUT COMMANDEMENT. — EN RUSSIE, RÉVOLUTION. — EN AMÉRIQUE, DÉCLARATION DE GUERRE.

En France, à la suite d'une séance secrète de la Chambre des députés, le général Lyautey, ministre de la Guerre, voulut lire un discours à la tribune. Dès sa première phrase, qui parut être une critique des comités secrets[1], il fut violemment interrompu et empêché de continuer. Il donna sa démission, et sa chute entraîna celle du cabinet Briand, contre lequel se dressait depuis quelque temps « une opposition systématique » persistante. On ne peut que regretter d'avoir à enregistrer de pareils bouleversements survenus en pleine guerre et n'ayant

1. Les événements ultérieurs, les scandales, les trahisons, qui ont tant impressionné le pays, n'ont que trop montré combien le général Lyautey avait vu clair, en voulant mettre le parlement en garde contre les dangers des comités secrets.

d'autres causes que les ambitions des partis ou des personnes et les mœurs agitées de notre parlement.

Un ministère Ribot fut constitué le 20 mars. Le nouveau président du Conseil venait de gérer pendant de longs mois, avec une grande hauteur de vues, les finances de l'État. Vingt-cinq ans auparavant, c'était lui qui, comme ministre des Affaires Étrangères ou comme président du Conseil, avait le plus contribué à faire aboutir notre alliance avec la Russie, à nous tirer de l'isolement. Son avènement à la présidence du Conseil fut bien accueilli. Le nouveau cabinet comprenait 14 ministres et de nombreux sous-secrétaires d'État. L'amiral Lacaze restait ministre de la Marine. M. Painlevé était ministre de la Guerre.

Au moment même où se produisaient, en France, ces bouleversements gouvernementaux, la révolution se déchaînait en Russie. Elle couvait depuis longtemps et éclata sur un bruit persistant, — qui est loin d'être prouvé et qui doit être une manœuvre allemande — que, poussé par l'Impératrice et les influences allemandes si puissantes en Russie, le tsar aurait eu l'intention de conclure une paix séparée avec nos ennemis.

Mise en train par les Soviets, les comités des ouvriers et des soldats, la révolution débuta par des actions à main armée, engagées contre la police par des ouvriers auxquels se joignirent de nombreux soldats. L'Assemblée Nationale élue, « la Douma », voulut prendre la direction du mouvement libérateur et chercher à assurer la continuité de la vie nationale. Elle organisa à Pétrograd un gouvernement national et tenta de se faire aider, pour

assurer l'ordre et la transmission des décisions gouvernementales, par les « Zemstvos », assemblées régionales des propriétaires de la terre, des paysans, déjà constituées dans toutes les parties de l'immense empire.

Malheureusement, à côté de la « Douma » siégeait en permanence, à Pétrograd, le « Soviet », le comité central des ouvriers et des soldats, qui avait mis la révolution en train et qui entendait continuer à la diriger. Cette dualité constituait un danger d'autant plus grand, que les revendications du « Soviet » avaient un caractère d'extrême violence, qu'on pouvait craindre des compromissions avec les socialistes allemands et que sa très grande influence sur les soldats devait nécessairement amener des troubles dans la discipline des troupes russes.

Le « Soviet » s'est empressé en effet de discuter, d'ergoter sur les buts de guerre, pendant que le gouvernement national affirmait sa volonté de pousser la guerre à outrance et s'occupait de réorganiser le commandement des armées.

Le tsar Nicolas, le grand souverain qui était venu le premier tendre la main à la France, après ses désastres de 1870, fut arrêté et gardé étroitement, avec l'Impératrice, d'abord à Tsarkoïe-Selo et plus tard en Sibérie. Et malgré tout, les gouvernements alliés crurent devoir reconnaître le nouveau gouvernement russe et émettre l'espoir qu'il pousserait la guerre plus énergiquement que jamais, pendant que les Empires centraux se réjouissaient de ces événements, auxquels l'Allemagne avait certainement contribué....

Heureusement, il s'en passait d'autres en Amé-

rique, des plus importants, des plus réconfortants pour la cause des Alliés.

Le président Wilson répondit à la menace impudente de la guerre sous-marine allemande en convoquant le Congrès de Washington. Et, au milieu d'une émotion profonde, générale, il y lut un message plein d'élévation, proposant à l'Amérique de déclarer la guerre à l'Allemagne, « violatrice de toutes les lois de l'humanité »; de se lever « pour le droit, pour la justice, pour la liberté, et de verser son sang pour les principes mêmes d'où sont nés les États-Unis d'Amérique ».

L'état de guerre fut rapidement voté, avec acclamation du Congrès et du peuple américain. Et cet acte si noble, si grand — un des plus impressionnants de l'histoire — ne tarda pas à trouver des imitateurs dans l'Amérique du Sud et à soulever une émotion profonde dans le monde entier.

II

LE RECUL ALLEMAND. L'OFFENSIVE ANGLO-FRANÇAISE D'AVRIL 1917

L'indication donnée par les Allemands sur leur recul voulu, devant les Anglais, était exacte. Ils avaient profité de l'accalmie des premières semaines de l'année pour se dérober à une nouvelle bataille de la Somme et pour évacuer progressivement le terrain compris entre l'ancien front et une nouvelle ligne — la ligne Hindenburg — qu'ils avaient tracée et fortifiée avec le plus grand soin, depuis Arras,

par Saint-Quentin et La Fère, jusqu'à l'Aisne à l'Est de Soissons.

C'était un recul, un gros recul, que la presse allemande s'est empressée de présenter au public comme une manœuvre de génie, comme « une retraite élastique » qui allait permettre aux légions allemandes de rebondir de plus belle et de faire les plus grandes choses, sous l'impulsion de l'idole, du « sauveur » Hindenburg.

Le territoire abandonné par nos ennemis avait été ravagé systématiquement, avec une barbarie, une férocité qui ont achevé de mettre l'Allemagne au ban des nations civilisées. Ils avaient tout saccagé, détruisant non seulement les routes, les ponts, mais brûlant, faisant sauter, sans aucun but militaire, les maisons, les églises, les monuments, pillant ou fracassant les mobiliers, coupant tous les arbres, fruitiers ou non, au ras de terre, emmenant de force des jeunes femmes, des jeunes filles, se conduisant avec une cruauté, une bestialité, dignes de leurs ancêtres, les Vandales et les soldats d'Attila.

Nos alliés les Anglais ont continué à les poursuivre, à les pousser de très près, l'épée dans les reins. De notre côté, nos trois armées de gauche, commandées par le général Franchet d'Esperey, ont été aussi portées énergiquement en avant, dès que le recul allemand se fut manifesté sur leur front. Elles ont occupé Roye, Lassigny, puis Noyon et tout le territoire compris entre l'Oise et Soissons; pendant que les armées britanniques délivraient Bapaume, Péronne, Chaulnes, Nesle et plus de 60 villages.

Dans les derniers jours de mars, les progrès de

nos alliés se sont accentués vers Cambrai, Saint-Quentin; les nôtres également vers Saint-Quentin, et surtout vers La Fère, ainsi qu'au Nord-Est de Soissons. Au delà de l'Ailette, nous avons enlevé valeureusement la basse forêt de Coucy et occupé les ruines du vieux donjon de Coucy, si réputé, que les Allemands avaient fait sauter avec une barbarie stupide. Bientôt les combats devinrent plus acharnés. On sentait que nous touchions à la nouvelle ligne de défense allemande, à la fameuse ligne Hindenburg.

En outre, nos adversaires cherchaient à nous intimider. Ils bombardaient Reims avec acharnement. Ils lançaient sur nos lignes, au Nord de la malheureuse cité, à Sapigneul, près de Berry-au-Bac, une assez forte attaque, dont ils faisaient grand tapage. Et en même temps, ils agissaient sur le front russe et réussissaient à enlever à nos alliés la tête de pont de Toboly, sur le Stokhod.... Il était temps de réagir par une action vigoureuse, puissante, coordonnée, sur tous les théâtres d'opérations et surtout sur le front principal, décisif de la guerre, le front de France, pour y continuer énergiquement la campagne d'usure et répondre par des succès aux essais d'intimidation des Allemands.

Cette offensive avait été concertée, réglée par les hauts commandements alliés, dans une conférence tenue en novembre 1916. Elle débuta brillamment, le lundi de Pâques, 9 avril, par une victoire éclatante des armées britanniques, dans la région d'Arras. Après un bombardement des plus violents, qui démontra la supériorité écrasante de l'artillerie anglaise, après de nombreuses et utiles batailles aériennes, les vaillantes troupes britanniques se

lancèrent à l'attaque, à l'Est d'Arras, sur un front de 20 kilomètres, depuis Hénin jusqu'à Givenchy, et enlevèrent les lignes ennemies sur une profondeur de 3 à 6 kilomètres.

Les Canadiens se distinguèrent en enlevant la crête de Vimy, le point d'appui Nord de la nouvelle ligne allemande, et en y repoussant avec intrépidité de nombreuses et acharnées contre-attaques.

Les jours suivants, l'avance anglaise continua, au milieu de contre-attaques allemandes énergiquement repoussées. Elle gagna également du côté de Saint-Quentin. Le butin fait par nos alliés, du 9 au 13 avril, était considérable et faisait ressortir la grandeur de leurs succès. Il s'élevait à 13000 prisonniers, 166 canons, 84 mortiers de tranchées, 250 mitrailleuses, plus un matériel important. Le 14, nos alliés enlevaient Liévin et continuaient leurs progrès vers Lens les jours suivants. Le 15, sur la route de Bapaume à Cambrai, ils étaient violemment contre-attaqués par les Allemands, auxquels ils infligeaient de très grosses pertes; plus de 1 500 cadavres restèrent sur le terrain; 300 prisonniers.

Le lundi 16 avril, conformément au plan arrêté en commun par les Alliés et sous l'impulsion énergique du général Nivelle, commandant en chef, les armées françaises mènent à leur tour l'attaque sur un front de 40 kilomètres, entre Soissons et Reims. Après une formidable préparation par l'artillerie, toute la première ligne ennemie est enlevée de Soissons aux abords de Craonne, ainsi que la deuxième ligne vers Juvincourt à l'Est de Craonne; de bons progrès sont réalisés entre Berry-au-Bac et Reims. 10 000 prisonniers.

La bataille fut des plus rudes, des plus sanglantes. Les Allemands, commandés par leur « Kronprinz », avaient eu vent de nos projets et avaient eu le temps de masser beaucoup de troupes sur cette partie du front. Ils contre-attaquèrent, mais inutilement, et perdirent de nombreux soldats de leurs meilleurs régiments.

Le 17, notre offensive gagna l'Est de Reims, sur un front de 15 kilomètres. La première ligne allemande et le village d'Auberive furent enlevés. 2 500 prisonniers.

Le 18 avril, l'avance continue sur tout le front de Soissons à Auberive. Nous enlevons la fameuse tête de pont de Vailly, sur l'Aisne, et plusieurs villages, malgré le mauvais temps, la pluie, le vent froid qui ne cessent de régner depuis le début de la bataille. Nos trophées grossissent : ils atteignent 17 000 prisonniers et 75 canons après les trois premières journées de la lutte, et, à la fin d'avril, ils dépasseront 21 000 prisonniers, 175 canons, et comprendront en outre de nombreux canons de tranchées et mitrailleuses.

Au milieu de contre-attaques des plus violentes, dans lesquelles les Allemands lancent de nombreuses divisions de réserve, tirées de l'arrière, et perdent beaucoup de monde, l'offensive se poursuit surtout du côté des Anglais, jusqu'à la fin du mois d'avril. Le 23 et le 24, énergiques attaques de nos alliés sur les deux rives de la Scarpe et sur la route de Bapaume à Cambrai. Sérieux progrès; plus de 2 000 prisonniers. L'aviation anglaise livre de vraies batailles aériennes, où elle prend nettement le dessus.

Le 28 et le 29 avril, nouvelles attaques des plus violentes des Anglais, au Nord et Sud de la Scarpe. Prise d'Arleux-en-Gohelle et des abords d'Oppy.

Le 30, attaque de notre armée de Champagne dans le massif de Moronvilliers, à l'Est et à l'Ouest du Mont-Cornillet. Progrès marqués, 5 canons, 520 prisonniers.

III

PRÉOCCUPATIONS DANS LES DEUX CAMPS

L'attaque anglo-française du printemps 1917 n'avait pas tardé à être l'objet de vives préoccupations en Allemagne, d'autant plus qu'on s'y attendait à une vigoureuse offensive allemande, à la suite du « recul élastique » de Hindenburg. En outre, le pays était troublé par des grèves, des manifestations populaires tumultueuses, par le mécontentement général que provoquaient la longueur de la guerre et les misères de toutes sortes.

La gravité de ces préoccupations était accusée, même par les communiqués militaires du « grand état-major », qui étaient rédigés en termes inusités et où l'on parlait « des difficultés de la situation sur le front, de la lutte de vie ou de mort, pour être ou ne pas être, de la nécessité de patienter à l'intérieur, de travailler pour l'armée, qui sans cette aide ne pourrait pas empêcher l'Allemagne d'être envahie à son tour et de subir le traitement infligé aux provinces françaises récemment évacuées.... » Et, bien entendu, l'agence Wolf, la grande semeuse d'exagérations et de mensonges,insistait dans le même sens.

La branche de salut, à laquelle se raccrochait le peuple allemand, qui lui permettait d'espérer encore, était la guerre sous-marine, qui en effet occupait beaucoup les esprits en Angleterre. Mais ce péril, tout en étant reconnu très sérieux par nos alliés, était envisagé avec un grand sang-froid. Et l'on estimait, dans les hautes sphères britanniques, que les pertes occasionnées par cette guerre, tout en paraissant s'accentuer de mois en mois, seraient largement compensées par l'intervention de l'Amérique et de ses puissants moyens d'action et de transports.

En France, l'offensive du général Nivelle sur l'Aisne et la Champagne, malgré le grand nombre des prisonniers et des canons capturés à l'ennemi, malgré l'importance des gains de terrain réalisés, n'en avait pas moins ému la partie de l'opinion publique toujours prête à accueillir les bruits fâcheux.

On chuchotait que le général Nivelle avait annoncé imprudemment de trop grands succès; qu'il était sorti de la voie sage des batailles bien prévues, bien étudiées dans toutes leurs périodes, dont il avait lui-même donné les plus glorieux exemples par ses victoires de Douaumont, de Hardaumont; qu'il s'était lancé dans une opération sensationnelle de trop grande envergure; que son plan très hardi, très audacieux, avait été incomplètement étudié, et que tout en réussissant à moitié il avait occasionné d'énormes pertes, surtout du côté du Chemin des Dames et de Craonne.

Et l'on citait des chiffres de pertes tellement exagérés, qu'il apparaissait clairement que la plu-

part de ces renseignements étaient fournis par l'espionnage allemand, qu'il y avait là une manœuvre de nos ennemis, cherchant à troubler l'opinion de notre pays, à y sèmer l'alarme.... Néanmoins, il se trouva aussitôt des députés, pour lancer des demandes d'interpellation et de comité secret.

Le gouvernement s'inquiéta, prit les devants, en comblant la lacune de ses relations avec le haut commandement et en s'adjoignant le conseiller militaire qui manquait à son organisation, pour suivre, surveiller, en toute connaissance de cause, les opérations de nos armées. Par décret du 29 avril 1917, le général Pétain fut nommé chef d'état-major général de l'armée, au ministère de la Guerre, « pour aider le gouvernement à assurer la direction générale des opérations militaires et de leur coordination ». Le choix du général Pétain fut approuvé par tout le pays....

Vers la même époque, le gouvernement fit partir pour les États-Unis une mission, chargée de remercier solennellement l'Amérique de son intervention et aussi de donner à nos nouveaux alliés toutes les indications de métier nécessaires pour assurer leur puissante collaboration. La mission avait à sa tête M. Viviani, l'ancien et éloquent président du Conseil, et le maréchal Joffre qui furent acclamés, avec un enthousiasme inouï, dans toutes les grandes villes, Washington, Chicago, Philadelphie, New York... de l'Est des États-Unis. Ces belles et chaleureuses manifestations montrèrent de quel cœur l'Amérique entrait dans le parti du droit et de la liberté des peuples.

CHAPITRE III

ÉVÉNEMENTS DE MAI ET JUIN 1917

I

CONTINUATION DE L'OFFENSIVE ANGLO-FRANÇAISE

Au début du mois de mai 1917, les armées anglaises et françaises continuèrent énergiquement, en liaison étroite et sous l'impulsion de leurs chefs Douglas Haig et Nivelle, leur offensive convenue.

Du 3 au 5 mai, les troupes britanniques livrèrent, à l'Est d'Arras, une bataille des plus violentes, sur un front d'une vingtaine de kilomètres, entre Quéant et Vimy. Elles firent de sérieux progrès et crevèrent la fameuse ligne Hindenburg vers Bullecourt. Aussitôt, furieuses contre-attaques des Allemands, qui furent repoussés partout, sauf du côté de Chérizy où ils reprirent un peu de terrain.

Les jours suivants, nos ennemis renouvelèrent leurs contre-attaques, surtout les 7 et 8 mai. Mais, sous la réserve de la reprise de Fresnoy, ils ne réussirent qu'à perdre beaucoup de monde.

Pendant ce temps, le 4 mai, les troupes fran-

çaises enlèvent brillamment Craonne, s'emparent de quatre kilomètres de tranchées au Nord-Ouest de Reims, et, à l'Est de cette ville, livrent combat autour du Mont-Cornillet. Plus de 1000 prisonniers.

Le 5 mai, elles prennent la ligne Hindenburg au Nord-Est de Soissons, sur 6 kilomètres; et en même temps enlèvent toute la partie Est du plateau du Chemin des Dames, qui nous donne des vues importantes sur la vallée de l'Ailette et les abords de Laon. Il ne reste plus aux Allemands sur le plateau, à la lisière Nord, qu'une bande d'une vingtaine de kilomètres, entre le moulin de Laffaux et Braye-en-Laonnois — 5000 prisonniers dont 150 officiers.

Les jours suivants, contre-attaques très vives des Allemands, qui éprouvent de lourdes pertes et sont forcés d'amener renforts sur renforts. Le 9 mai, nos vaillantes troupes progressent encore sur Chevreux et sur quelques autres points, en faisant 300 prisonniers.

Mais alors s'arrêta l'offensive, si hardiment menée jusque-là par le général Nivelle. Elle fut suspendue par ordre du ministre de la Guerre, M. Painlevé. Pour quelles raisons? Probablement sous l'impression des bruits alarmistes qui circulaient dans le public, des interpellations annoncées au parlement, peut-être aussi des renseignements erronés fournis par le sous-secrétariat de la Santé.

Et cependant, on peut estimer, dès à présent, qu'une offensive énergique des Alliés était bien de saison au printemps 1917, qu'elle aurait bien compromis les effectifs de l'Allemagne déjà si éprouvés par la campagne de 1916, que la révolution russe était à son début, et qu'un gros succès sur le front

de France aurait pu la maintenir dans les engagements contractés avec les Alliés; enfin que l'offensive Nivelle faisait partie d'un plan concerté entre les commandants en chef, et qu'en l'arrêtant on compromettait « l'unité d'action », la concordance des efforts, si nécessaire pour terminer la guerre victorieusement.

L'offensive du général Nivelle, quoi qu'il en soit, et quoiqu'elle ait été arrêtée prématurément, a eu des conséquences utiles, heureuses. Elle a fortement accentué l'usure des Allemands et leur a coûté de très grosses pertes dont 30 000 prisonniers et de nombreux canons. De plus, elle a menacé gravement par ses conquêtes les défenses accumulées par nos ennemis dans la région, fortifiée avec tant de soin, du Laonnais. Cette menace les a forcés à nous contre-attaquer, à se lancer dans des opérations rageuses qui ont encore augmenté considérablement leurs pertes, leur usure.

Il est probable que, dans la reculée du temps, l'histoire impartiale considérera le passage du général Nivelle à la tête de nos armées comme des plus avantageux pour l'issue de la guerre, et qu'elle regrettera la décision de notre gouvernement, arrêtant son offensive en plein succès, sans avoir consulté nos alliés.

Les Anglais, heureusement, continuèrent leurs attaques avec autant d'énergie que de prudence. Le 12 mai 1917, ils s'emparent d'une partie de Bullecourt, enlèvent plus au Nord deux kilomètres de la ligne Hindenburg et progressent aussi vers Roeux. Puis, après avoir repoussé de nombreuses contre-attaques, ils s'emparent de Roeux le 14 mai,

de Bullecourt le 17, et le 20 de quinze cents mètres de lignes ennemies.

Tout en repoussant de violentes contre-attaques, en faisant eux-mêmes de nombreuses incursions dans les tranchées adverses, les armées de nos alliés se recueillent ensuite pendant quelques jours pour préparer de nouvelles opérations. Les résultats qu'ils ont obtenus jusque-là sont des plus utiles, des plus glorieux : 20 000 prisonniers, plusieurs centaines de canons, plusieurs kilomètres de lignes principales arrachées à l'ennemi malgré une défense acharnée.

Et ce n'est qu'un début. Ce que veulent les Anglais, c'est enlever aux Allemands de haute lutte l'importante ligne de crêtes, qui à l'Est d'Ypres dominent toute la plaine belge et qui s'étendent depuis Messines par Hollebecke, Tower-Hamlet, le Polygone, Broodseinde jusqu'à Paschendaele. Cette conquête va faire l'objet d'une série d'attaques des mieux préparées, des mieux conduites.

Le 7 juin, après une préparation des plus remarquables et un bombardement violent et prolongé, après avoir fait exploser simultanément de puissantes et nombreuses mines, nos alliés se sont portés vaillamment à l'attaque de grand matin, au Sud d'Ypres, sur un front de quinze kilomètres, contre la partie Sud des crêtes d'Ypres, de Messines à Wytschaete. Les lignes ennemies et les deux villages ont été emportés.

Le jour même et les jours suivants, violentes contre-attaques des Allemands. Les Anglais n'en continuent pas moins leurs progrès en avant de Messines et plus au Sud, entre Lens et La Bassée,

sur les deux rives de la Souchez. Ils font 7000 prisonniers. C'est un des succès les plus complets de la guerre de tranchées, d'autant plus glorieux que les Allemands avaient été prévenus, qu'ils avaient pris toutes les précautions possibles et que, malgré leurs soins et leur acharnement à se défendre, ils ont été nettement, complètement battus par nos alliés.

Le 14 juin et les jours suivants, nouveaux progrès de nos alliés à l'Est de Messines, comme à l'Est d'Arras et de Monchy-le-Preux; forte avance, sur 11 kilomètres, entre la Lys et le Warnave; progrès vers Bullecourt.

A la fin de juin avance des plus sérieuses au Sud de Lens. Le bourg d'Avion est enlevé, et les progrès vers Oppy sont importants. L'ensemble des trophées britanniques du mois de juin comprend 8880 prisonniers, dont 165 officiers, 67 canons, 102 mortiers de tranchées, 345 mitrailleuses.

II

CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LE FRONT FRANÇAIS

A partir du 10 mai, nos troupes prirent — sous la réserve de quelques coups de boutoir, — pendant plusieurs semaines, une attitude nettement défensive. Le gouvernement s'occupait d'apporter de nouveaux perfectionnements dans notre haut commandement. Les attributions du chef d'état-major général de l'armée, du ministère de la Guerre, furent définies par un décret, et ces hautes fonc-

tions furent confiées au général Foch, le héros de la Marne, des Flandres, de la Somme.... Le général Pétain [1] prit le commandement en chef de nos armées du Nord-Est, en remplacement du général Nivelle, destiné à commander un groupe d'armées.

Tout en réservant son opinion sur le général Nivelle, le public accueillit bien ces nominations. Il lui sembla que « le vrai homme avait été mis à la vraie place ».

Malheureusement, le général Pétain eut immédiatement à faire face à d'assez grosses difficultés de discipline. Quelques-unes de nos troupes, en très petit nombre, montrèrent de la lassitude, du découragement, parfois même de l'indiscipline. A Soissons, vers la fin de mai, deux régiments marchèrent sur la gare, le drapeau rouge déployé, avec

1. Le général Pétain est né en 1856 dans le Pas-de-Calais Sorti de Saint-Cyr en 1878, il fait ses premiers grades dans les chasseurs à pied.

Après avoir suivi un cours à l'École Supérieure de Guerre, il sert à l'état-major du 15ᵉ corps à Marseille, puis à l'état-major du Gouvernement militaire de Paris.

Il est ensuite, à l'École Supérieure de Guerre, professeur de tactique appliquée à l'infanterie; commandant du 38ᵉ régiment d'infanterie à Arras; enfin, comme colonel, commandant de la brigade d'infanterie de Saint-Omer, au moment où éclate la guerre.

Dès que les opérations commencent, sa carrière prend le galop : en septembre 1914, il est à la tête d'une division; en octobre, du 38ᵉ corps qu'il commande héroïquement dans les attaques de l'Artois.

Dès juin 1915, il a sous ses ordres la 2ᵉ armée, avec laquelle il fait des prodiges en Champagne, puis à Verdun.

Il commande ensuite un groupe d'armées, remplit pendant quelques semaines les hautes fonctions de chef d'état-major général de l'armée, et prend enfin le commandement en chef des armées du Nord-Est.

l'intention de s'emparer de trains de chemin de fer et d'aller protester à Paris devant la Chambre des députés. La manifestation a pu être arrêtée à temps : les meneurs ont été punis exemplairement; les régiments ont été dissous, et leurs hommes éparpillés dans l'armée. Le bon ordre a été rapidement rétabli, grâce aux excellentes mesures prises avec tact et autorité par le général Pétain, qui a su parler aux hommes un langage plein de cordialité, de virilité, de clarté, et réveiller dans leurs cœurs la confiance, l'entrain, la volonté de vaincre.

Le péril fut conjuré. A quoi faut-il attribuer le passage de ce nuage qui a assombri pendant quelques jours certains esprits sur le front? Sinon à la longueur, à la monotonie de la guerre de tranchées; à la nostalgie causée par la boue puis par les froids excessifs de l'hiver; à l'exemple des manifestations soldatesques du front russe; peut-être aussi aux séances secrètes du parlement, faisant croire à des critiques sérieuses de notre commandement; au peu de respect professé par certains députés pour l'autorité des officiers; au besoin de repos et de permissions...? Ce qu'il y a de certain, c'est que ces manifestations du front coïncidèrent avec des bruits alarmistes, « défaitistes », répandus dans Paris, autour des gares surtout, et dus à des émissaires allemands.

Après avoir provoqué, attisé cet état d'esprit, et tenté de créer en France un courant d'opinion pour la paix, nos ennemis ont voulu en profiter immédiatement pour nous reprendre les positions conquises par le général Nivelle; et ils nous ont attaqués avec la plus grande violence pendant plusieurs mois.

Leur contre-offensive eut lieu surtout, sur la partie de notre front la plus rapprochée de Paris, entre l'Aisne et Verdun, là où commandait le « Kronprinz », le prince impérial de l'Allemagne, qui déjà se trouvait à la tête de l'armée de Verdun en 1916.

L'acharnement prolongé, la fréquence des attaques furent les mêmes qu'en 1916. Et leurs résultats ont consisté, dans les deux cas, en des pertes effroyables pour nos ennemis comme dans l'affirmation de la solidité extraordinaire de nos soldats, malgré le « cafard » qui avait sévi sur quelques-uns d'entre eux pendant les mauvaises journées du printemps, bien vite oubliées.

Les effectifs poussés journellement par les Allemands sur différents points de leur front, du moulin de Laffaux jusqu'à Verdun, ont beaucoup varié, depuis deux ou trois bataillons jusqu'à plusieurs divisions attaquant simultanément. Ils étaient fournis par la garde et les meilleures troupes de l'armée prussienne, l'armée modèle de l'Allemagne. Presque toujours, on remarquait dans leur composition des unités d'assaut spéciales — « Stosstruppen » — nouvellement organisées par nos ennemis et destinées à entraîner les autres.

Dès le 15 mai, nos positions sont violemment attaquées du côté de Laffaux; puis le 20, sur un large front du plateau du Chemin des Dames, de Hurtebise au Nord de Sancy. Nous ripostons le 21 à l'Est de Reims, vers Moronvillers — 1 000 prisonniers; et le 22 autour de Craonne — 400 prisonniers.

La fin du mois est employée à repousser les contre-attaques acharnées que les Allemands déclenchent au milieu de bombardements, d'émis-

sions de gaz, de jets de liquides enflammés, tantôt sur le plateau du Chemin des Dames, tantôt sur le massif de Moronvillers. De ce dernier côté, ils ont lancé, du 20 au 31 mai, 16 attaques des plus violentes.

Les mêmes efforts sont renouvelés, sans plus de succès, dès le courant du mois de juin. Au début, ils insistent surtout du côté du plateau du Chemin des Dames, notamment dans les environs du fort de la Malmaison qui sont encore en leur possession; puis courte accalmie.

Ensuite, réveil d'activité, le 16, du côté de Hurtebise. Des bouts de tranchées sont pris et repris. Le 20, violentes attaques allemandes dans la région de Vauxaillon. L'un de nos régiments perd 400 mètres de tranchées; le lendemain, il les reprend de haute lutte avec la plus grande énergie.

Le 25 juin, brillant coup de main de nos troupes, au Nord-Ouest de Hurtebise. Un poste ennemi important, la fameuse « caverne du Dragon », est enlevé; nous capturons 340 prisonniers, dont 10 officiers, et beaucoup de matériel.

Le 29 juin, violentes attaques allemandes, sur le plateau du Chemin des Dames, du côté de Cerny, et en même temps sur la rive gauche de la Meuse, près du Mort-Homme, et au Nord-Ouest de Reims. Nos troupes résistent partout avec une bravoure superbe. Les pertes des Allemands sont énormes. Leurs gains insignifiants : quelques bouts de tranchées, dans lesquelles ils ont — disent leurs communiqués — ramassé 580 prisonniers! Par contre, ils persistent à bombarder la malheureuse ville de Reims.

III

L'OFFENSIVE ITALIENNE — AUTRES ÉVÉNEMENTS DE MAI ET JUIN 1917

La vigueur déployée par nos vaillants alliés les Anglais et par nos troupes, depuis le mois d'avril, sur le front de France, a eu pour principal résultat d'attirer la plus grande partie des réserves de l'Allemagne, et par suite de dégager les autres fronts de toute crainte d'attaque.

Il en a été ainsi pour l'Italie, qui, n'ayant plus à se préoccuper des menaces austro-allemandes du côté du Trentin, a pu organiser et pousser très énergiquement une nouvelle offensive, dans la région des Alpes Juliennes, vers Trieste.

Remarquablement préparée, dirigée magistralement par le général Cadorna, vaillamment, impétueusement exécutée par les troupes italiennes, cette offensive a débuté par une canonnade des plus violentes, sur un front de plus de 30 kilomètres s'étendant dans la vallée de l'Isonzo, depuis Tolmino jusqu'à la mer.

Le 14 mai, l'infanterie italienne s'est lancée brillamment à l'assaut et a emporté, avec un entrain, une vigueur remarquables, ses premiers objectifs, les hauteurs au Nord et à l'Est de Gorizia. Aussitôt, fortes contre-attaques autrichiennes, énergiquement repoussées. Plus de 6 000 prisonniers, dont 200 officiers.

Jusqu'au 22 mai, la lutte continue; l'attention de l'adversaire est fortement attirée de ce côté. Puis

tout à coup, plus au Sud de Gorizia, l'offensive italienne se déclenche, énergiquement, valeureusement, sur le Carso, dans la direction de Trieste. sur un front de 12 kilomètres, de Castagnavitza à la mer. Les premières lignes autrichiennes sont enfoncées. Plus de 9 000 prisonniers, dont 300 officiers.

Le 25, l'attaque continue. De nouvelles et importantes positions sont valeureusement enlevées, Beaucoup de prisonniers. Les 26 et 27, la lutte se poursuit avec des progrès sérieux. Puis, jusqu'à la fin du mois, les Italiens consolident les positions conquises, tout en repoussant de violentes et nombreuses contre-attaques.

Dans le courant de juin, le calme entrecoupé de coups de main et de contre-attaques se fait sur ce front. L'activité italienne se porte du côté du Trentin, où ont lieu plusieurs opérations offensives, notamment le 10 juin, depuis la haute vallée de la Chiese jusqu'au plateau d'Asiago, et le 19, sur le plateau d'Asiago — 1 500 prisonniers.

*
* *

D'autres événements d'importance ont eu lieu vers cette époque.

Dans les premiers jours de juin, M. Jonnart, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Algérie, a été envoyé en Grèce comme haut-commissaire des puissances protectrices de la Grèce, dans le but d'agir, pour permettre à ce malheureux pays de rentrer dans la voie normale tracée par sa constitution.

Dès son arrivée à Salamine, avec des forces suffisantes, M. Jonnart a fait connaître, avec fermeté, au président du Conseil, M. Zaïmis, le but de sa mission et la nécessité absolue pour le roi Constantin d'abdiquer. L'abdication eut lieu, le 12 juin, en faveur du second fils du roi Constantin, le prince Alexandre, âgé de 24 ans et ayant dans l'armée le grade de capitaine d'artillerie.

En même temps, les armées alliées occupèrent la Thessalie, sans gros incidents, et une grande partie de la Grèce. Constantin s'embarqua le 14, escorté par des navires français, et se rendit en Italie et de là en Suisse.

Venizelos fut rappelé par le roi Alexandre et chargé de former un nouveau ministère. L'ordre ne tarda pas à être rétabli; et les armées alliées de Salonique furent enfin débarrassées des grandes inquiétudes que leur donnait sur leurs derrières l'attitude louche, hostile, du roi Constantin.

D'un autre côté, le 13 juin, est arrivé à Paris, pour préparer l'installation de ses troupes, le général américain Pershing, commandant en chef des forces des États-Unis destinées à être envoyées progressivement en France pour nous aider à achever victorieusement la guerre. Le général a traversé Paris pour se rendre place de la Concorde, à l'hôtel Crillon. Il a été acclamé avec enthousiasme, ainsi que le maréchal Joffre qui l'accompagnait.

De nombreuses réceptions ont eu lieu en l'honneur du général. Les plus imposantes ont été celles de la Chambre des Députés et du Sénat, qui ont acclamé chaleureusement et le commandant en chef américain et les discours entraînants prononcés

devant lui par le président du Conseil, M. Ribot, et par M. Viviani, « le maréchal de l'éloquence », affirmant qu' « il faut aller jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.... Il faut vaincre ou se soumettre. Nous ne nous soumettrons pas; nous vaincrons. »

Quelques jours après, les premières troupes américaines débarquèrent à Saint-Nazaire, au milieu de l'enthousiasme général, et s'installèrent dans des camps préparés dans l'Ouest, le Centre et l'Est. Elles se mirent aussitôt à l'œuvre, s'instruisirent sous la direction d'officiers français, adoptèrent notre canon de 75, créèrent une école d'artillerie à Saumur et chargèrent notre industrie de la construction d'une partie de leurs avions.

CHAPITRE IV

L'ÉTÉ 1917

I

CONTINUATION DE LA CONTRE-OFFENSIVE ALLEMANDE SUR LE FRONT FRANÇAIS

Pendant l'été 1917, la contre-offensive allemande, commencée au début de mai, sur notre front de Soissons à Verdun, s'est poursuivie avec l'acharnement rageur qui paraît être la note caractéristique du « Kronprinz » allemand.

Le 3 juillet 1917, en fin de journée, le prince héritier fait déclencher une très grosse attaque sur un front d'une vingtaine de kilomètres, entre le fort de la Malmaison et Craonne. Entraînés par les « Stosstruppen », ces assauts sont poussés très énergiquement. Ils n'aboutissent qu'à des pertes très élevées, sans aucun gain de terrain, sans prisonniers.

Le lendemain, c'est vers la cote 304, sur la rive gauche de la Meuse, au Nord de Verdun, qu'il dirige ses efforts, avec les mêmes résultats, malgré

l'emploi de nombreux jets de liquides enflammés, et trois attaques successives.

Le 8 juillet, il fait attaquer violemment quatre points de notre secteur moulin de Laffaux, ferme de Froidmont. Nous perdons notre première ligne entre les Bovettes et Froidmont. Mais nous ne tardons pas à la reprendre; en même temps, nous faisons une opération offensive vers le Mort-Homme et la cote 304, au Nord de Verdun. Aussitôt, plusieurs violentes contre-attaques de nos ennemis, que nous repoussons.

Du 14 au 17 juillet, notre offensive reprend au Nord de Verdun et en Champagne. Nous gagnons un peu de terrain et faisons quelques prisonniers.

A ce moment, le gouvernement allemand a besoin de nouvelles tapageuses pour corser les déclarations au Reichstag du nouveau grand chancelier Michaelis qui pousse aux mesures de guerre énergiques. Nos ennemis prennent l'offensive sur le front russe, sur le front anglais et contre nos troupes près de Saint-Quentin, comme sur le plateau du Chemin des Dames, entre Craonne et Hurtebise. C'est cette dernière attaque qui est de beaucoup la plus violente. Elle dure plusieurs jours de combats acharnés et se termine par la victoire de nos valeureux soldats, qui reprennent aux meilleures troupes allemandes et à la garde les plateaux des Casemates et de Californie, longuement et vivement disputés.

Les 26, 27, 28 juillet, la bataille continue violente à l'Ouest de Hurtebise, et en Champagne vers le Mont-Haut.

Au commencement d'août, les attaques du « Kron-

prinz » se succèdent avec acharnement sur le front de l'Aisne, surtout vers Cerny, et au Nord de Verdun rive gauche, entre Avocourt et la cote 304; le 11, sur le front de l'Aisne, Panthéon-Épine de Chevrigny, et dans la région du Mont-Cornillet en Champagne; le 16, du côté du plateau de Californie, comme au Nord de Verdun, vers le bois des Caurières; et toujours avec d'énormes pertes pour nos ennemis.

Toute cette agitation sanglante, tous ces assauts menés furieusement pendant plus de trois mois, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, avec la Garde et les meilleures divisions prussiennes, avec les troupes d'assaut spéciales, « Stosstruppen », avec une accumulation d'artillerie énorme, avec l'emploi abondant de gaz délétères, de liquides enflammés... n'eurent d'autres résultats que de faire ressortir la ténacité extraordinaire de nos troupes dans la défense comme leur merveilleux entrain dans les contre-attaques quand il s'agissait de reprendre quelques lambeaux de tranchées enlevés par l'ennemi. Et enfin et surtout, ils ont mis en évidence le calme, la pondération d'esprit, la sûreté de méthode, l'énergie de notre nouveau commandant en chef, le général Pétain, dont les hautes qualités gagnèrent de plus en plus la confiance de tous, sur le front comme à l'intérieur du pays.

Quand, au mois de mai, notre gouvernement s'est décidé à arrêter momentanément l'offensive si fructueuse du général Nivelle et à laisser souffler nos troupes, on pouvait craindre que l'été ne donnât pas, tout au moins sur notre front, de grands résultats au sujet de la poursuite indispensable, implacable

du but essentiel des efforts des armées alliées : l'usure des forces allemandes.

L'acharnement rageur du « Kronprinz » nous est venu à l'aide. Ses attaques incessantes, du 5 mai au 20 août, ont causé dans les effectifs allemands des trous difficiles à combler. Il a été constaté officiellement, qu'au début de mai, quand il a commencé sa contre-offensive, il disposait sur le front du Chemin des Dames, de Laffaux à l'Aisne, de 14 divisions qui ont dû être bientôt ramenées à l'arrière usées par la bataille; qu'elles ont été remplacées par d'autres divisions tirées des réserves et bientôt usées à leur tour; qu'il est venu ainsi 35 divisons se faire écharper successivement sur le front de l'Aisne, à la suite des 14 premières; ce qui fait un total de 49 divisions allemandes mises hors de combat rien que sur ce point. Et il y en a eu d'autres en Champagne et du côté de Verdun.

C'est un très beau résultat, qui fait le plus grand honneur à nos armées et au général Pétain. Sous son commandement ferme, bienveillant, énergique, nos soldats de 1917, que les Allemands avaient osé accuser de lassitude, se sont montrés les dignes émules des héros que le général Pétain lui-même avait déjà si remarquablement commandés en 1916 devant Verdun. Et même, l'usure allemande a été plus grande en 1917 que dans la même période de 1916.

II

L'OFFENSIVE FRANÇAISE DE VERDUN

Du reste, le général Pétain ne s'est pas contenté des beaux résultats dus à la contre-offensive du

« Kronprinz ». Il a attaqué à son tour et très vigoureusement, surtout du côté de Verdun.

Le 20 août, sous les ordres du général Guillaumat, après un bombardement des mieux dirigés, notre armée de Verdun se porte à l'attaque sur les deux rives de la Meuse, sur un front de 18 kilomètres, et s'empare des lignes ennemies sur une profondeur de 2 kilomètres. Sur la rive gauche, le Mort-Homme, les bois des Corbeaux, de Cumières, qui ont tant fait parler d'eux en 1916, sont brillamment enlevés; sur la rive droite, la côte de Talou, Champneuville, les cotes 344, 240.... Le 21, nos troupes prennent la côte de l'Oie, Régnécourt, Samogneux... et repoussent de violentes contre-attaques. Le 24, elles prennent l'offensive entre le bois d'Avocourt et le Mort-Homme; elles enlèvent les formidables défenses accumulées par les Allemands sur la cote 304, le bois Camard, une longue série d'ouvrages fermés au Nord de la cote 304, et atteignent l'ancienne limite de nos positions sur la rive gauche, avant la formidable attaque de 1916, le ruisseau des Forges. Le 26 août, sur la rive droite de la Meuse, elles avancent vers les bois des Fosses et de Beaumont.

En septembre, elles enlèvent la crête du bois des Caurières et donnent ainsi aux Allemands l'occasion de les contre-attaquer et de laisser devant nos lignes des monceaux de cadavres.... Le nombre des prisonniers allemands faits par nos troupes, dans ce cycle de combats héroïques, qui constitue comme un nouveau chant bien glorieux de l'épopée de Verdun, dépasse 10 000.

Pendant ce temps et jusqu'à la fin du mois, sur le

front de l'Aisne, nombreux coups de main, dont quelques-uns très heureux. Le 27, violentes attaques des Allemands sur les plateaux des Casemates et de Californie, et vers Cerny, puis le 30, au sud d'Ailles, où ils perdent beaucoup de monde.

Les opérations de l'été ont été loin d'être avantageuses pour nos ennemis. Et dans l'offensive comme dans la défensive, en 1917 comme en 1916, le prince héritier de l'Allemagne n'a pas eu à se féliciter d'avoir trouvé en face de lui un chef de la valeur du général Pétain, et des soldats comme les nôtres.

Dans le courant de cet été, si bien employé par nos armées, il s'est passé à l'intérieur plusieurs faits qui ont impressionné l'opinion publique : la démission de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, remplacé par un député, M. Chaumet; la démission du ministre de l'Intérieur, M. Malvy, à la suite de l'affaire de trahison du journal *le Bonnet rouge*; la démission du cabinet Ribot; la formation d'un nouveau cabinet, dans lequel M. Painlevé, tout en étant président du Conseil, conserve le portefeuille de la Guerre, M. Ribot restant ministre des Affaires étrangères. M. Loucheur remplace M. Thomas à l'Armement; quatre ministres d'État, MM. Bourgeois, Barthou, Doumer, Jean Dupuis, font partie du Comité de guerre.

La revue du 14 juillet, passée dans les quartiers populeux de Paris, passionne le public. Il applaudit aussi, bien chaleureusement, la grand croix de la Légion d'honneur du général Pétain. La mort de l'héroïque aviateur Guynemer l'émeut profondément.... Par contre, les séances secrètes du parlement le laissent froid, indifférent; mais son

attention, son indignation, s'éveillent quand on lui apprend la découverte de 25 billets de 1 000 francs suisses, dans le vestiaire d'un député, et les scandales Bolo, Caillaux, Malvy, Charles Humbert, etc.

III

L'OFFENSIVE ANGLAISE DE L'ÉTÉ. — BATAILLE DES FLANDRES

L'été de 1917 a donné également de très gros résultats, non seulement au sujet de la prise des grandes crêtes, mais encore au point de vue de l'usure des forces allemandes, devant les valeureuses armées britanniques.

Le mois de juillet avait mal commencé de leur côté. Elles avaient perdu leur petit secteur des Dunes au Nord des bouches de l'Yser et, le 25, quelques bouts de tranchées vers Monchy-le-Preux.

Pendant ce temps, nos alliés, avec la méthode, la persévérance qui rendent leurs attaques écrasantes, s'étaient préparés aux offensives successives d'une nouvelle et formidable bataille des Flandres. Ils avaient mis en ligne, sur un front de 25 kilomètres, s'étendant de la Basse-Ville sur la Lys à Stenstaedt au Sud de Dixmude, trois armées, deux anglaises, à droite l'armée Gough, au centre l'armée Plumer, et une armée française — général Anthoine — à la gauche, au Sud de Dixmude. Après une préparation d'artillerie, bien secondée par l'aviation et remarquablement dirigée, après un bombardement infernal, auquel se joignent des jets de gaz et d'huile bouillante, ces armées marchent à l'assaut,

le 31 juillet, de grand matin, et emportent les premières lignes ennemies sur tout le grand front.

A la gauche, les troupes françaises, qui ont traversé l'Yser sur vingt-neuf ponts jetés par le génie dans une seule matinée, se lancent sur l'ennemi avec entrain, dépassent même leurs objectifs et enlèvent les trois premières lignes ennemies et plusieurs villages. Au centre, les troupes britanniques enfoncent les lignes allemandes sur plus de 4 kilomètres de profondeur. A l'extrême droite, la lutte prend un caractère de grand acharnement. Plus de 5 000 prisonniers sont capturés, ainsi que de nombreux villages.

Dans la nuit, sous une pluie torrentielle, consolidation des positions conquises et luttes victorieuses contre de très fortes contre-attaques allemandes. Quelques jours après, nouveaux progrès vers Langemarck et Westhoeck.

Le 15 août, les Canadiens prennent d'assaut trois villages et les redoutables défenses de la cote 70, du côté de Loos; puis repoussent de très violentes contre-attaques, dont l'une est menée par la garde prussienne.

Le 16, notre armée Anthoine franchit le Steenbeck et conquiert des positions ennemies, avec 400 prisonniers, 15 canons, un nombreux matériel; pendant qu'à l'Est et au Nord d'Ypres, les Anglais progressent sur un large front.

Le lendemain, les Français s'emparent de la tête de pont de Drie-Grachten, les Anglais de Langemarck; puis violentes contre-attaques des Allemands qui reprennent une partie du terrain conquis. 2 000 prisonniers et 24 canons restent aux mains des Alliés.

Le 18, très fortes contre-attaques des Allemands, vers Lens et Loos. Les Anglais les repoussent en désordre, puis font de sérieux progrès du côté de Lens.

Après une accalmie, entrecoupée de nombreux coups de main, la lutte d'artillerie reprend avec une grande intensité à l'Est d'Ypres ; et le 20 septembre, de grand matin, nos alliés déclenchent une très forte attaque, à cheval sur la route d'Ypres à Menin, sur un front de 13 kilomètres, de Hollebeke à Langemarck, et s'emparent du plateau d'Inverness, « position essentielle des Allemands ». L'ennemi contre-attaque furieusement, à son habitude, éprouve de très lourdes pertes et perd 3 000 prisonniers.

Après de nombreuses et violentes contre-attaques, l'offensive de nos alliés reprend énergiquement le 26 septembre, au Nord et au Nord-Est d'Ypres. L'importante crête de Tower-Hamlet — Bois du Polygone — Zonnebeke est enlevée ; et à la gauche l'avance anglaise est de plus de deux kilomètres. 1 614 prisonniers, dont 48 officiers. — Le nombre total des prisonniers faits par nos alliés dans le mois de septembre est de 5 296, dont 146 officiers.

L'infanterie, l'artillerie et les « tanks » de nos alliés font dans toutes ces batailles une excellente besogne. Ils sont remarquablement secondés par l'aviation, non seulement par ses reconnaissances, ses photographies, ses renseignements pour régler le tir des canons, mais par son intervention énergique dans le combat, par ses mitrailleuses qui, souvent de très près, viennent semer la mort dans les formations de l'adversaire.

Les gains de terrain, réalisés dans la grande

bataille que les Anglais livrent ainsi avec tant de méthode, de suite et d'énergie, depuis le printemps 1917, et qui est loin d'être terminée à la fin de l'été, ont une importance considérable. Une grande partie des crêtes qui entourent Ypres à l'Est et d'où l'on a des vues si étendues sur la plaine, sont maintenant aux mains de nos alliés. Les Allemands s'y étaient puissamment fortifiés. C'est un échec sanglant pour eux. D'un autre côté, leurs pertes ont été énormes : 51 435 prisonniers et 332 canons depuis le début de l'année. L'usure allemande marche bon train devant les armées britanniques.

Les chefs allemands s'en aperçoivent et recommandent instamment à leurs officiers — la chose a éte constatée par des ordres trouvés sur des prisonniers — « de ménager le matériel humain ». En outre, pour réduire leurs pertes, ils ont imaginé de ne mettre que peu de monde en première ligne, sauf à organiser en arrière des points de résistance solidement tenus, bien armés pour augmenter les dangers de l'assaillant et faciliter les contre-attaques de leurs propres troupes.

D'un autre côté, il est venu de Londres, vers la fin de septembre, de bons renseignements au sujet de la guerre sous-marine. Les bâtiments attaqués peuvent échapper à la vue des pirates sous-marins à l'aide de chambres à fumée jetées à l'eau dès qu'émerge le périscope. Les appareils d'écoute sous-marins ont été aussi perfectionnés et permettent aux uns de manœuvrer à temps pour échapper aux sous-marins, aux autres de les découvrir et de les pourchasser.

IV

L'OFFENSIVE ITALIENNE

L'offensive des Italiens de mai et de juin 1917 avait laissé entre les mains de nos vaillants alliés, outre les gains de terrain les rapprochant de Trieste, 23681 prisonniers autrichiens, dont 604 officiers, et 38 canons. Leur offensive d'août et septembre a été au moins aussi brillante, aussi utile à la cause des Alliés.

Cette offensive a commencé le 19 août, après une lutte d'artillerie des plus vives, et a constitué ce que les Autrichiens ont appelé la 11e bataille de l'Isonzo. Deux armées italiennes occupaient le front de 60 kilomètres, s'étendant de Plava à la mer. Les Autrichiens attendaient la bataille ; mais ils croyaient que la forte poussée se ferait du côté du Sud, tandis qu'elle a eu lieu au Nord.

Le premier jour, 19 août 1917, l'Isonzo fut franchi sur de nombreux ponts et l'avance italienne se fit victorieusement sur tout le front, donnant à nos alliés 10000 prisonniers. Elle se poursuivit les jours suivants, surtout vers le Sud, sur le Carso.

Puis l'attaque redoubla d'énergie au Nord. L'important plateau de Bainsizza, sur lequel les Autrichiens avaient accumulé des défenses et des canons et d'où ils dominaient toute la contrée de Gorizia, tomba entre les mains des Italiens après cinq journées de luttes sanglantes, héroïques. Nos alliés parvinrent à s'emparer d'abord, avec leurs valeureux « bersaglieri », de la partie Nord du plateau, qui constituait le nœud des défenses ennemies ; et ils

purent ainsi continuer, en prenant en flanc et à revers les autres points de résistance, et achever la conquête de la redoutable position. Le 24 août, la prise du Montesanto vient couronner leurs efforts. Leurs trophées s'élèvent à 23 000 prisonniers dont 600 officiers, 75 canons, d'innombrables mitrailleuses et engins, et des dépôts de vivres, non à dédaigner dans ces terrains montagneux où le ravitaillement des troupes est si difficile à assurer.

En même temps, au Sud, la fameuse position de l'Hermada, qui couvre Trieste, est canonnée par nos alliés sur plusieurs de ses faces.

Au commencement de septembre, la lutte se poursuit acharnée aux bords du plateau de Bainsizza, sur le San-Gabriele qui est pris et repris, sur le Carso où les Autrichiens font de violentes contre-attaques entre Castagnavizza et la mer, sans résutats. Leur 11ᵉ bataille de l'Isonzo a coûté à nos ennemis 30 000 prisonniers, dont 700 officiers et probablement plus de 100 000 hommes.

Vers la fin du mois, brillants et utiles coups de main de nos alliés sur le bord Sud-Est du plateau de Bainsizza. Plus de 2 000 prisonniers dont 63 officiers.

V

ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

A la fin du printemps 1917, la Russie continuait à être le point très noir de la cause des Alliés. Le gouvernement régulier basé sur la « Douma n'avait pas réussi à assurer la direction des affaires. Le comité révolutionnaire, le « Soviet », ne cessait

de le contrecarrer et finit par le supplanter. Les soldats se sentant les maîtres, sûrs de l'impunité, se livrèrent au désordre, se débarrassèrent de leurs officiers dans bien des armées et fraternisèrent avec les Austro-Allemands. En juin 1917, après trois mois de révolution, la situation apparaissait comme des plus graves. Il semblait que nos ennemis n'allaient plus avoir devant eux que des bandes de fuyards, pouvant être — suivant le mot du maréchal de Saxe — « chassés avec des vessies »; lorsque surgit un tribun de grande allure, Kerensky, qui, devenu ministre et chef du gouvernement, rappela les soldats au devoir, à l'honneur, et montra que le salut de la patrie et de la révolution était intimement lié avec la victoire des Alliés et la défaite des Empires centraux.

Sous son impulsion, le général en chef Broussilof parvint, dès le commencement de juillet, à faire reprendre vaillamment l'offensive à ses armées, sur de larges fronts, au Nord et au Sud du Dniester, dans la direction générale de Lemberg, sur le théâtre même où il avait si brillamment combattu en 1916. Il y eut encore de gros succès, au Nord entre la Zlota-Lipa et la haute Strypa, comme au sud vers la Lomnica. Les Russes firent 30000 prisonniers et s'emparèrent de Halics et de Kalusz.

Mais bientôt, profitant très habilement à leur habitude de leurs chemins de fer, les Allemands amenèrent d'importants renforts devant les armées de Broussilof, et prirent à leur tour l'offensive sur un grand front, depuis Tarnopol, par les Carpathes boisées, jusqu'au Danube. Des défaillances se manifestèrent dans plusieurs unités russes; nos alliés

se replièrent surtout du côté de la Galicie et de la Bukovine qu'ils évacuèrent. Au Sud, la résistance fut meilleure; celle des Roumains fut héroïque, un peu sans doute grâce aux efforts du général Berthelot et de la mission française.

L'empereur Guillaume était accouru sur les lieux pour haranguer ses troupes, pour télégraphier « leurs victoires éclatantes ». Mais comme toujours ses cris de triomphe n'eurent pas de lendemain. L'offensive des Austro-Allemands s'éteignit, soit parce qu'ils avaient d'autres projets, soit par suite de l'énergie des mesures prises par le successeur de Broussilof, le nouveau commandant en chef, Kornilof — jeune général de quarante-sept ans, enfant de Cosaques, fils de ses œuvres, célèbre par une évasion et venant de se distinguer vaillamment, audacieusement, dans le commandement de l'offensive russe au Sud du Dniester, sur la Lomnica.

A partir de ce moment, les affaires traînèrent sur cette vaste partie du front oriental. Jusque-là, l'intervention de nos grands alliés avait été loin d'être inutile — malgré leur état d'anarchie — puisqu'ils avaient fait perdre du monde à nos ennemis et qu'ils avaient attiré sur eux un nombre de divisions austro-allemandes presque aussi considérable que celui des divisions allemandes combattant en France.

L'accalmie ne fut pas longue. Dès le commencement de septembre, les Allemands reprirent l'offensive, tout à fait au Nord, entre Dwinsk et Riga. Ils s'emparèrent de cette dernière place, dont l'importance est considérable, et progressèrent à l'Est de la Duna. Les Russes avaient bien résisté du côté de

Dwinsk, médiocrement du côté de Riga, qu'ils avaient eu, du reste, la précaution d'évacuer.

La situation devenait des plus graves. Pétrograd était menacé par terre et par mer. Mais bientôt, les Allemands s'arrêtèrent; les Russes purent reformer leur front entre Dwinsk et la mer, à une cinquantaine de kilomètres à l'Est de Riga, malgré la prise de Jacobstadt qui ne tarda pas à tomber entre les mains de nos ennemis.

Aussitôt après l'échec russe de Riga, on apprit que, désespéré de ne pas pouvoir obtenir du gouvernement les mesures énergiques qu'il avait réclamées pour rétablir la discipline et la cohésion dans ses armées, le généralissime Kornilof avait marché sur Pétrograd pour forcer le pouvoir à sauver la Russie de l'anarchie et de l'invasion. Déjà ses Cosaques étaient à quelques kilomètres de la capitale.

La réponse de Kerensky ne fut pas longue à venir. Il se fit nommer généralissime dictateur; il mit ses troupes en marche, en leur recommandant d'éviter l'effusion du sang, mais en proclamant que Kornilof était un révolté, qu'il devait être puni avec toute la rigueur des lois.... La levée de boucliers se termina sans bataille. Kornilof se livra au général Alexeïef. Kerensky séjourna quelques jours au grand quartier général, puis revint se faire acclamer à Pétrograd, à un grand congrès démocratique.

A la fin de septembre, la situation paraissait s'améliorer. Le mieux durerait-il? Permettrait-il à la Russie de continuer à jouer son grand rôle dans la guerre? C'était la question angoissante des derniers jours de l'été 1917.

CHAPITRE V

L'AUTOMNE 1917

I

SUR LE FRONT ANGLAIS

La bataille anglo-française des Flandres s'est poursuivie énergiquement, méthodiquement pendant les trois derniers mois de 1917 ; malgré l'envoi des secours, nécessité — comme nous le verrons plus loin — par les gros événements d'Italie.

Après avoir repoussé de violentes contre-attaques sur plusieurs points, les troupes britanniques attaquèrent, le 4 octobre, à l'Est d'Ypres, sur un front de 13 kilomètres, du Sud de Tower-Hamlet à la voie ferrée d'Ypres à Staden. L'assaut de l'infanterie, précédé par un tir de barrage roulant des mieux réglés, fut lancé de très grand matin et réussit à emporter tous les objectifs fixés. L'importante crête de Broodseinde — non loin de Paschendaele — et plusieurs villages furent emportés et donnèrent à nos alliés les meilleures vues sur la plaine de Roulers-Menin. Les pertes des Allemands furent énormes

en tués et en blessés, par suite de la circonstance qu'ils voulaient eux-mêmes attaquer et qu'ils avaient amené sur les lieux de très nombreuses troupes, qui furent écrasées par le feu de l'artillerie et de l'infanterie anglaises. — 4 500 prisonniers, portant à 55 500 le chiffre des prisonniers faits par nos alliés depuis le début de 1917.

Le 9 octobre, bond des armées anglo-françaises, sur un large front depuis le Sud-Est de Broodseinde jusqu'au Nord-Est de Bixschoote. L'armée anglaise achève de prendre Poelcapelle et progresse vers Paschendaele, comme vers la forêt de Houthulst, pendant que notre armée Anthoine enlève plusieurs villages et fermes et atteint la lisière Sud de la forêt. Cette septième offensive de la bataille des Flandres vaut aux Alliés 1 600 prisonniers.

La huitième offensive ne se fait pas attendre. Elle a lieu le 12 octobre, par une pluie torrentielle. Les Anglais progressent vers Paschendaele, sur un front de 10 kilomètres, entre la voie ferrée d'Ypres à Roulers et la forêt de Houthulst. 950 prisonniers.

Le 22, attaques et contre-attaques vers la forêt de Poelcapelle. Les 26 et 27, attaques anglo-françaises vers Paschendaele, la forêt de Houthulst, la route d'Ypres à Dixmude.

Enfin, le 6 novembre, les Canadiens enlèvent de haute lutte l'importante position et le village de Paschendaele. Toute la crête, tant disputée à l'Est d'Ypres, est maintenant entre les mains de nos glorieux alliés.

Les huit offensives successives, qui avaient abouti à en chasser les Allemands, malgré leurs formidables retranchements et leur résistance acharnée,

avaient été annoncées à l'ennemi par de longs et terribles bombardements préparatoires. Il n'y avait pas eu de surprise. L'ennemi était prévenu. C'étaient de vrais duels qu'on lui avait offerts et dans lesquels il s'était fait battre nettement, constamment.

Le 20 novembre eut lieu, dans un style tout à fait différent, une brillante attaque vers Cambrai. Le général commandant l'armée anglaise de cette région fit préparer l'assaut de l'infanterie en secret, dans le plus grand silence, et le fit déclencher de grand matin, sans préparation préalable de l'artillerie. En avant des vagues d'assaut de l'infanterie, marchait une ligne formidable de « tanks » crachant la mitraille, enfonçant les lignes ennemies, et précédés eux-mêmes par un tir de barrage d'artillerie, roulant à leur allure. Le front d'attaque très large s'étendait de la Somme à la Scarpe; l'offensive principale était dirigée vers Cambrai, entre les routes de Péronne et de Bapaume.

La surprise est complète. Les Allemands se défendent mal. Le premier et le deuxième système de leur fameuse ligne Hindenburg sont enlevés entre les deux routes et sur bien d'autres points. L'Escaut est franchi du côté de Masnières. La cavalerie anglaise traverse les lignes et conquiert des positions en avant de l'infanterie.

C'est une glorieuse journée qui fait le plus grand honneur à nos alliés et au général Byng, et qui montre que le « grand état-major » allemand est loin d'avoir la spécialité des opérations bien organisées et des surprises heureuses. Neuf villages ont été délivrés par les Anglais, qui ont capturé 9 700 prisonniers, dont 182 officiers.

Les jours suivants, contre-attaques allemandes, sans résultats. Le 30 novembre, profitant de ce que le terrain conquis par nos alliés formait dans leurs lignes un grand saillant au Nord de Cambrai, les Allemands contre-attaquent avec des moyens très puissants. Toute une armée renforcée, et comprenant 20 corps d'armée, est employée à cette grosse opération. Deux masses de 6 divisions chacune, attaquent l'une au Nord, dans la région de Moeurs, marchant vers le Sud; l'autre au Sud, sa gauche à Vindhuile, marchant vers l'Ouest dans la direction de Gouzeaucourt. Elles cherchent à se rejoindre pour encercler les Anglais dans leur conquête, pendant que d'autres troupes les menacent de front du côté de Masnières. Mais l'attaque du Sud réussit seule, et cela grâce à un mouvement de panique encore inexpliqué. De ce côté, les lignes anglaises furent forcées, et nos ennemis s'avancèrent jusqu'à Gouzeaucourt qu'ils prirent, ainsi que Gonnelieu et la Vacquerie.

Gouzeaucourt fut repris immédiatement par nos alliés, tanks en tête. Et Gonnelieu le lendemain.

Le 1er décembre, l'attaque allemande redoubla d'intensité au centre, du côté de Masnières. Neuf assauts successifs furent vaillamment repoussés par les Anglais, qui finirent par abandonner, à l'insu de l'ennemi, cette position maintenant trop en l'air. Les Allemands ne l'occupèrent que le 3 et gagnèrent du terrain du côté de Marcoing et de la Vacquerie, ressaisissant ainsi la maîtrise de l'Escaut.

Les jours suivants, on se battit encore énergiquement du côté de la Vacquerie. Puis la lutte s'étei-

gnit et nos alliés purent consolider leurs positions conquises qui, malgré la puissante contre-attaque allemande du 30 novembre, formaient encore un saillant prononcé vers Marcoing et englobaient victorieusement la grosse brèche faite de haute lutte dans la ligne Hindenburg, entre les routes de Péronne et de Bapaume. Les pertes subies par les troupes britanniques ont été lourdes pendant ces rudes journées, surtout le 30 novembre. Celles de l'ennemi ont été plus considérables, en tués, blessés et prisonniers.

Les derniers jours de décembre se passèrent dans une accalmie relative, interrompue par des coups de main sur différents points du front anglais et par des expéditions et des combats aériens.

L'année 1917 avait été remarquablement employée par les armées du maréchal Douglas Haig sur le front de France. Elle l'avait été aussi par les armées britanniques de l'Asie Mineure. En Mésopotamie, nos alliés avaient conquis une forte avance au Nord et à l'Ouest de Bagdad, après avoir battu les Turcs et leur avoir fait de nombreux prisonniers. En Palestine, l'armée du général Allenby avait pris successivement Gaza, Jaffa, et Jérusalem où il est entré le 8 décembre 1917 à la tête ses vaillantes troupes et d'un détachement français.

Pendant ce temps, en Angleterre, le peuple supportait avec dévouement, avec entrain, les privations de toutes sortes comme les odieuses incursions des avions allemands. Et le gouvernement prenait les meilleures mesures pour augmenter encore les effectifs de ses armées de terre, et aussi pour donner une tournure plus agressive à la lutte sur mer.

D'importantes modifications furent faites dans ce sens dans le haut personnel de l'Amirauté.

II

SUR LE FRONT FRANÇAIS

Au commencement d'octobre, sur le front français, les Allemands continuèrent à contre-attaquer violemment sur les Hauts de Meuse, au Nord du bois des Caurières, que nous leur avions enlevé le 8 septembre, et dont les vues les gênaient beaucoup. Les pertes qu'ils ont faites dans ces opérations furent considérables. Nos blessés racontaient « qu'ils n'avaient jamais vu tant de cadavres, et presque tous habillés de neuf, avec des figures d'enfants... cela faisait pitié ».

C'est vers cette époque que le roi d'Italie est venu visiter le front de France et a passé des revues en Alsace, à Verdun, aux ruines de Coucy....

Quelques jours après, le 23 octobre 1917, à six heures quinze du matin, après un violent bombardement de plusieurs jours, dans lequel intervinrent nos gros canons de 400, notre armée de l'Aisne — général Maître — se lança vaillamment à l'assaut des puissantes organisations qui restaient aux Allemands sur le plateau du Chemin des Dames, du côté de la Malmaison et d'Allemand, et qui s'appuyaient sur de nombreuses installations souterraines des plus dangereuses.

Du premier élan, nos troupes enlevèrent les carrières Fruty, Bohéry, le fort de la Malmaison, le

carrières Montparnasse...; puis elles s'emparèrent d'Allemand, de Vaudesson, et enfin, au centre, du village de Chavignon, dont la prise constituait une avance de trois kilomètres et demi en profondeur.

L'ennemi, largement prévenu par notre bombardement, avait mis en ligne ses meilleures troupes. Rien ne résista à l'ardeur de nos « poilus », audacieusement soutenus par nos avions et nos chars d'assaut. Les pertes allemandes furent considérables. Dès le premier soir de l'attaque, notre nouvelle ligne, fortement avancée, s'organisait du mont des Singes à Chavignon.

Les jours suivant, Pinon, Pargny-Filain sont conquis par nos troupes et notre nouveau front est porté jusqu'au canal de l'Oise à l'Aisne. Enfin, pendant les fêtes de la Toussaint, les Allemands évacuent complètement la rive Sud de l'Ailette, nous abandonnant Courtecon, Cerny, Ailles, Chevreuse.

Le nombre des prisonniers ennemis dépasse 11 000; celui des officiers tombés entre les mains de nos soldats est de 200, et parmi eux se trouvent trois colonels et états-majors de régiments. C'est une superbe victoire due au merveilleux entrain de nos troupes et aussi aux excellentes mesures prises par le commandement.

Quelques jours après la bataille, le président de la Commission de l'armée du Sénat, M. Clemenceau, eut l'occasion de visiter le front; et il donna en rentrant des renseignements bien réconfortants, d'un côté sur le moral extraordinaire de nos « poilus » et la confiance illimitée existant entre nos soldats et nos chefs, et d'un autre côté sur l'état d'esprit

des Allemands, accueillant nos troupes au moment de l'assaut « par des forêts de bras levés, des tonnerres de Kamerades », pendant que des officiers de la garde prussienne s'agenouillaient et que d'autres criaient : « Vive la République! »...

Plus tard, après de nombreux coups de main et bombardements réalisés de part et d'autre, nos troupes exécutèrent, le 21 novembre, une opération locale au Sud-Est de Craonne, vers le ruisseau de la Miette, et firent 400 prisonniers dont 9 officiers. Le 25 novembre, sur la rive droite de la Meuse, au Nord de la cote 344, entre Samogneux et le Sud de la ferme d'Anglemont, elles enlevèrent, sur un front de 3 kilomètres et demi, les première et deuxième lignes des Allemands, quoique appuyées sur des abris souterrains profonds et bien organisées. 800 prisonniers.

Puis, en décembre, sous la réserve de coups de main plus ou moins forts, il règne sur le front français une accalmie, dont notre haut commandement profite pour parer aux menaces venant de l'Orient. En Russie, l'armistice est signé, les négociations de paix sont engagées entre les Empires centraux et les énergumènes qui se sont emparés du pouvoir à Pétrograd. L'Allemagne en profite pour achever de tirer tout ce qu'elle peut du front russe. De toutes parts, on signale de gros transports de troupes vers l'Ouest, et surtout vers le front de France.

Est-ce pour attaquer, pour infliger aux armées anglaises et françaises, et ensuite aux Américains, le même sort qu'aux Russes et aux Italiens, comme le clament les journaux allemands? Ou bien, est-ce

pour combler les énormes vides creusés dans les effectifs allemands par les opérations d'usure anglo-françaises de 1917 et pour se mettre en bon état de défense? A coup sûr, de gros efforts se préparent et ne tarderont pas.

Le gouvernement et le haut commandement français terminent sagement l'année en prenant toutes les mesures nécessaires, en faisant faire sur le front et à l'arrière tous les travaux utiles pour que notre défense soit bien assurée partout, même en cas de grosses surprises, de ruées impressionnantes; et que par suite nous conservions la liberté de manœuvre pour le moment où reprendront nos opérations....

Pendant ces derniers mois de 1917, l'opinion publique de France a eu à se préoccuper de plusieurs autres événements : les Allemands ont aggravé leurs bombardements aériens, non seulement sur l'Angleterre, mais sur nos côtes à Dunkerque, Calais, Boulogne, et sur les régions de Nancy et de Bar-le-Duc. Dans la nuit du 19 au 20 octobre, une dizaine de Zeppelins, voulant survoler l'Angleterre, ont été emportés par le vent et sont venus s'égarer en France. Cinq d'entre eux ont été abattus ou sont tombés désemparés....

A la suite d'agitations parlementaires confuses, M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, qui avait rendu précédemment de si utiles services comme ministre des Finances, fut amené à donner sa démission et fut remplacé par M. Barthou. Un mois après, sous la pression de l'opinion publique réclamant une main énergique pour liquider les scandales de trahison et de « défaitisme », comme pour

pousser la guerre de toutes nos forces, la Chambre renversa le cabinet Painlevé. Désigné par les vœux de la nation, M. Clemenceau devint Président du nouveau Conseil et ministre de la Guerre. M. Loucheur fut chargé de l'Armement, auquel on ajouta l'Aviation. M. Pichon fut ministre des Affaires étrangères.

Le 29 novembre, s'ouvrit à Paris une grande conférence internationale qui dura plusieurs jours. On y créa enfin un organe pour assurer la concordance des efforts des Alliés, le Comité de guerre militaire interallié de Versailles, dont fit partie, pour la France, le général Weygang, ancien chef d'état-major du général Foch.

Le 12 décembre, grand émoi dans le pays. Sur un réquisitoire du gouverneur militaire de Paris, la Chambre autorisa de poursuivre M. Caillaux, ancien président du Conseil, pour crimes ou délits contre la sûreté extérieure de l'État. Déjà l'ancien ministre de l'Intérieur, M. Malvy, avait été appelé à répondre de ses actes devant la Haute-Cour.

III

ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

Au lieu de s'améliorer au cours de l'automne 1917, la situation de la Russie ne fit que s'aggraver dans le trouble, la décomposition, l'anarchie, la guerre civile, et devint pour les Alliés la source de difficultés et de dangers des plus sérieux, en permettant à l'Allemagne et ses acolytes de disposer, sans la moindre inquiétude, de la plus grande partie de

leurs forces du front oriental et de reprendre l'initiative des opérations sur le front occidental.

Pendant qu'à Pétrograd et à Moscou le dictateur Kerensky et les « soviets » continuaient leurs agitations, leurs discussions, les Allemands s'emparèrent, du 12 au 17 octobre 1917, des îles d'Oesel, d'Ago et de Moon, qui commandent l'entrée du golfe de Riga, et repoussèrent sans difficultés la flotte et les troupes russes.

Cet événement, constituant une menace presque immédiate pour Pétrograd, ne fit qu'augmenter le nombre des Bolkwikis[1], « maximalistes », partisans de l'agitateur Lénine, qui, à l'aide des subsides allemands, menait grand tapage pour obtenir la paix sans délais. Un complot maximaliste s'organisa à ciel ouvert. Kerensky essaya de lutter; mais il fut débordé, et la révolution maximaliste triompha. Kerensky réussit à s'échapper. Aussitôt le nouveau pouvoir révolutionnaire s'occupa de proposer « une paix juste et démocratique » et d'annoncer aux paysans le partage des terres.

Kerensky voulut marcher sur Pétrograd; il fut abandonné par ses partisans et disparut. Dans le Sud, le chef des cosaques Kaledine s'organisa pour résister. L'Ukraine se constitua en État séparé, indépendant de Pétrograd. Le nouveau commandant en chef Doukhonine refusa d'obéir au « Soviet » et ne tarda pas à être assassiné. Kornilof s'échappa de sa prison et leva une armée dans le Caucase.... C'était l'anarchie la plus complète.

Mais c'était aussi une excellente affaire pour

1. Le mot russe *Bolchevik* signifie « le plus grand », et a été traduit par *Maximaliste*.

l'Allemagne et les Empires centraux, qui s'empressèrent de provoquer et d'accepter des propositions d'armistice, tout en demandant l'élection d'une Assemblée constituante, avec laquelle ils pourraient traiter de la paix, sans perdre de temps. Les élections commencèrent dès le 25 novembre. Que pouvaient-elles donner de sérieux, sous les menaces des Maximalistes et dans un pays si mal préparé pour la liberté, où l'on comptait à peine 5 p. 100 de Russes intelligents, instruits, convaincus, contre 15 p. 100 de partisans de l'Allemagne et 80 p. 100 d'illettrés avides de jouir, détestant l'effort et aptes à être menés dans tous les sens et surtout dans celui de la paix immédiate?

Vers la fin de décembre, après des pourparlers rapidement et habilement réglés par l'Allemagne, l'armistice était chose faite sur tout le grand front russe, même sur celui de la Roumanie, et les négociations pour la paix se poursuivaient à la grande satisfaction des Empires centraux et des personnages grotesques qui prétendaient représenter la Russie.

Le danger russe n'existant plus pour l'Allemagne et ses complices, elle allait pouvoir achever de disposer librement de la plus grande partie de ses forces du front oriental et les acheminer vers son front désormais unique, de l'Occident, qui s'étendait de la Belgique, par-dessus la Suisse, jusqu'à l'Adriatique et Salonique. La révolution russe l'avait sauvée de la défaite, de l'usure complète qui aurait dû la mettre bas dès 1917, et lui procurait les moyens de reprendre énergiquement l'initiative des opérations contre les Alliés.

IV

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE

L'Italie fut la première à ressentir les conséquences de la défection russe. A la fin de l'été 1917 l'Autriche, vivement pressée par les armées italiennes sur le plateau de Bainsizza et sur le Carso, avait crié misère et réclamé du secours à l'Allemagne.

L'Allemagne le lui promit; dès que l'inertie, la trahison russes le lui permirent, son « grand état-major » prit la direction d'une opération sensationnelle contre l'Italie, qu'il organisa — il faut le reconnaître — de main de maître, à tous les points de vue, et dont le plan rappelle celui qui lui avait si bien réussi en 1915 contre l'armée russe et qui avait débuté par la surprise et le choc violent de la Dunajec.

D'un côté, les manœuvres « défaitistes », destinées à effrayer le peuple italien et à lui faire désirer la paix — même une paix séparée — furent poussées avec une grande activité. Les nombreux agents allemands de l'Italie réussirent à impressionner une partie de l'opinion publique, d'autant plus facilement qu'à ce moment le Pape venait de lancer à nouveau ses recommandations pour la paix.

D'un autre côté, les préparatifs militaires furent dirigés de manière à obtenir pour les armées opérantes le nombre, la consistance, la force nécessaires pour une très grosse opération, destinée à abattre d'un coup de massue la résistance italienne. Jusque-là, les armées autrichiennes opposées à l'Italie com-

prenaient environ 400 bataillons, formant 40 divisions. Le nombre des bataillons fut augmenté de plus de moitié et leurs effectifs renforcés. Les divisions furent portées à 54, et au milieu d'elles se trouvaient plusieurs divisions allemandes. Les renforts avaient été pris un peu sur le front de France, et surtout sur le front russe où les unités restantes ne furent plus que des squelettes, des simagrées de troupes.

L'ensemble des armées destinées à opérer comprenait, à l'Ouest, prête à déboucher du Trentin, l'armée autrichienne Hœtzendorf; en face des Alpes carniques, l'armée autrichienne Krobatin; puis dans la région du haut Isonzo, l'armée allemande Below; enfin les armées autrichiennes de l'archiduc Eugène, face au plateau de Bainsizza et au Carso. La haute direction de ces armées était assurée par un détachement du « grand état-major allemand ». Les meilleures mesures avaient été prises pour laisser ignorer à l'adversaire où seraient portés les coups initiaux, décisifs.

Contre cette puissante organisation, les armées italiennes du général Cadorna se développaient, face au Nord, du Trentin, par les Alpes Carniques, jusqu'au coude de l'Isonzo de Tolmino; puis faisaient face à l'Est, prêtes à se défendre et à agir énergiquement, à grands renforts de troupes et d'artillerie, sur le plateau de Bainsizza et le Carso, que l'on supposait devoir être le front d'attaque principal de l'ennemi.

C'est là que se trouvait le gros des forces italiennes, les 2e et 3e armées, qui venaient de réaliser des succès si inquiétants pour l'Autriche. Leur flanc Nord, menacé par les Allemands de Below, était

protégé par des troupes échelonnées le long de l'Isonzo, dont à partir de Tolmino la vallée fait un grand coude et remonte vers l'Ouest jusqu'à Plezzo. Cette région, dont les abords paraissaient difficiles pour l'ennemi, se prêtait aussi très mal à l'installation de fortes réserves capables de donner toute sécurité à la défense.

C'est par là que l'offensive austro-allemande commença, dans la nuit du 24 octobre 1917. Les troupes allemandes du général von Below, bien renforcées en effectifs et en artillerie, amenées à pied d'œuvre dans le plus grand secret, ouvrirent brusquement, par un temps abominable, un bombardement des plus violents, accompagné de jets de gaz délétères et de liquides enflammés, et se ruèrent sur le long et fragile crochet défensif italien, de Tolmino à Plezzo. La ligne italienne fut crevée sur plusieurs points. La panique s'y mit sous la violence de la poussée allemande, et peut-être aussi sous l'impression des manœuvres « défaitistes » de l'intérieur.

Ce fut alors l'attaque générale. Aidés par les Autrichiens de Krobatin, les Allemands de Below ne tardèrent pas à avancer vers Cividale et Gemona, sur les derrières de l'armée italienne du plateau de Bainsizza, pendant que les Autrichiens attaquaient cette armée de front et la forçaient à se replier. La retraite des Italiens fut désastreuse. Ils perdirent une grande quantité d'effectifs et de matériel.

L'autre armée italienne, la 3ᵉ, qui combattait plus au Sud sur le Carso jusqu'à la mer, fut plus heureuse et parvint à se retirer en bon ordre par les routes du littoral.

Dès que le désastre fut connu, les gouvernements anglais et français se dépêchèrent d'envoyer du secours à nos alliés d'Italie. Et « bientôt, par toutes les voies ferrées, par toutes les routes, donnant passage à travers les Alpes, soldats français et anglais, canons et munitions », se sont déversés dans la plaine du Pô, avec un ordre, une rapidité qui font le plus grand honneur à nos états-majors et à nos chemins de fer.

Cette belle opération de secours, qui contribua largement à sauver l'Italie, avait été organisée magistralement par le général Foch, notre chef d'état-major général, l'organisateur glorieux de la concordance des efforts anglo-français, des Flandres et de la Somme. Il fut du reste des premiers sur les lieux pour présider à cette nouvelle collaboration et son intervention eut une influence considérable sur l'issue heureuse des efforts italiens. Le général Fayolle ne tarda pas à être désigné pour commander en chef notre armée d'Italie.

Les premiers ministres d'Angleterre et de France s'empressèrent aussi de se rendre à Rome. — Et ce fut en rentrant de ce voyage, que M. Lloyd George jeta les bases de la Haute Commission interalliée de guerre, destinée à jouer un rôle si considérable sur la suite des événements et sur la concordance des efforts des armées alliées.

Sous l'impression des secours si rapidement, si généreusement accourus, l'opinion italienne se raidit vaillamment contre le malheur; et aussitôt la situation s'améliora. Après avoir résisté et avoir pu se reformer sur le Tagliamento, puis sur la Livenza, les armées italiennes s'établirent solidement sur une

ligne s'étendant du lac de Garde, par le plateau des Sept Communes, et les hauteurs à l'Est de la Brenta, jusqu'au coude du Piave, et de là le long du fleuve jusqu'à la mer.

Le haut commandement des armées italiennes fut exercé par le général Diaz, succédant au général Cadorna. Il s'étendait sur les armées de secours anglais et français, qui entrèrent en ligne dans les premiers jours de décembre.

Dans la 2e quinzaine de novembre et le courant de décembre le nouveau front italien fut très vivement attaqué, surtout sur le plateau des Sept-Communes vers Asiago, et sur les hauteurs situées entre la Brenta et le Piave, mais sans grands résultats pour l'ennemi. Les Italiens restèrent maîtres des derniers contreforts des Alpes qui dominent la grande plaine. D'autres attaques sans résultats eurent lieu le long du Piave, qui resta à nos alliés. Dans ces combats très violents de part et d'autre, on signala surtout des troupes autrichiennes et une seule division allemande, alpine. L'armée von Below ne fit plus parler d'elle; elle avait été rappelée.

Vers la fin de décembre, le nouveau front italien parut fixé. Le froid et la neige étaient intervenus et avaient imposé l'accalmie. Toutefois, les Français terminèrent brillamment l'année 1917 par un gros succès dans la région du mont Tomba, entre la Brenta et le Piave. Ils firent aux Autrichiens 1 400 prisonniers, dont 42 officiers, et leur enlevèrent de nombreuses mitrailleuses.

En réalité, le terrible coup que les Austro-Allemands avaient porté aux Italiens et qui avait fait perdre à nos alliés toutes leurs conquêtes de la région

italienne et le Frioul, n'avait pas eu les suites militaires espérées par le haut commandement ennemi. L'Italie s'était rapidement, vaillamment ressaisie. Son nouveau front était solide et couvrait bien Venise, tant convoitée par l'Autriche. Le gouvernement faisait de grands efforts, non seulement pour recompléter, mais pour augmenter ses armées. La situation militaire de l'Italie était rétablie.

De ce côté-là aussi, l'année 1917 se terminait sans doute sur de grosses appréhensions, mais aussi sur la volonté énergique de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire.

TITRE VIII

1918. — LA LUTTE DÉCISIVE
PÉRIODE ALLEMANDE

CHAPITRE PREMIER

L'HIVER DE 1918

I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA SITUATION AU DÉBUT DE 1918

L'année 1917, l'année de « l'usure allemande », n'avait pas tenu ses promesses. Elle aurait pu finir la guerre avec le concours énergique des Russes, car les armées anglaises et françaises — malgré l'arrêt intempestif de l'offensive Nivelle — et l'armée italienne, jusqu'à l'automne, en avaient bien profité et avaient infligé de très grosses pertes à nos ennemis.

La révolution russe avait annulé le résultat de ces grands efforts. Elle couvait depuis longtemps. L'Allemagne en avait surveillé attentivement les préparatifs et y avait contribué par son or, par ses nombreux agents si influents dans le pays. Elle a été

leste à en profiter et a deviné rapidement que tout était fini pour la guerre de ces côtés; que le désarroi serait général, irréparable; que l'anarchie allait régner souverainement chez ses anciens ennemis de l'Est.

Elle s'était dépêchée de retirer de ce front tout ce qui lui convenait et s'en était servi aussitôt pour infliger un désastre à l'Italie. Maintenant, elle utilisait ses ressources du front russe pour reconstituer ses armées du front de France et pour leur donner la supériorité numérique sur les forces des Alliés.

Cette supériorité numérique ne tarda pas à être très réelle, très dangereuse. Mais on pouvait estimer qu'elle ne durerait que quelques mois et qu'elle pourrait bientôt être annulée par l'afflux des soldats américains, qui de semaine en semaine, augmentait les effectifs des armées alliées. Elle n'en constituait pas moins un très gros avantage pour nos ennemis, à la condition qu'ils sussent en profiter à temps.

A côté de cet avantage des plus sérieux, il y avait dans leurs armées des indices d'affaiblissement, de déchéance. Elles ne renfermaient plus les vaillants, ardents éléments, bien encadrés, du début de la guerre. Il y avait dans leurs rangs beaucoup d'hommes de rebut et beaucoup de très jeunes soldats — la classe 1919 était déjà incorporée et la classe 1920 allait l'être. — Les renforts tirés du front russe ne devaient pas valoir mieux; car depuis longtemps, l'Allemagne et l'Autriche n'avaient envoyé sur ce front que des troupes fatiguées, éprouvées de l'Ouest. Cette situation devait pousser le commandement allemand à utiliser, plus que jamais, pour ses attaques, les formations tradition-

nelles en masses compactes, contre lesquelles nos canons, nos 75 surtout, nos mitrailleuses, nos fusils auraient beau jeu.

Au point de vue du matériel, tout en ayant obtenu des progrès en avions, en gaz délétères, en liquides enflammés, nos ennemis étaient aussi un peu en déchéance pour leur artillerie qui était fatiguée, ainsi que pour leurs chemins de fer dont les rails et les locomotives accusaient une grande usure et ne permettraient plus aussi facilement les prodiges de concentration, si souvent réalisés jusque-là par le « grand état-major ».

Par contre, ils trouvaient une force considérable dans l'organisation de leur haut commandement, dans leur « grand état-major », dirigé par le duumvirat Hindenburg, Ludendorff, — Hindenburg, représentant la poigne, Ludendorff le cerveau, « le cerveau allemand, dont toute l'Allemagne attendait des merveilles. »

L'autorité, la haute compétence du « grand état-major » étaient indiscutées en Allemagne comme dans les autres Empires centraux. Il y disposait de toutes les forces vives, quelles qu'elles fussent; il était à même de prévoir, de provoquer les événements pouvant, dans tous les domaines militaires ou autres, être utiles à ses opérations et de les exploiter sans perdre une heure, sans craindre la moindre récrimination. Il pouvait exiger de ses armées des sacrifices qui auraient fait frémir tout autre nation que l'Allemagne.

En somme, la situation ne laissait pas que d'être très grave pour les nations alliées. Elles pouvaient s'attendre à être obligées de faire de très grands

efforts. Et elles étaient en bonnes dispositions pour les réaliser.

L'Angleterre, remarquablement dirigée par son « Premier » Lloyd George, était merveilleuse de virilité, de force d'âme. Depuis le jour où, en 1914, elle s'était lancée dans la mêlée pour faire respecter le droit violé en Belgique, la vigueur, la grandeur, la beauté de son attitude et de ses efforts n'avaient fait que s'accentuer et atteindre des hauteurs prodigieuses.

Sur terre, ses forces étaient passées de 300 000 hommes à sept millions de soldats, presque tous volontaires, et fournis par ses îles d'Europe comme par les parties les plus éloignées de son Empire. Ses troupes étaient d'une intrépidité, d'une discipline, d'une tenue absolument remarquables. Son artillerie, son aviation, ses « tanks »... rendaient des services incomparables.

Sur mer, tout en luttant sans trêve contre les pirates sous-marins, sa flotte de guerre avait donné aux Alliés la liberté des mers; et sa flotte marchande assurait leur ravitaillement et aidait pour plus de moitié au transport des troupes américaines.

L'Angleterre a contribué dans une mesure énorme, inoubliable, aux efforts tentés par les Alliés pour faire triompher la cause de l'humanité. Jamais le monde civilisé n'aura assez de reconnaissance pour ce grand peuple et ceux qui l'ont dirigé pendant la guerre, comme pour son grand roi Édouard VII, qui a sauvé la terre de l'étreinte des Allemands, en jetant les bases de l'Entente de l'Angleterre et de la France.

L'intervention des États-Unis d'Amérique, s

énergiquement, si noblement mise en train par le Président Wilson, est destinée à rester comme un des grands étonnements, une des merveilles de l'histoire. Eux aussi sont entrés dans la terrible lutte par devoir, pour le droit, pour la justice. Et tout de suite, on a senti qu'ils étaient mus par la généreuse ambition de faire grand, d'égaler, de surpasser en sacrifices les nations du continent européen qui avaient déjà tant fait pour la cause de l'humanité, de la liberté.

Leurs préparatifs ont été poussés avec un zèle, un dévouement, une intelligence des plus remarquables. A la fin de 1917, l'armée des États-Unis comprenait 1 500 000 hommes, dont le tiers était à pied d'œuvre en France. Leur aviation s'organisait sur un très vaste programme, ainsi que leur artillerie.... Le projet de budget pour 1919 montrait la grandeur de leurs intentions. Il s'élevait à 63 milliards.

L'Italie, remise de ses émotions de l'Isonzo, faisait maintenant des efforts considérables pour augmenter ses effectifs et luttait avec énergie et vaillance sur sa nouvelle ligne du Piave.

Après avoir combattu jusqu'au bout, la Roumanie avait été forcée de prendre part à l'armistice général du front oriental; et comme la Russie elle avait disparu de la lutte. Par contre, la Sibérie était surveillée par le Japon, la Chine et les États-Unis, surtout au point de vue du chemin de fer du Transsibérien.

En Mésopotamie et en Palestine, les armées britanniques menaçaient gravement la Turquie. A Salonique, l'armée alliée avait été, pendant long-

temps, gênée par l'attitude hostile du roi de Grèce. Maintenant, elle avait derrière elle la Grèce amie de M. Venizelos qui se préparait à lui fournir des renforts, et elle se reconstituait rapidement sous le commandement de son nouveau chef, le général Guillaumat, qui s'était récemment distingué à la tête de l'armée de Verdun.

Quant à la France, qui avait eu à supporter au début tout le poids de la guerre et qui avait sauvé la grande cause dans tant de batailles mémorables, elle avait vu sans doute ses ressources en hommes fortement diminuées par ses héroïques et sanglants efforts. Mais ses armées étaient encore largement en état de donner les plus valeureux exemples. Jamais leur moral n'avait été plus solide, plus ardent qu'en ce début de 1917. Et cela était dû aux excellentes mesures prises, avec tant de fermeté et de connaissance du cœur humain, par le général Pétain, depuis qu'il était commandant en chef.

A l'intérieur, la France avait été émue pendant quelque temps par les compromissions, presque invraisemblables, de quelques hommes politiques, avec des espions, et par le relâchement de certains services chargés de veiller à la sécurité extérieure de l'État.

Elle s'était aussi vivement préoccupée de l'influence des agitations parlementaires sur les choses de l'armée, de l'instabilité non seulement des ministres mais des commandants en chef, du nombre des sous-secrétaires d'État qui passaient en courant dans des départements, bien importants cependant pour la marche régulière de la guerre.... Et elle comparait mélancoliquement notre organi-

sation si fluctuante, sujette à tant de remous, non point à la toute-puissance du haut commandement allemand, mais à la manière calme, pleine de sagesse et de fermeté du gouvernement et du parlement anglais.

Du reste, elle venait d'être rassurée à ces points de vue, comme à celui de l'énergie nécessaire pour pousser la guerre, coûte que coûte, jusqu'à la victoire, par l'arrivée au pouvoir du vieux et intrépide lutteur M. Clemenceau, qui avait déjà rendu au pays de si grands services comme président de la Commission de l'armée du Sénat.

En somme, la situation des Alliés apparaissait comme très bonne au point de vue du moral des peuples et des armées, au début de 1918. Elle l'était également au point de vue du matériel de guerre; et tout compte fait, elle semblait largement suffisante pour tenir tête aux Empires centraux, malgré la défection bolchevike, et même pour les abattre, sous la réserve essentielle d'accroître au plus vite les effectifs et de perfectionner, d'unifier le haut commandement des armées.

II

LA VEILLÉE DES ARMES

Tout en accélérant, autant que le permettait la fatigue de leurs chemins de fer, l'arrivée sur le front de France des énormes renforts tirés de la Russie, et en activant, dès les premiers jours de 1918, les préparatifs de leur grosse offensive, les Allemands n'avaient pas manqué de les accompagner, suivant leur habitude, de pesantes rodomontades :

« C'en était fini du front de France — s'écriaient leurs journaux. — Il allait être écrasé, comme venaient de l'être les fronts russe et italien. Les nouvelles inventions les plus infernales de la Mécanique, de la Balistique, de la Chimie... allemandes, se joindraient aux renforts tirés de Russie, pour aider les invincibles armées allemandes de l'Ouest à vaincre, à désorganiser définitivement les Alliés et à leur imposer la paix allemande.... »

Et bien entendu, l'empereur Guillaume s'était empressé d'intervenir à coups de télégrammes, de rescrits, de discours à ses troupes « incomparables ». A Cambrai, avec une désinvolture tout impériale, il leur annonça un nouvel allié, « le Créateur ». Après toutes les atrocités qu'il avait encouragées au cours de la guerre, cela tournait au blasphème, ou au grotesque.

Néanmoins, la situation s'aggravait de semaine en semaine. Des divisions allemandes, ou autrichiennes, tirées de Russie, s'accumulaient et formaient de fortes réserves derrière les groupes d'armées de Belgique et de France. Leur nombre ne cessait de grossir et d'accroître la puissance offensive de nos ennemis. La valeur totale, à laquelle a été portée cette puissance, a été appréciée de bien des manières. Il est probable qu'à la fin de mars, elle atteignait 210 divisions d'infanterie, dont 110 étaient sur le front et 100 en réserve formant des masses de manœuvre. En plus, le commandement allemand disposait dans les dépôts, à l'arrière, de 800 000 soldats, s'instruisant pour entretenir ces divisions.

Le moral de ces troupes était loin d'être mauvais.

Il avait été soigneusement surexcité, comme celui du peuple allemand, par les cris de triomphe poussés à l'occasion des victoires de Russie et d'Italie et par l'annonce de nouveaux succès « absolument certains ».

Le haut commandement était exercé par le maréchal von Hindenburg pour l'ensemble des fronts, par le général von Ludendorff pour le front de France. Le grand quartier général, qui jusque-là était à Hombourg, ne tarda pas à être installé à Spa en Belgique.

Les groupes d'armées étaient commandés de la mer du Nord jusqu'à l'Oise par le prince Ruprecht de Bavière; de l'Oise à Verdun par le prince héritier d'Allemagne, le « Kronprinz »; autour de Verdun par le général von Gallwitz; en Lorraine et en Alsace par le duc de Wurtemberg.

Le commandement du « Kronprinz », qui auparavant comprenait Verdun, avait été poussé vers l'Ouest et mordait maintenant sur la Picardie. C'était une indication, le « grand état-major » devant avoir des tendances à confier les opérations les plus importantes à l'élite des troupes prussiennes qui se trouvait placée sous le commandement du « Kronprinz » et à faire cueillir les plus beaux lauriers par l'héritier du trône impérial.

L'entraînement des troupes, et notamment des « Stosstruppen » — troupes de choc — avait été poussé très activement, et leur installation bien choisie, bien préparée pour permettre le déclenchement, dans la direction voulue, tenue secrète, des offensives violentes, brusquées, chères à nos adversaires. L'artillerie, tout en étant fatiguée, était

nombreuse, puissante. L'aviation était en progrès, comme bombardement. Les Zeppelins, décidément démodés, étaient remplacés par des avions de grande taille, les « Gothas », très rapides et pouvant s'élever très haut.

Devant ces préparatifs, devant l'annonce tapageuse d'une offensive foudroyante qui — probablement à cause de la fatigue des chemins de fer — n'en fut pas moins remise de semaine en semaine, les Alliés ne restèrent pas inactifs. Les armées britanniques, dûment renforcées, descendirent leur front jusqu'à l'Oise, vers La Fère. Leurs lignes avaient ainsi un développement de plus de 200 kilomètres.

Les troupes américaines tenaient déjà, vaillamment, plusieurs parties du front, au milieu des troupes françaises. Elles n'avaient pas encore pris part à de véritables batailles et l'on se demandait comment se comporteraient, sous le canon et la mitraille, ces jeunes troupes ardentes, enthousiastes, mais complètement inexpérimentées.

L'ensemble de nos effectifs et de ceux de nos alliés était suffisant pour que, tout en garnissant solidement les lignes, on ait pu former derrière le front des armées de réserve bien installées, bien entraînées. Mais cet ensemble était, à la fin de mars, inférieur d'au moins 500 000 hommes à celui des Allemands. Nous étions incapables de prendre résolument, vigoureusement l'offensive ; nous étions condamnés à attendre, à subir celle de nos ennemis. Aussi était-il de la dernière urgence d'activer l'arrivée des renforts américains. Les États-Unis, aidés par la marine anglaise, firent des prodiges

à cet égard et réussirent à faire débarquer sur le continent, par semaine, 10 000 soldats bien équipés, bien armés, et animés du désir ardent de mettre bas l'Allemand, le Hun.

Sur le front même, en attendant l'attaque, on avait travaillé pour perfectionner les tranchées, pour créer des zones de repli, fortement organisées. Chacun se préparait, vérifiait ses armes, pendant que l'artillerie améliorait l'installation, l'orientation, le « camouflage » de ses canons, et que les avions bourdonnaient activement, héroïquement, de jour et de nuit, pour surveiller nos lignes et bombarder celles de nos ennemis ; pendant que les états-majors assuraient, vérifiaient les moyens de communication et amélioraient les plans de transport des réserves.... C'était la veillée des armes ; et elle était passée par tous, sur le grand front de France, avec un dévouement, un moral, une gaieté, admirables et pleins de promesses.

Les armées anglaises étaient commandées par le maréchal sir Douglas Haig, assisté des commandants d'armées Horne, Plumer, Byng, Gough. Les armées françaises par le général Pétain, assisté par le major général Anthoine et par les commandants de groupes d'armées de Castelnau, Franchet d'Espérey, Fayolle.

Il n'était pas possible de trouver des chefs plus dignes que ceux-là de commander nos intrépides soldats. Et néanmoins, il y avait encore des appréhensions justifiées au sujet du commandement suprême de l'ensemble des forces alliées. En face du « grand état-major », du commandement unique, indiscuté, des Empires centraux, il fallait absolument une orga-

nisation répondant entièrement à la gravité des circonstances et permettant, elle aussi, d'assurer la concordance, l'énergie des efforts. La réalisation de cette condition essentielle avait été amorcée par le Conseil supérieur de guerre interalliée, qui s'était réuni à Versailles, à la fin de janvier 1918, sous la présidence de M. Clemenceau. Les attributions du « Comité militaire » permanent, installé à Versailles, furent développées, mieux définies, et complétées par la nomination d'un président, apte à prendre, dès que les circonstances l'exigeraient, les pouvoirs et le titre de généralissime des Alliés.

On apprit bientôt que ce président était le chef d'état-major général de l'armée française, le général Foch[1], le héros du centre de la bataille de la Marne,

1. Le maréchal Foch est né à Tarbes en 1851. Sorti de l'École Polytechnique dans l'artillerie, il suit des cours à l'École de Fontainebleau, à Saumur, à l'École Supérieure de Guerre, toujours dans les premiers rangs.

Il sert ensuite tantôt à l'état-major de l'armée, tantôt dans les régiments d'artillerie; se distingue comme professeur de tactique générale à l'École Supérieure de Guerre, et publie des ouvrages militaires qui font loi.

Il commande ensuite un régiment d'artillerie à Vannes; mais sa belle carrière subit un temps d'arrêt à l'époque des « fiches ». Elle est remise en train par le président du Conseil, M. Clemenceau, qui le nomme, comme général de brigade, commandant de l'École Supérieure de Guerre. En 1911, il commande la division d'infanterie de Chaumont. En 1912, il est chef de la mission française aux grandes manœuvres anglaises et entre en relations affectueuses avec les chefs de l'armée britannique.

En 1913, il commande le 20e corps à Nancy. C'est là que le trouve la guerre. Il combat d'abord avec son « corps de fer » dans l'armée de Castelnau; puis il est appelé par le général Joffre au commandement de la 9e armée, et sa carrière se poursuit magistralement, héroïquement, comme nous l'avons vu, jusqu'au commandement suprême.

le grand chef qui avait montré tant de talents, de hauteur de caractère et de tact lorsqu'il avait eu à coordonner les efforts britanno-français dans les Flandres, puis sur la Somme, et qui venait plus récemment encore d'aider si rapidement, si énergiquement l'Italie à se relever sur le Piave de son désastre de l'Isonzo.

C'était déjà beaucoup. Ce n'était pas assez pour tenir tête à l'unité, à l'omnipotence du haut commandement ennemi. Il y avait de l'émotion, une grande émotion dans l'air. Chacun sentait qu'il allait se dérouler de très gros événements appelés à jouer un rôle considérable sur l'issue de la guerre; que les Allemands ne tarderaient pas à profiter de l'afflux de leurs troupes tirées de Russie, ainsi que de leur situation à l'intérieur de nos lignes, si commode pour l'utilisation rapide de leurs réserves, et qu'il se préparait une lutte formidable comme on n'en avait plus vu depuis la Marne.

En 1914, sur la Marne, le front avait été de 200 kilomètres; et des deux côtés, il y avait eu 1 500 000 hommes bien commandés, bien entraînés, bien placés pour faire ressortir leur valeur relative réelle. Les nôtres avaient eu le dessus.

En 1918, le front était de 600 kilomètres. Les deux partis se touchaient. Les Alliés disposaient de 2 500 000 hommes. Les Allemands étaient 3 millions; ils allaient avoir pendant quelques mois, avant l'arrivée de nos renforts américains, une supériorité numérique sérieuse, dont ils chercheraient sans aucun doute à profiter, pour finir la guerre par une grande bataille générale, sauf à la faire précéder par un coup de surprise analogue à ceux qui leur

avaient si bien réussi sur la Dunajec et, plus récemment, sur l'Isonzo.

Mais où se ferait cette grosse poussée? C'était comme toujours, quand on attend l'attaque, une question bien difficile, bien troublante, pour les chefs d'armées. Et tout le monde sentait combien il importait d'avoir au plus vite un haut commandement allié « unique », capable de parer à cette redoutable éventualité.

III

ÉVÉNEMENTS DES PREMIERS MOIS DE 1918

La « veillée des armes » n'avait été coupée que par des événements militaires sans grande portée, pendant les premiers mois de 1918.

Sur le front de France, très nombreux coups de main, tant devant nos troupes, qui ont ramassé un nombre sérieux de prisonniers en Champagne, en Lorraine, à l'Est de Verdun... que devant nos vaillants alliés de l'Angleterre et de la Belgique. L'activité des deux artilleries a été constamment assez grande, avec des hauts et des bas pour l'intensité des tirs.

Les raids et les combats aériens avaient été très fréquents. L'aviation anglaise avait pris le dessus sur nos ennemis. Ses pertes étaient le tiers de celles qu'elle leur infligeait journellement. Les Allemands s'en sont vengés en faisant de nombreux raids sur l'Angleterre, comme sur nos villes de l'Est et du Nord. Le 100e raid sur Londres a eu lieu dans la nuit du 17 au 18 février 1918, tuant ou blessant 53 personnes. Depuis, d'autres raids ont été faits, même

à l'aide de quelques zeppelins. A titre de représailles, les aviateurs anglais ont été bombarder très efficacement quelques villes du Rhin.

En France, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918, plusieurs escadrilles de « gothas » allemands ont bombardé Paris, par une nuit de pleine lune, très claire. Les dégâts matériels ont été sérieux : 80 tués, plus de 200 blessés. Un seul avion allemand a été abattu.

Les 8 et 11 mars, nouveaux raids sur Paris, vers neuf heures et demie du soir, par des nuits sans lune, mais sans nuages et sans vent. Le raid du 11 a été fait par 60 « gothas », dont quelques-uns ont réussi à survoler le ministère de la Guerre et à y faire quelques dégâts, mais sans y blesser personne. Dans Paris et la banlieue, 14 tués et 79 blessés, plus 66 personnes écrasées dans une panique de « Métro ». Notre artillerie anti-aérienne a fait, ce soir-là, de l'excellente besogne. Un grand nombre d'avions ennemis ont été empêchés de pénétrer au-dessus de la capitale et ont jeté leurs bombes au hasard dans la banlieue. Quatre « gothas » abattus sont tombés dans nos lignes. D'autres ont dû tomber dans les lignes allemandes. Les avions ennemis ne sont pas revenus pendant plusieurs jours.

La population parisienne était à peine remise de son alerte du 11 mars, quand le 15, vers quatorze heures, elle fut secouée par une explosion formidable, qui brisa bien des vitres jusque dans le centre de Paris. C'était un dépôt considérable, trop considérable, de grenades, qui sautait faisant de nombreuses victimes, occasionnant de très gros dégâts, à la Courneuve, près du Bourget.

Le 23 mars, commencèrent les bombardements

journaliers de Paris par des canons-monstres tirant à 120 kilomètres, depuis Crépy, situé entre Laon et La Fère. C'était un tour de force balistique bien plus fait pour surexciter les Allemands que pour abattre l'admirable moral de notre capitale....

Cependant il y eut des coups bien malheureux. L'un deux est tombé sur l'église Saint-Gervais le Vendredi Saint, tuant 75 personnes, en blessant 90.

Bientôt, sous les ripostes de notre artillerie du front, les bombardements se ralentirent. Le dernier des canons-monstres fut abattu au commencement de mai 1918.

Sur le front d'Italie, les raids aériens ennemis ont également occasionné de sérieux dégâts dans plusieurs villes, et notamment à Venise, Padoue.... Par contre, nos alliés ont remporté de brillants succès, dans la montagne, près du Mont Abolone, avec 300 prisonniers; puis sur le plateau d'Asiago, avec 2 500 prisonniers, dont plus de 100 officiers, et 17 avions ennemis abattus.

Pendant ce temps, la guerre sous-marine continuait violemment son œuvre néfaste, aux acclamations des Allemands, qui comme toujours enflaient démesurément, joyeusement, les listes de leurs victimes. L'Angleterre faisait les plus grands efforts pour compenser ses pertes par la construction de nouveaux navires. L'équilibre n'était pas rétabli à la fin de l'hiver 1918. Il s'en fallait de 100 000 tonnes par mois.

Sur le front de Salonique, l'état était resté stationnaire, pendant que la nouvelle armée grecque se préparait, s'entraînait derrière les armées alliées. En Palestine, l'armée anglaise avançait brillamment

Après Jérusalem, elle s'était emparée de Jéricho le 21 février 1918, puis avait progressé vers le Jourdain.

En Roumanie, les choses s'étaient bien tristement gâtées. Abandonnées, combattues même par les Bolchevicks, les armées roumaines avaient été forcées, dès la fin de février, d'accepter la capitulation, et bientôt après la paix.

En Russie, les négociations de Brest-Litovsk entre les représentants autorisés des Empires centraux et les énergumènes de Pétrograd ont tourné au grotesque, tout en présentant quelques dangers au point de vue de la contagion révolutionnaire. Les Allemands les ont rompues, après avoir fait une paix séparée avec la république de l'Ukraine, et en en reconnaissant l'indépendance; aussitôt, ils ont poussé leurs troupes en avant, sans éprouver aucune résistance, vers l'Ukraine pour occuper ce grenier d'abondance, et vers Pétrograd pour forcer la Russie à la paix. Les Bolchevicks, après s'être transportés à Moscou, se sont empressés de signer; tout en qualifiant la paix qui leur enlevait la Finlande, l'Estonie, la Livonie, la Courlande, la Lithuanie, la Pologne, la Russie blanche, l'Ukraine... et la région pétrolifère du Caucase — « de pénible, forcée et déshonorante ». Ce sera à tout jamais la honte de la Russie de s'être laissée déshonorer par de pareils misérables....

Pendant que les Empires centraux se débarrassaient ainsi de toute préoccupation sérieuse en Orient, les discours et messages gouvernementaux n'ont pas fait défaut et sont venus affirmer la ligne de conduite des grandes nations engagées dans la

guerre. En Allemagne, de nombreuses manifestations oratoires ont montré que les pangermanistes avaient le dessus et que l'idée de terminer la guerre sans conquêtes leur paraissait inadmissible. En Angleterre, par contre, le « Premier » Lloyd George a déclaré plusieurs fois, notamment devant les « Trades-Unions », que l'Angleterre lutterait jusqu'au bout pour avoir une paix durable, et « qu'elle soutiendrait jusqu'à la mort les revendications de la France au sujet de l'Alsace-Lorraine ».

Le Président des États-Unis Wilson n'a pas été moins affirmatif au sujet des conditions de la paix et de l'Alsace-Lorraine. En France, le président du conseil Clemenceau a fait peu de discours; il a agi plus qu'il n'a parlé et s'en est tenu à sa déclaration primordiale : « La guerre jusqu'à la victoire! »

Quant à notre vaillant peuple, tout en supportant sans murmurer ses deuils, ses privations, les dangers des bombardements, tout en acclamant chaleureusement, quand il le pouvait, l'Alsace-Lorraine, tout en suivant énergiquement les péripéties de la guerre, il était loin de négliger l'action de la justice contre les crimes de trahison et trouvait même qu'elle se traînait avec trop de lenteur.

Ce qui l'étonnait surtout, c'était de voir figurer parmi les accusés, à côté d'aventuriers comme Bolo et les hommes du *Bonnet rouge*, un ancien président du Conseil, un ministre, un sénateur, des députés.... Et bien des gens se disaient que notre Constitution, qui laisse au parlement la haute main sur les affaires du pays, sans aucun frein, sans aucune garantie de savoir et d'expérience, qui permet de désigner les ministres, même en cas de

guerre, au hasard des influences des partis, plutôt que dans l'intérêt général de la nation, aurait bien besoin d'être perfectionnée....

Au début du printemps, le 21 mars 1918, le canon du front est venu faire oublier momentanément ces préoccupations. La grande bataille, qui allait décider du sort du monde, commençait.

CHAPITRE II

LES RUÉES ALLEMANDES

I

PREMIÈRE RUÉE VERS AMIENS — LA BATAILLE DE L'EMPEREUR

Le premier jour du printemps 1918, le 21 mars, tout en faisant de violentes manifestations sur le front français, en Champagne, du côté de Verdun, en Lorraine... les Allemands déclenchèrent leur grande offensive, si longuement préparée, et se jetèrent sur nos alliés britanniques, de la Scarpe près d'Arras à l'Oise près de la Fère, sur un front de 80 kilomètres.

C'était leur coup de surprise initial, formidable, destiné à mettre en train leur grande bataille. Il consistait essentiellement à écraser, à coups d'effectifs, à déborder le centre et la droite des armées anglaises, et à les séparer violemment de notre armée vers Amiens, pour les achever et tomber ensuite sur les forces françaises.

Trois armées très fortes, puissamment organisées en profondeur, furent prêtes à se ruer sur nos alliés,

de l'Est à l'Ouest, en convergeant vers Amiens : au Nord, l'armée von Below, marchant de la région de Cambrai vers Bapaume; au Centre, l'armée von Marwitz, de Cambrai-Saint-Quentin vers Péronne; au Sud, la puissante armée von Hutier, appuyée par les fortes réserves prussiennes du « Kronprinz », se portant de la région de Saint-Quentin-La Fère vers Noyon-Amiens. Les deux armées du Nord étaient aux ordres du prince de Bavière; les armées du Sud aux ordres du prince Impérial, « Kronprinz ».

Le commandement en chef de ces armées était exercé, sous la haute direction de Hindenburg, par son second, le général Ludendorff, dont l'Allemagne attendait des merveilles. L'empereur Guillaume était sur les lieux, et la presse allemande et les communiqués officiels ne tardèrent pas à annoncer que la grosse opération était exécutée sous la conduite de l'empereur-roi lui-même. La bataille prit dans les journaux le nom de *Kaiserschlacht*, bataille de l'empereur.

Après s'être effacé pendant de longs mois derrière l'idole de son peuple, Hindenburg, l'empereur Guillaume, en vrai *Cæsar gloriosus* — prompt à se glorifier — se mettait à la tête de ses armées pour les encourager et sans doute aussi pour jouir enfin, sur le front de France, du triomphe si souvent et jusque-là si inutilement recherché.

Ses armées furent lancées contre nos alliés britanniques dans un appareil formidable. Plus de 80 divisions d'infanterie bien entraînées avaient été amenées à pied d'œuvre dans le plus grand secret par des marches de nuit, ainsi que de fortes réserves prêtes à les appuyer. Elles permettaient à

nos ennemis de réaliser pour les troupes d'assaut un échelonnement en profondeur des plus redoutables et de pouvoir continuer, intensifier, renouveler l'attaque sans relâche jusqu'au succès. Les troupes avaient été soigneusement dressées, entraînées à marcher à l'assaut par vagues épaisses, successives, ne s'arrêtant qu'après épuisement, et étant alors escaladées, dépassées par les vagues suivantes, que d'autres escaladaient à leur tour dans une ruée continue, qui devait être irrésistible. Derrière les premières divisions, qui menaient ainsi l'assaut sans interruption, venaient d'autres divisions, prêtes à les renforcer, à les dépasser, à les remplacer pour poursuivre, sans relâche, l'infernale propulsion en avant.

Le moral des troupes avait été surexcité, surchauffé par tous les moyens. On leur avait répété qu'il s'agissait d'en finir avec les Anglais et les Français, comme on l'avait fait si brillamment avec les Russes, les Roumains, les Italiens; que la « bataille de l'empereur » allait couronner leurs glorieux efforts de toute la guerre; qu'il s'agissait de donner enfin à l'Allemagne la paix victorieuse tant désirée, de réaliser la suprématie de leur race — le « Deutschland über alles » —, et de montrer au monde entier ce que valent la discipline, la cohésion, la science militaires allemandes.

La préparation matérielle des armées répondait à celle du personnel. L'artillerie lourde était puissamment organisée. De très nombreuses mitrailleuses et batteries légères de canons d'accompagnement étaient prêtes à marcher avec les premières vagues d'infanterie; ainsi que d'innombrables mor-

tiers de tranchée — « minenwerfer » — et d'autres engins, destinés à inonder l'ennemi, au moment de l'assaut, de bombes asphyxiantes, de gaz délétères, de liquides enflammés, de brouillards artificiels propres à masquer l'arrivée de la marée des combattants.

La mise en train du plan de la redoutable attaque avait été soigneusement étudiée, préparée, pour l'ensemble comme pour les détails. Chacun, depuis les plus grands chefs jusqu'au dernier des commandants de compagnie, savait comment et jusqu'où il devait marcher. Rien ne pouvait, ne devait l'arrêter dans l'accomplissement de sa mission, nettement et entièrement tracée.

L'exécution répondit, pendant quelques jours, aux soins minutieux donnés à la préparation. Elle fut aidée au début par la surprise que causèrent dans les rangs de nos alliés la brusquerie, la violence de la poussée des armées ennemies, et le fourmillement extraordinaire des masses d'hommes sortant de tous les plis du terrain pour marcher à l'assaut; et aussi par le temps, le brouillard, le vent du Nord-Est, qui ne cessèrent de favoriser l'attaque, de faciliter l'émission des gaz et la pénétration dans les lignes de nos alliés. Le premier choc fut donné par une cinquantaine de divisions allemandes qui se ruèrent sur les 3[e] et 5[e] armées anglaises. Ce fut un déluge d'hommes, de projectiles, de gaz délétères. Dès les premières heures, les progrès des Allemands furent considérables, surtout du côté de leur aile gauche, l'armée von Hutier, composée des meilleures troupes prussiennes du « Kronprinz » et comprenant plus de 40 divisions.

De ce côté, la 5e armée anglaise — 14 divisions — appuyait sa droite au front français, vers Barisis au Sud de La Fère, et sa gauche à la 3e armée anglaise vers Gouzeaucourt. Elle ne tarda pas à céder sous les puissantes vagues d'assaut, que le brouillard rendait impressionnantes. Enfoncées, débordées, les divisions britanniques se retirèrent sur des positions organisées d'avance. Mais elles ne purent y tenir et, poursuivies par la terrible marée, elles continuèrent leur retraite vers le canal Crozat et la Somme, sous la protection d'îlots de résistance, dont les garnisons se sacrifièrent pour ralentir la marche de l'ennemi.

Cette armée parvint néanmoins, dans ces circonstances épouvantables, à conserver tant bien que mal sa cohésion et surtout à rester liée sur sa gauche à la 3e armée britannique. Mais sa retraite avait ouvert, dans la vallée de l'Oise, une large trouée qui donna les plus vives inquiétudes pour la direction de Paris.

Aussitôt, sous l'impulsion du général en chef Pétain, des troupes françaises sont jetées en avant pour boucher l'énorme trouée entre la gauche française et la droite britannique, qui s'éloigne de plus en plus. Ce sont d'abord de nombreuses escadrilles d'avions qui vont bombarder les Allemands sur la Somme; puis des troupes de cavalerie, accourant pour se lancer à pied dans la mêlée et se faisant citer à l'ordre « pour avoir donné un magnifique exemple de ténacité, d'endurance, d'esprit de sacrifice ».

Puis, sous les ordres du général Pellé, et bientôt du général Humbert commandant la 3e armée, des

troupes de notre vaillante infanterie, se jetant au-devant des Allemands et combattant héroïquement pendant de longues journées, souvent sans leur artillerie qui accourait sur les routes, et n'ayant d'autres munitions que celles qu'elles portaient sur elles, ou quelques paquets de cartouches que leur lançaient nos aviateurs. Ces premières troupes firent des prodiges de valeur, pour barrer aux Allemands la route de Paris.

Enfin, accoururent, sous les ordres du général Debeney, commandant la 1re armée, d'autres troupes tirées de nos réserves et amenées de Lorraine en chemin de fer, puis en camions automobiles, qui entrèrent dans la terrible fournaise, sans prendre de repos, à l'Ouest de l'armée Humbert, du côté de la Somme.

Le général Fayolle reçut le commandement de toute cette partie du champ de bataille et réussit magistralement à barrer à l'ennemi les routes de Paris par l'armée Humbert, les routes d'Amiens par l'armée Debeney, et à assurer la liaison des deux armées vers Montdidier. Il obtint de ses armées des prodiges de dévouement, d'intrépidité, de ténacité; rétablit solidement la liaison avec les Anglais et arrêta net les masses nombreuses du « Kronprinz ». Ce rétablissement d'une situation des plus périlleuses par un simple cordon de nos troupes, souvent bien mince — mais combien héroïque! — sera une des merveilles de l'histoire.

*
* *

Les armées du « Kronprinz » auraient-elles pu faire davantage de ce côté, bousculer le mince

cordon de nos troupes et nous menacer du côté de Paris? Les rapports officiels allemands le feront connaître plus tard.

De notre côté, nos réserves auraient-elles pu intervenir plus vite? Sans doute elles étaient nombreuses. Mais, comme paraissaient l'indiquer les circonstances, comme l'exigeait la situation des Allemands à l'intérieur de la grande courbe de nos lignes qui leur permettait de lancer leurs renforts aussi bien sur la Champagne ou le Chemin des Dames que sur la Picardie ou le Cambrésis... elles avaient été massées sur plusieurs points derrière l'ensemble du front, afin d'être prêtes à tout événement et de pouvoir être portées là où se dessinerait la vraie attaque de l'ennemi. Par le fait, l'armée Debeney était éloignée du point de suture anglo-français, où sous la violence des assauts allemands la 5e armée anglaise fut forcée de céder, plus rapidement qu'on ne devait le supposer. Mais l'armée Humbert était tout près de ce point, et du reste, l'histoire est là pour démontrer que le parti qui attend l'attaque, qui est forcément dans l'indécision au sujet des intentions de l'ennemi et est obligé de se garer dans toutes les directions, a toujours de grandes difficultés à vaincre au moment où se déclenche brusquement l'offensive de l'adversaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la question des transports avait été remarquablement étudiée par nos états-majors, et que nos chemins de fer et nos services d'automobiles ont fait des merveilles. Quant à nos chefs et à nos troupes, leur héroïsme a été au-dessus de tout éloge. L'énergie de leur intervention pour rétablir la liaison avec nos vail-

lants alliés les Anglais et arrêter la formidable poussée allemande ne saurait être trop admirée.

Néanmoins, les Allemands continuèrent à gagner du terrain vers l'Ouest. De très violents combats eurent lieu autour de Montdidier, qui après des luttes sanglantes et disproportionnées resta aux mains de nos ennemis, le 27 mars.

Les 29 et 30 mars, violente bataille contre nos troupes, sur un front de 40 kilomètres, de Lassigny à Moreuil, ainsi qu'au Nord de la Somme contre les Anglais. Les Allemands veulent à tout prix pousser jusqu'à Amiens et atteindre coûte que coûte leur but de séparer les armées alliées. Ils se heurtent à une résistance acharnée et perdent des masses de leurs combattants. Toutefois Hangard-en-Santerre nous est enlevé. Mais on sent que nos ennemis sont à bout de souffle et que le front allié se stabilise, se consolide énergiquement de ce côté.

Pendant que ces gros événements se déroulaient ainsi entre l'Oise et la Somme, plus au Nord, la 3e armée britannique — général Byng — avait eu à supporter de formidables attaques, depuis Gouzeaucourt jusqu'à la région d'Arras, et leur avait opposé une résistance héroïque.

Là, nos vaillants, intrépides alliés avaient lutté avec une énergie superbe, malgré leur infériorité numérique, contre la ruée allemande du Nord, dont ils avaient brisé les vagues d'assaut sous le feu de leurs fusils, de leurs mitrailleuses, de leurs canons; se repliant, pour suivre avec leur droite la retraite de la 5e armée, de position en position, par ordre, avec un sang-froid et une tenue virile qui attestaient que la cohésion, la force d'âme anglaises

n'étaient en rien ébranlées. Les pertes qu'ils avaient fait éprouver à l'ennemi étaient énormes et ils l'avaient contraint à employer dix journées sanglantes pour réaliser à coups d'hommes l'avance qui, dans son programme, devait être faite en trois jours.

Cette belle résistance, qui constituera un des joyaux des annales de guerre de la Grande-Bretagne, si riche en preuves de valeur et d'intrépidité, a permis à toutes les armes britanniques, infanterie, artillerie, « tanks », cavalerie, de faire des prodiges de vaillance. L'aviation anglaise a mérité une mention spéciale pour les énormes services qu'elle a rendus, par ses renseignements, ses bombardements, par ses mitrailleuses intervenant énergiquement dans la bataille, par ses victoires éclatantes sur les aviateurs allemands. Constamment ses pertes ont été de beaucoup inférieures à celles des pilotes ennemis. Dans une seule journée, elle a abattu 69 avions allemands, en n'en perdant elle-même que 10. C'est sous ses coups qu'est tombé « l'as des as » ennemi, le baron de Richtoffen.

***

Le 30 mars, après douze jours de luttes acharnées, les Allemands furent forcés de marquer un temps d'arrêt. Leur première ruée, si puissamment organisée, était terminée.

Ils avaient bien réussi à creuser dans nos lignes, du côté d'Amiens, dont ils n'étaient plus distants que d'une quinzaine de kilomètres, une énorme poche ayant une profondeur de 60 kilomètres. Mais la bataille générale qui devait succéder à leur ruée

n'avait pas eu lieu ; la cohésion des armées anglaises et françaises n'avait pas été entamée. Notre front solidement rétabli s'étendait du Nord au Sud, depuis l'Est d'Arras par les anciennes lignes d'Hébuterne, l'Ouest d'Albert, Hamel, Hangard-en-Santerre, l'Ouest de Moreuil, le Sud-Ouest de Montdidier, pour se déployer ensuite vers l'Ouest par Rollot, Plémont, la rive droite de l'Oise, et se souder par notre position de Coucy à notre front de l'Ailette.

L'effort allemand avait été redoutable, formidable ; mais il était à recommencer, dans des conditions qui allaient devenir de plus en plus difficiles, car le front d'attaque s'était fortement élargi et les pertes de nos ennemis avaient été énormes.

A ce dernier point de vue, tous les renseignements alliés étaient concordants : les officiers et les soldats avaient vu s'accumuler des monceaux de cadavres allemands. Les mitrailleurs, les artilleurs, ceux du 75 surtout, avaient fait des carnages atroces dans les rangs épais des masses ennemies. Les aviateurs avaient vu les plaines de Picardie toutes grises d'uniformes allemands — « feldgrau » — on pouvait, sans exagération, estimer à 400 000 hommes les pertes de nos ennemis.

L'héroïque intrépidité des soldats alliés, bien secondée par les talents et l'énergie de leurs chefs, avait eu raison du « grand état-major », malgré la réussite de sa surprise initiale. Elle avait fait manquer la première et formidable ruée de nos ennemis, dont la supériorité numérique allait diminuer.

Et néanmoins, à la suite de la terrible poussée de la 5e armée anglaise et des difficultés énormes qu'avaient eues nos troupes pour endiguer la ruée

allemande, il y eut une très forte émotion en Angleterre, tout aussi bien qu'en France. On y sentit, plus vivement encore que pendant la « veillée des armes », les très gros dangers de la situation et la nécessité absolue d'organiser plus solidement le haut commandement des armées alliées sur le front de France.

Les deux premiers ministres, Lloyd George et Clemenceau, revinrent à la charge et parvinrent à faire accepter par l'Angleterre, qui jusque-là répugnait à l'idée de confier la vie de ses hommes à un chef étranger, ainsi que par les autres puissances alliées, la mesure d'organiser un commandement unique sur tout le front de France et de confier ce poste éminent au général Foch.

La chose fut faite dès la fin de mars. La nomination du général Foch au commandement en chef de toutes les armées du front de France fut publiée officiellement dans le courant d'avril 1918.

Ce fut un gros événement, qui eut une influence capitale sur l'issue de la guerre. Le « grand état-major » allait trouver désormais à qui parler.

II

DEUXIÈME RUÉE — SUR LA LYS

Après une courte accalmie, les Allemands prononcent le 4 avril une très violente attaque, dans laquelle ils engagent 25 divisions sur quinze kilomètres, depuis Grivesnes jusqu'à la route d'Amiens à Roye. Ils essaient une dernière fois de nous couper des Anglais. Mais ils trouvent devant eux

les 12 divisions de l'héroïque armée Debeney. Nos troupes résistent imperturbablement et terminent par une contre-attaque énergique. Les pertes de l'ennemi sont très grandes, ses gains insignifiants. Il en est de même plus au Nord, entre l'Avre et la Somme où il attaque les Anglais.

Le 6 avril, profitant d'une rectification prévue, voulue de notre front à l'Est de l'Oise, au Sud-Ouest de la basse-forêt de Coucy, le « grand état-major » se vante d'un succès, sans parler bien entendu des grosses pertes que lui vaut cette avance.

Du reste, ces opérations-là, plus ou moins violentes, ont un autre but, celui de maintenir en place les réserves françaises et de les empêcher de se porter au secours des Anglais. Ce que veut le « grand état-major », c'est continuer son œuvre contre les armées britanniques. N'ayant pas réussi, dans la première ruée, à les séparer des armées françaises, il essaie de les percer dans leur centre, au Nord d'Arras, entre le canal de la Bassée et Ypres, en les faisant attaquer énergiquement par de puissantes armées, dans lesquelles figurent des généraux très en vue et notamment le fameux pangermaniste von Bernhardi.

L'attaque commence très violemment le 9 avril, sur un front de quinze kilomètres, entre le canal de La Bassée et Armentières. Après s'être défendus vaillamment au centre des troupes britanniques, nos alliés les Portugais sont enfoncés. Nos ennemis creusent dans le front anglais une poche de 7 kilomètres de profondeur.

Le 10, la bataille s'étend entre Armentières, la Lys et le canal Ypres-Comines. Armentières et

Messines sont pris par l'ennemi; mais le front de nos alliés reste bien soudé. Il en est de même le 11 et les jours suivants; les attaques se poursuivent avec acharnement, nos ennemis gagnent quelque terrain, mais sans entamer les Anglais. Néanmoins, la nouvelle poche creusée ainsi dans les lignes alliées s'agrandit et s'étend jusqu'au Nord-Ouest de Bailleul; pendant que du côté d'Ypres le haut commandement britannique croit utile d'abandonner volontairement ses glorieuses conquêtes de l'été 1917 et d'installer ses troupes plus près d'Ypres, dans leurs anciennes lignes contournant la ville de très près à l'Est.

Le 16 avril 1918, conformément aux ordres du généralissime Foch, arrivent des corps français envoyés au secours des Anglais et commandés par le général de Mitry qui ne tarde pas à être félicité chaudement par le maréchal Douglas Haig. Des contre-attaques ont lieu, et l'offensive des Allemands, tout en conservant son caractère de violence, ne fait plus aucun progrès, puis elle cesse complètement pendant quelques jours.

A ce moment, plus au Sud, sur le front français, se livrent des combats acharnés du côté de Hangard qui est pris et repris; puis le 17 vers Moreuil, où nos troupes progressent et font 500 prisonniers.

Le 24, action navale anglaise des plus héroïques pour embouteiller les bases navales des sous-marins allemands, les ports d'Ostende et de Zeebrugge. L'opération sur ce dernier port réussit. Celle d'Ostende fut reprise, le 9 mai, avec succès.

L'offensive allemande ne tarde pas à se rallumer, d'abord sur le front anglo-français entre la Somme

et l'Avre, de Villers-Bretonneux à Hangard-en-Santerre. L'ennemi, au prix de pertes effroyables, parvient à faire quelques progrès près de Hangard, tout en échouant vers Hailles et le bois de Senécat. Du côté anglais, après de fortes démonstrations vers Albert et plus au Nord, les Allemands lancent à grands renforts d'hommes et de gaz délétères une grosse attaque sur Villers-Bretonneux qu'ils enlèvent. La bataille continue acharnée pendant la nuit, Villers-Bretonneux est repris brillamment par nos alliés, et de toutes parts, grâce à d'énergiques contre-attaques, les troupes anglaises et françaises maintiennent la situation de ce côté.

Ce n'était pas le vrai côté de l'effort allemand. Il a lieu plus au Nord, dans le voisinage d'Ypres, où nos ennemis reprennent et continuent furieusement leur deuxième ruée, pour percer le centre anglais. N'ayant pas réussi du côté de Béthune et de Bailleul, ils essaient de forcer du côté de Poperinghe et lancent dans cette direction leur puissante armée du Nord-Sixte von Arnim. — Le 26 avril, de nombreuses divisions de cette armée attaquent violemment les abords du mont Kemmel, bousculent les troupes anglo-françaises qui les défendent, encerclent le mont Kemmel et, malgré une résistance héroïque, viennent à bout d'un de nos meilleurs régiments, chargé de se maintenir coûte que coûte sur cette hauteur.

Les jours suivants, combats locaux de Locre et de Woormezeele. Ce dernier village, pris et repris, reste aux mains de nos alliés. Puis, sous les yeux de leur empereur, nos ennemis essaient de poursuivre leur succès du Kemmel dans une attaque

des plus violentes. Le 29 avril, à la suite d'un très fort bombardement, ils lancent l'armée Sixte von Arnim contre le front anglo-français, depuis Metteren jusqu'au lac de Zillebeke, et plus au Nord contre le front belge, avec un acharnement furieux et leur énorme densité d'assaut habituelle de une division par kilomètre. Le Scharpenberg et Locre sont énergiquement défendus par nos troupes. Locre, pris et repris, reste entre nos mains. De leur côté, les Anglais et les Belges font des prodiges de vaillance. Les pertes allemandes sont effroyables.

L'empereur Guillaume était sur les lieux, espérant annoncer à ses peuples son entrée triomphale dans Poperinghe. Mais il ne réussit pas plus qu'autrefois à Ypres, Calais, Paris, Nancy...; il s'aperçut une nouvelle fois que les triomphes étaient plus difficiles sur le front de France qu'en Orient. La journée du 29 avril fut pour nos ennemis un échec des plus sérieux, des plus sanglants. Les journaux allemands cessèrent de donner à leur formidable offensive le nom de « bataille de l'empereur ». Elle redevint plus modestement la bataille Ludendorff.

Les premières semaines de mai furent employées par les Allemands à préparer de nouvelles opérations. Il y eut de leur côté une accalmie complète, que coupèrent des attaques locales, parfois très brillantes des troupes alliées et les exploits journaliers des aviations anglaise et française.

Depuis le commencement de la bataille, l'arme de l'air des Alliés n'avait pas cessé de rendre les plus grands, les plus utiles services. En deux mois, du 21 mars au 21 mai 1918, l'aviation anglaise abat

1 000 avions ennemis et jette 1 000 tonnes de bombes dans les lignes, les grandes gares, les usines de guerre... de nos adversaires. Et presque constamment les pertes de l'ennemi sont au moins trois fois supérieures à celles de nos alliés.

En deux mois également, l'aviation française descend 322 appareils allemands, dont les chutes ont été sévèrement contrôlées; et elle n'en perd elle-même que 96. L'efficacité de ses bombardements sur les rassemblements ennemis est des plus grandes. Quant aux prouesses de ses « as », elles sont tout à fait remarquables. Le lieutenant Fonck tient le premier rang avec 42 victoires, dont 6 dans la même journée. Il est fait officier de la Légion d'honneur à vingt-quatre ans, ainsi que son brillant émule Nungesser.

Du côté des Allemands, les bombardements aériens se ralentissent sur Londres, probablement parce que la défense aérienne anglaise a fait de grands progrès. Par contre, les « gothas » tentent de survoler Paris, dès que les nuits sont claires et sans vent. La plupart des avions ennemis sont arrêtés par les tirs de barrage de la défense aérienne de notre capitale et jettent leurs bombes au hasard dans la banlieue. Quelques-uns réussissent parfois à arriver au-dessus de Paris [1] et à y assassiner quelques personnes, à causer des dégâts matériels qui sont encore augmentés par les effets du bombar-

1. Les bombardements de Paris ne cessèrent qu'en septembre 1918, sous l'influence de l'offensive victorieuse du maréchal Foch.

Dans les 10 derniers mois, ils avaient fait 1211 victimes, dont 402 morts et 809 blessés, tant par avions que par canons.

dement par les gros canons. Ce dernier bombardement est très irrégulier; il cesse même complètement pendant de longues périodes.... Et néanmoins la situation est inquiétante pour les personnes ayant des enfants. Les départs se précipitent; les gares sont encombrées. Vers le milieu de juin, il manque déjà 1500000 personnes à la population de notre capitale; ce qui n'empêche pas ceux qui sont restés de vaquer vaillamment, gaiement à leurs affaires.

III

TROISIÈME RUÉE — SUR LE CHEMIN DES DAMES — LA BATAILLE DU « KRONPRINZ »

L'accalmie qui suivit la deuxième ruée, se prolongea jusque vers la fin de mai, étonnant par sa durée. Les uns attribuaient ce long retard aux fatigues, au surmenage des troupes, et même à une épidémie mystérieuse d' « influenza », les autres à la nécessité d'attendre que l'armée autrichienne fût prête à envahir la plaine vénitienne, afin que les offensives de France et d'Italie puissent s'étayer l'une l'autre. Presque tous étaient persuadés qu'il se préparait une troisième et très forte ruée, et qu'elle aurait lieu dans les Flandres, ou sur la Somme vers Amiens, ou encore dans la vallée de l'Oise vers Paris.

On se préoccupait moins du plateau du « Chemin des Dames » et de la direction du Sud. Et cependant la concentration des réserves allemandes à l'intérieur du grand coude formé par nos lignes, leur permettait d'attaquer aussi facilement nos fronts de

Champagne ou du « Chemin des Dames » que ceux de Picardie et du Cambrésis. Et l'on aurait pu se rappeler que le puissant effort de la première ruée avait été donné par les troupes prussiennes du « Kronprinz » d'Allemagne; que pour des raisons militaires, comme pour des considérations de dynastie et de suprématie prussiennes, l'empereur et le « grand état-major » devaient avoir des tendances à confier à nouveau les missions les plus difficiles et les plus glorieuses à ces troupes, qui constituaient du reste bien réellement l'élite de l'armée allemande; que l'héritier du trône impérial allemand était tenace et qu'il devait avoir à cœur de prendre sa revanche, sur le « Chemin des Dames » ou en Champagne, des échecs qui lui avaient été infligés de ces côtés par les généraux Nivelle et Pétain....

Le 26 mai 1918, le plateau du « Chemin des Dames » était occupé par un corps français, à l'Ouest; et à l'Est, depuis Craonnelle jusqu'à l'Aisne et Berméricourt, par des divisions anglaises, retirées du front britannique après y avoir subi les fatigues et les émotions déprimantes de la première ruée.

Ces troupes françaises et anglaises ne s'attendaient pas à l'attaque. Elles n'en ont été prévenues qu'au dernier moment, tant les Allemands avaient mis de soins à faire leurs préparatifs dans le plus grand secret, tant on s'attendait de notre côté à l'attaque dans une autre direction.

Tout était au calme. La fusillade habituelle s'était elle-même éteinte, lorsque, dans la nuit du 26 au 27 mai, commença brusquement un bombardement d'une puissance extraordinaire, qui s'étendit de la forêt de Pinon jusqu'au Nord de Reims. Ce furent

pendant trois heures, au dire de témoins anglais et français, des feux d'une violence ininterrompue, insoutenable, d'obus percutants ou toxiques, qui écrasèrent, bouleversèrent nos observateurs et empêchèrent toutes communications avec l'arrière.

Malgré le tir de nos canons, de nos mitrailleuses, de nos fusils, de nombreux ponts furent jetés sur l'Ailette; nos fils de fer furent cisaillés par les éclaireurs de l'ennemi et, aux premières lueurs du jour, les puissantes vagues allemandes abordèrent nos lignes.

A l'Ouest du plateau, du côté français, on résista tant bien que mal à la formidable ruée. « Ce furent des feux de mousqueterie, et bientôt des corps à corps. Les groupes de combat se défendent pied à pied. Les îlots encerclés résistent, abattent ceux qui les entourent. Les bataillons de soutien interviennent. Le « Chemin des Dames » est pris et repris; on se bat au fusil, à la grenade, au couteau.... » C'est la mêlée dans toute sa fureur, la résistance acharnée des nôtres, de position en position, jusqu'auprès de Soissons.

A l'Est, du côté des Anglais, la résistance est tout aussi énergique. L'artillerie et l'aviation ne cessent d'intervenir avec la plus grande vaillance; les feux de l'infanterie se poursuivent meurtriers, impassibles, jusqu'à ce que l'ennemi soit à vingt pas. Alors, seulement, on se replie au commandement, dans le plus grand ordre, sur de nouvelles positions....

Les Allemands pullulent. Il en arrive encore et toujours. Au centre, leur poussée est plus formidable que partout ailleurs. La division anglaise qui tient Craonnelle, et dont les nerfs ne sont pas encore

remis de la première ruée, est entièrement surprise. Les Allemands en ont rapidement raison; ils envahissent le centre du plateau et poussent jusqu'à l'Aisne vers Pont-d'Arcy, menaçant les flancs et les derrières des autres défenseurs de la position.

Dès le soir du 27 mai, incessamment renforcés, ils franchissent l'Aisne du côté de Vailly et obligent les Anglais à se replier derrière la rivière, pendant qu'à l'Est nos troupes résistent encore aux abords de Soissons.

Le succès de la surprise allemande est complet, inespéré. L'empereur et la presse se dépêchent de l'appeler « la bataille du Kronprinz ».

Les 28 et 29 mai, les progrès de nos ennemis continuent : au centre, ils enlèvent la Vesle et Fismes et s'avancent vers Fère-en-Tardenois; pendant qu'aux ailes, après des luttes acharnées vaillamment soutenues par nos soldats et par nos alliés, ils s'emparent, à l'Ouest, de Soissons; à l'Est, des hauteurs du Mont-Thierry, près de Reims.

La situation n'est pas seulement douloureuse; elle devient très inquiétante. Le président du Conseil, M. Clemenceau, rassure l'opinion en donnant son impression, à son retour du front où il a passé trente-six heures : « Nos réserves affluent, dit-il. Les hommes arrivent en chantant, gais, enthousiastes, montrant leur foi dans la Patrie.... Le choc a été formidable. Nous luttons, nous résistons... nous vaincrons. »

Dans la journée et la nuit du 30 mai, la bataille se poursuit violente. Nos ailes tiennent à l'Ouest, près de Soissons, et derrière la Crise entre l'Aisne et l'Ourcq, comme à l'Est autour de Reims. Au

Centre, de furieux combats nous font perdre Fère et menacent Ville-en-Tardenois.

Le 31, les progrès de l'ennemi continuent vers la Marne, qui est atteinte par sa cavalerie.

Le 1er juin, il accentue sa poussée vers la Marne, dont il occupe la rive Nord, sur 20 kilomètres, de Château-Thierry à Verneuil. En même temps, il fait face à l'Ouest, dans la direction des grandes forêts qui avoisinent Compiègne. La bataille fait rage entre l'Oise vers Noyon, l'Aisne vers Soissons, et la Marne vers Château-Thierry. Mais alors, nos vaillantes réserves interviennent dans toute cette région, tiennent tête énergiquement aux Allemands et les contre-attaquent avec la plus grande vigueur. La lutte est acharnée sur l'Ourcq et entre cette rivière et la Marne.

Le lendemain, elle continue de l'Aisne à la Marne, sans progrès sensibles. Elle paraît se stabiliser. Il semble que les gros efforts des Allemands touchent à leur fin.

En effet, le 3 juin, leurs attaques violentes se brisent contre la valeur de nos troupes, au Nord de l'Aisne comme au Sud de cette rivière vers la forêt de Villers-Cotterets, comme sur l'Ourcq, et plus au Sud, où les troupes américaines rejoignent nos divisions et les aident vaillamment.

Les jours suivants, la première phase de la « bataille du Kronprinz » s'éteint complètement, pendant que nos troupes, et en certains points les troupes américaines, réagissent de toutes parts pour améliorer leurs positions.

Les résultats des efforts allemands ont été considérables, au point de vue de l'extension de nos

lignes. Ils y ont créé, de vive force, une nouvelle et énorme poche descendant de Reims vers la Marne jusqu'à Château-Thierry, et de là remontant vers le Nord, à l'Est des forêts avoisinant Compiègne, jusqu'à l'Aisne à l'Ouest de Soissons, puis jusqu'à l'Oise près de Noyon. Ils ont réussi ainsi à menacer gravement Paris et forcé notre gouvernement à prendre des mesures urgentes pour réorganiser, améliorer la défense de notre capitale. Le général Guillaumat, commandant en chef des forces alliées de Salonique, a été rappelé d'urgence en France et a pris le commandement du camp retranché de Paris.

Mais, tout en reconnaissant le talent avec lequel le « grand état-major » allemand a su organiser cette troisième poussée, et l'habileté avec laquelle il a su dissimuler ses préparatifs et surprendre complètement notre commandement sur le « Chemin des Dames », tout en insistant surtout sur la rapidité, la violence qu'il a su employer pour exploiter le succès de sa surprise, pour nous enlever l'Aisne et pousser jusqu'à la Marne avec des troupes nombreuses bien entraînées et arrivant à temps, il importe de constater — malgré toutes les fleurs jetées par l'empereur Guillaume sur le triomphe de son fils — que le vrai objectif d'une grosse offensive comme celle-là, la mise hors de combat des forces ennemies, n'a pas été atteint; et que le dernier mot de la terrible lutte a été dit par la vaillance de nos soldats.

La solidité, l'entrain, le moral de nos troupes et de nos alliés sont restés excellents. Et les Américains ont profité de cette occasion pour démontrer glo-

ieusement toute leur valeur. Ils s'étaient déjà signalés en Picardie, près de Cantigny, à la fin de mai. Ils ont recommencé pendant les premiers jours de juin entre l'Ourcq et la Marne et se sont très vaillamment battus à Neuilly-la-Poterie, Bussières, Torcy, Belleau, Bouresches... arrêtant, contre-attaquant énergiquement les Allemands et leur faisant plus de 1 000 prisonniers, étonnant leurs voisins, les soldats de nos meilleurs régiments, et leur faisant dire : « Mais ce sont des « as »! avec leur aide, nous sommes sûrs d'avoir les Boches! »

Ce fut là une révélation d'une importance capitale. Nous pouvions dorénavant envisager l'avenir en toute confiance; car à la fin de mai, il y avait déjà 700 000 de ces valeureux soldats en France et, grâce aux nobles, merveilleux efforts de l'Amérique, le million a pu être atteint dès le mois de juin.

La « bataille du Kronprinz » eut une suite, une deuxième phase. Le 9 juin, après un très fort bombardement de minuit à quatre heures trente, les troupes de von Hutier, l'aile droite du « Kronprinz », attaquèrent brusquement, très violemment, face au Sud, les lignes françaises de Montdidier à Noyon, sur un front de 35 kilomètres, et malgré d'énormes pertes réussirent à progresser, surtout à leur centre qui fut porté en avant de 5 kilomètres jusqu'à Ressons-sur-Matz.

Dans la nuit et la journée du 10, la bataille se poursuit acharnée. A coups d'hommes, l'ennemi parvient encore à progresser mais péniblement, et sous les contre-attaques énergiques de notre centre et de notre gauche. A droite, vers Ribécourt, notre ligne est reportée un peu en arrière.

Le 11 juin, le général Fayolle fit contre-attaquer énergiquement le flanc droit de cette avance de l'ennemi, sur un large front, de Rubescourt à Saint-Maur. Le général Mangin, qui commandait de ce côté un corps d'armée, reçut à cet effet 4 divisions de renforts. L'ennemi, complètement surpris, perdit beaucoup de terrain, beaucoup d'hommes et laissa entre les mains du général Mangin plus de 1000 prisonniers et quelques canons.

A partir de ce moment, l'ennemi continue péniblement sa pression; à notre gauche et au centre il n'aboutit qu'à se faire infliger de nouvelles et trè lourdes pertes. A notre droite, il fait quelques pro grès sur le Matz et même prend pied au Sud de l rivière; mais il en est bientôt repoussé. La lutt s'éteint de ce côté, malgré l'aide que veut lu donner le « Kronprinz », en prononçant à partir d 11 juin de fortes attaques au Sud de l'Aisne vers l forêt de Villers-Cotterets. Au bout de trois journée de très durs combats et quelques progrès insignifiants, ces attaques s'arrêtent aussi devant la vail lance de nos troupes; pendant que plus au Sud le Américains achèvent de prendre le bois de Bellea et luttent avec énergie et succès sur le front Belleau Bouresches.

La « bataille du Kronprinz » est complètemen terminée. Malgré d'énormes sacrifices, elle n'a pa réussi plus que les précédentes ruées à se trans former en une bataille générale, décisive. Il lui suc cède, sur le front de France, une accalmie de longu durée, qui n'est troublée que par un très gros, trè sanglant échec des Allemands voulant enlever Reim et par de brillantes actions locales anglaises, amé

ricaines, françaises, destinées à rectifier nos lignes, qui nous valent plusieurs milliers de prisonniers allemands. Tout l'intérêt de la guerre se porte sur l'Italie, où se livre la grande offensive autrichienne, tant annoncée, tant préparée.

IV

LA RUÉE AUTRICHIENNE SUR L'ITALIE

La grande offensive autrichienne débute le 15 juin 1918 — au moment même où s'est éteinte en France, devant la vaillance de nos troupes, la « bataille du Kronprinz » —. Quatre armées autrichiennes, sous la direction du grand état-major austro-hongrois, prononcent une attaque générale en Italie, sur un front de 150 kilomètres, s'étendant de la région montueuse d'Asiago, par le val Brenta, le mont Grappa, le Piave, jusqu'à la mer.

L'armée autrichienne de droite tient la montagne, à cheval sur la Brenta, avec 20 fortes divisions. L'armée du centre est derrière le Piave, vers le Montello, avec 8 divisions; l'armée de gauche est sur le Piave jusqu'à la mer avec 13 divisions, et elle a derrière elle, prête à la renforcer, la 4e armée.

L'attaque fut poussée immédiatement sur tout le front, avec la plus grande violence. Elle avait évidemment pour but de venir à bout des armées italiennes du général Diaz, en les enserrant dans une formidable tenaille, dont les deux branches constituées par les puissantes armées des ailes devaient, en se rabattant sur le centre, écraser nos alliés.

Il n'en fut rien. Malgré sa violence, l'attaque ne réussit le premier jour qu'à faire de légers progrès, tant dans la montagne que sur la rive Ouest du Piave. Partout, l'infanterie de l'armée italienne, bien secondée par les Anglais et les Français, bien soutenue par son artillerie et son aviation, maintint énergiquement l'ensemble de ses lignes et fit même plus de 3 000 prisonniers.

Le lendemain, les Autrichiens poursuivirent la bataille, mollement dans la montagne, très vivement le long du Piave, surtout dans la région du Montello et sur plusieurs autres points de la rive Ouest du fleuve — notamment du côté de San-Dona — dont ils s'étaient emparés le premier jour et où ils essayèrent de progresser. Tous leurs efforts furent inutiles.

Il en fut de même les jours suivants. La bataille continua acharnée au Montello et le long du Piave. Nos alliés repoussèrent énergiquement les attaques furieuses des Autrichiens et ripostèrent par de vigoureuses contre-attaques.

A partir du 20 juin, l'offensive ennemie paraît enrayée; ce sont les Italiens qui attaquent. Le 23 juin fut une date bien brillante pour nos alliés. Pendant que le communiqué français annonçait que les Italiens du front de France avaient battu les Allemands à Bligny, près de Reims, le général Diaz, commandant suprême de l'armée italienne, informait triomphalement que les Autrichiens repassaient le Piave en désordre, du Montello à la mer.

Les jours suivants, la retraite se poursuivit sous la pression énergique de l'infanterie, de l'artillerie et de l'aviation italiennes. Le 25, toute la rive Ouest

du Piave était entièrement évacuée par les Autrichiens, qui y abandonnaient une quantité extraordinaire de cadavres. La bataille était nettement et brillamment gagnée par les Italiens.

Elle se prolongea par de larges et utiles attaques locales, qui valurent à nos alliés des gains de terrain et de nombreux prisonniers, dans la montagne au mont Val Bella, au col del Rosso, au mont Grappa... et aussi, non moins brillamment sur le bas-Piave. Le nombre des prisonniers qu'ils ont faits, depuis le commencement de la bataille jusqu'au 6 juillet, s'est élevé à 24000 hommes et 500 officiers.

En même temps, commencèrent pour l'Italie d'autres succès, sur un vaste front de plus de 100 kilomètres, en Albanie. Après de nombreux et durs combats, qui valurent plusieurs milliers de prisonniers, les Autrichiens furent rejetés vers le Nord, et les abords de Valona furent largement dégagés.

Notre armée de Salonique prit une grande part à ces opérations, sous l'impulsion de son nouveau chef, le général Franchet d'Espérey, qui avait succédé au général Guillaumat, appelé au poste de gouverneur militaire de Paris.

Avant de quitter l'armée de Salonique, le général Guillaumat lui avait fait exécuter plusieurs opérations locales bien réussies ; notamment vers le milieu de mai 1918 où les troupes franco-italiennes avaient réalisé une avance de 20 kilomètres du côté de Korisza, et le 30 mai au Sud de Huma où, avec le concours de l'armée hellénique, avaient été faits 1 500 prisonniers, dont 33 officiers...

V

QUATRIÈME RUÉE EN CHAMPAGNE. — UNE NOUVELLE BATAILLE DE LA MARNE

La longue accalmie, qui avait suivi la « bataille du Kronprinz », avait été coupée par l'annonce de brillantes actions locales franco-américaines destinées à rectifier nos nouvelles lignes entre l'Oise et la Marne, et aussi par des bruits réconfortants venant de l'Orient : l'occupation de la côte Mourmane, à l'Ouest d'Arkhangel, par des détachements alliés ; la prise de possession d'une partie du chemin de fer Transsibérien par des prisonniers Tchéco-Slovaques, organisés en armée et cherchant à agir, avec les Russes restés fidèles à l'alliance, contre les Bolcheviki ; l'annonce de l'intervention très prochaine de la valeureuse armée japonaise à Vladivostok...

C'étaient là d'excellentes indications, pouvant faire espérer qu'au lieu de trouver des ressources en Russie les Allemands seraient bientôt forcés d'augmenter leurs troupes de ce côté et de diminuer d'autant celles du front de France, pendant que nos effectifs grossissaient journellement par l'afflux des Américains qui allaient être 1 500 000, rendus à pied d'œuvre.

La situation des Alliés s'était bien éclaircie dans les premières semaines de juillet 1918. Et il était permis d'attendre sans grandes inquiétudes la prochaine poussée allemande, quelque formidable qu'elle dût être. La France voulut attester hautement sa confiance, sa volonté d'en finir coûte que

coûte par la victoire; et malgré la gravité des événements, malgré les menaces qui continuaient à peser sur Paris, elle célébra solennellement, fièrement, sa fête du 14 juillet par une grande revue interalliée, qui fut passée dans l'avenue du Bois de Boulogne et qui souleva l'enthousiasme général.

Le lendemain 15 juillet, à quatre heures et demie du matin, après un bombardement très court mais d'une violence extrême, la quatrième ruée allemande fut déclenchée du Nord au Sud, de part et d'autre de Reims, sur un front de 80 kilomètres, depuis Château-Thierry jusqu'à « la main de Massiges » aux lisières de l'Argonne.

C'était la quatrième phase de la « bataille de l'empereur », la deuxième « bataille du Kronprinz », destinée à compléter les résultats de la ruée du Chemin des Dames et sans doute aussi à permettre au « *Cæsar gloriosus* » de télégraphier triomphalement à l'impératrice les nouveaux succès de « leur Guillaume ». Les préparatifs de l'opération avaient été faits avec plus de méthode, de soin que jamais. L'artillerie, le matériel de guerre, répondaient amplement à l'accumulation des troupes dont l'instruction, l'entraînement, l'emplacement bien choisi, l'organisation ne laissaient rien à désirer. C'est que l'opération était d'une importance capitale, décisive pour l'Allemagne.

Il s'agissait d'effacer, par une nouvelle bataille de la Marne, le souvenir de l'échec de 1914, d'étendre, de doubler les gains réalisés si heureusement par la surprise du Chemin des Dames, d'enfoncer du Nord au Sud notre front de Champagne, de pousser au delà de la Marne, en pivotant autour de Château-

Thierry, de couper ainsi nos armées en deux et d profiter du désarroi causé par ce très gros événement pour livrer enfin, dans de bonnes conditions face à l'Ouest, la bataille générale destinée à finir l guerre.

Le gros effort des Allemands devait être fait pa leur aile gauche, leur aile marchante, décisive, qu avait pour mission d'enfoncer, à coups d'hommes l'armée du général Gouraud, notre valeureus armée de Champagne, qui s'étendait du Sud-Es de Reims à l'Argonne. Cette aile allemande avait ét organisée d'une manière formidable et comprenai plusieurs armées composées des meilleures troupe prussiennes et allemandes. Leur entraînement avai été particulièrement soigné; leur moral surchauffé Elles brûlaient du désir de rivaliser avec celles qu avaient si brillamment réussi, quelques semaine auparavant. Elles savaient que toute l'Allemagn avait les yeux fixés sur elles, que leur rôle était d la dernière importance, que rien ne devait le arrêter.

Ces préparatifs avaient été faits dans le plus gran secret. Mais cette fois-ci ils avaient été éventés Notre haut commandement, le général en che Pétain, le général Fayolle, commandant le group des armées engagées dans cette lutte, tous no chefs d'armées bien renseignés étaient entièremen prêts.

Le général Gouraud avait lui aussi su parler a cœur de ses hommes et leur tracer nettement l voie du devoir et de l'honneur. Ne laissant que d faibles éléments dans sa zone de couverture, il avai tracé sa ligne de résistance assez loin en arrièr

pour être soustraite aux plus gros effets du bombardement ennemi, et, en termes chaleureux, il avait demandé à ses soldats de ne pas faire un pas en arrière de cette ligne et d'y arrêter coûte que coûte les Allemands, en leur tuant le plus de monde possible.

Nos soldats répondirent avec une vaillance sans pareille à l'appel de leur chef aimé, respecté. Ils firent tomber en masses, sous leurs coups, les rangs serrés de notre adversaire. Toute notre ligne, de Sillery à la main de Massiges, resta intacte, inébranlable, sous les assauts furieux, répétés, acharnés des Allemands. La situation était sauvée. L'opération principale de l'ennemi était manquée. Le général Gouraud et ses admirables troupes avaient rendu à la Patrie un service inoubliable.

Pendant ce temps, la bataille faisait rage à l'Ouest et au Sud-Ouest de Reims. De Reims à Dormans, les troupes anglo-italo-françaises résistèrent avec une grande énergie à la poussée ennemie. Par contre, entre Dormans et Fossoy, les Allemands réussirent à franchir la Marne, mais sans pouvoir pousser de plus de quelques kilomètres au Sud de la rivière. Bientôt, ils furent arrêtés par nos troupes et eurent à livrer de très violents combats du côté de Saint-Agnan et de La Chapelle-Montaudon, comme sur la rive Nord de la Marne du côté de Chatillon.

Le 16 et 17 juillet, la lutte continua très violente, sans changer d'aspect. La résistance de notre héroïque front de Champagne resta irréductible. Entre Reims et la Marne, les combats s'accentuèrent encore, avec des progrès très légers pour les Allemands. Par contre, l'accumulation de leurs cadavres

devant nos lignes témoignaient de la valeur de no soldats et des Anglais, et aussi de l'intrépidité de Italiens qui firent une très brillante contre-attaqu près de Pourcy et rejetèrent leurs adversaires su l'Ardre.

Au delà de la Marne, les Allemands ne réussiren pas à progresser vers le Sud, tout en s'étendant u peu le long de la rivière du côté de l'Est vers Oeuill et Monvoisin.

Tout indiquait que la grosse ruée, la nouvell bataille de la Marne, montée par le « grand éta major » avec des moyens si formidables, était perdu qu'elle s'effondrait sous la vaillance, l'héroïsme de no troupes et de nos alliés. Le général Foch s'em pressa, du reste, de montrer à nos ennemis que c'e était bien fini de leurs offensives, de leurs surprise de leurs ruées savamment étudiées, minutieus ment préparées ; et que l'heure des grandes initiative sonnait désormais pour les Alliés. Il prit l'offensiv avec un coup d'œil, une habileté, une hauteur d vues tout à fait remarquables, et transforma l'éche des Allemands en une défaite sanglante, pleine d promesses pour l'avenir.

TITRE IX

L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DU MARÉCHAL FOCH

CHAPITRE PREMIER

LES BATAILLES DE JUILLET ET AOÛT 1918

I

LA BATAILLE ENTRE AISNE ET MARNE

Pendant que les Allemands attaquaient du Nord u Sud nos lignes de Château-Thierry à Reims et l'Argonne, ils avaient laissé dans l'immobilité les roupes de leur flanc droit, qui s'étendaient face à 'Ouest, de Château-Thierry à Soissons et à l'Oise, et lont les lignes faisaient en arrière un angle droit vec leur front d'attaque. Cette disposition en querre se prêtait à une contre-offensive de notre art : en les poussant à la fois de Soissons à Château-Thierry et de Château-Thierry à Reims, nous avions es moyens de les enserrer dans une formidable enaille, dont ils ne pourraient sortir que par un ecul accentué, précipité.

Le maréchal Foch saisit cette occasion, ave(l'habileté, l'énergie d'un homme de guerre éminent L'opération, étudiée, préparée d'après ses instruc- tions et magistralement dirigée par le commandan en chef général Pétain et par le général Fayolle. commandant le groupe des armées engagées, débuta brusquement, le 18 juillet 1918, de l'Aisne à l: Marne, sur un front de 45 kilomètres, et eut immé diatement les conséquences les plus heureuses.

Les troupes allemandes, chargées de la garde de c(front, appartenaient à l'armée prussienne von Boehn qui venait de se créer une réputation d'entrain e de vigueur par la prise du Chemin des Dames En lui confiant le soin de veiller à la sécurité d flanc et des derrières de ses armées d'attaque, l(haut commandement allemand lui avait donné u poste d'honneur. Elle n'en fut pas moins complète ment déroutée par les attaques énergiques d général Mangin au Nord de l'Ourcq, du généra Degoutte au Sud de cette rivière. Les vaillante armées de ces deux généraux délivrèrent, dès l(premier jour, 20 villages, et s'emparèrent de plu sieurs milliers de prisonniers et d'un très imposan matériel. Nos chars d'assaut jouèrent un rôle consi dérable dans cette brillante mise en train de l'offen sive du maréchal Foch.

Les efforts de la branche Nord de notre tenaill continuèrent énergiquement le jour suivant e valurent à nos deux armées, Mangin et Degoutte 17 000 prisonniers et 360 canons enlevés à l'ennemi

Alors intervint la branche Est de notre tenaille Au Sud de la Marne, l'armée de Mitry fit des progrè sérieux vers la rivière. Entre la Marne et Reims

; violents combats furent livrés par l'armée du énéral Berthelot, l'ancien et très énergique chef de mission française en Roumanie. Cette armée, omposée de troupes anglaises, américaines, itaennes, françaises, fit des prodiges de valeur et éussit à progresser malgré la résistance acharnée e l'ennemi,

Sous la poussée de ces armées et la menace de la ranche Nord de notre tenaille, les Allemands ne ardent pas à repasser la Marne. Château-Thierry st à nous le 21 juillet. Ce jour-là et les suivants, recul des Allemands s'accentue de plus en plus evant nos vaillantes troupes. Les abords de Châeau-Thierry sont largement dégagés par le corps 'armée de Mondesir; la route de cette ville à Soisons est dépassée; devant Jaulgonne, au Nord de la Iarne, nous prenons 51 canons de 150 et un matéiel considérable. Du côté de l'Ardre, l'armée Berhelot continue lentement, violemment ses progrès.

A partir du 27 juillet, nos troupes talonnent les rrière-gardes allemandes. Le 28, nous prenons Fèren-Tardenois. Le 30 juillet, la lutte se poursuit igoureusement d'un côté le long de la Crise, de 'autre sur les hauteurs séparant la vallée de la Iarne de celle de l'Ardre. Le 2 août, nous pénérons dans Soissons, nous franchissons la Crise et vançons au Nord de la route de Dormans à Reims. e lendemain, la poursuite continue sur tout le ront; Fismes est pris par les Américains; la Vesle st atteinte et même dépassée sur plusieurs points.

La bataille est gagnée, héroïquement gagnée. Elle ous a valu 40 000 prisonniers, plusieurs centaines le canons et la délivrance de nos belles contrées

du Valois et du Tardenois, hélas! horriblemen pillées et saccagées par nos odieux ennemis. Pen dant que se livraient ces luttes mémorables, qu amenaient un renversement complet de la situation les autres armées alliées n'étaient pas restées inac tives et avaient procédé à de nombreux coups de main En Champagne, l'armée Gouraud avait rectifié s ligne, si héroïquement défendue le 15 juillet, et pa une série d'actions locales avait réalisé une avanc de 1000 à 1500 mètres sur plus de 20 kilomètres e fait 1400 prisonniers. Au nord de Montdidier, l'armé Debeney avait également progressé et fait 185 prisonniers, dont 49 officiers et 4 chefs de bataillon..

Le gouvernement répondit aux vœux du pays, e donnant une haute consécration à ces succès. Pa décret du 6 août 1918, le général Foch, l'éminen organisateur de notre défense et de ces glorieuse journées d'offensive, fut nommé Maréchal de France à l'effet « de mieux consacrer encore dans l'aveni — dit le rapport de M. Clemenceau — l'autorit du grand homme de guerre, appelé à conduire le armées de l'Entente à la victoire définitive ».

Le Général en chef Pétain, qui avait si remarqua blement préparé, dirigé l'exécution de la bataille reçut la Médaille militaire, la plus haute distinctio de nos généraux.

II

LA BATAILLE ENTRE LA SCARPE ET L'AISNE

Dès le lendemain de sa promotion à la haut dignité de maréchal de France, le généralissim

Foch, « décidé à ne laisser aucun répit à nos ennemis », transporta son offensive entre la Somme et la Scarpe.

Le 8 août, il fit attaquer les Allemands par le maréchal Douglas Haig, avec l'armée anglaise Rawlinson et l'armée française Debeney, sur un front de 25 kilomètres, depuis Braches sur l'Avre au Nord de Montdidier jusqu'à Morlancourt près et au Nord de la Somme. L'ennemi fut complètement surpris; les objectifs indiqués aux troupes furent atteints sur toute la ligne, facilement au centre où les alliés réalisèrent des avances de 12 kilomètres, plus difficilement aux deux ailes où la résistance fut plus accentuée, plus longue à tomber.

Le 9 août, l'attaque continua. Nos progrès grossirent sur tout le front et s'étendirent du côté français jusqu'au sud de Montdidier, du côté anglais jusqu'au point d'appui si important de Morlancourt qui fut pris, malgré la résistance acharnée des Allemands, ainsi que d'autres points du côté de l'Ancre.

Le 10, la bataille s'étendit encore davantage vers le Sud-Est. Une autre armée française — la 3e, général Humbert — intervint en attaquant, à la droite de l'armée Debeney, à cheval sur la route de Saint-Just à Roye et sur un front de 20 kilomètres. Elle réalisa une avance de 10 kilomètres, pendant que l'armée Debeney prenait Mondidier, après l'avoir débordé, enveloppé.

En trois jours, les armées alliées avaient enlevé, de haute lutte, à l'ennemi un territoire considérable, 30 000 prisonniers et un matériel de guerre très important. Les pertes des Allemands, en tués et blessés, étaient énormes, et en bien des endroits,

leur retraite — au dire de nos aviateurs, — s'était accomplie dans le plus grand désordre.

Le 14 août, l'armée Humbert prit Ribécourt et, au prix de très durs combats, accentua ses progrès dans le massif boisé entre le Matz et l'Oise, menaçant Lassigny et Noyon, pendant que les troupes du maréchal Douglas Haig en faisaient autant du côté d'Albert.

Alors, le maréchal Foch fit encore étendre son offensive à ses deux ailes. A l'aile Sud, il fit redonner l'armée Mangin qui avait si remarquablement mis en train l'attaque du 18 juillet. Le 18 août, après un long et violent bombardement, cette vaillante armée poussa énergiquement l'ennemi entre l'Aisne et l'Oise sur un front de 25 kilomètres et réalisa le premier jour une avance de 2 kilomètres, le deuxième jour de 4, malgré la résistance acharnée de l'adversaire auquel elle prit 10 000 hommes, 200 canons et un matériel important.

Puis elle poussa les Allemands l'épée dans les reins, dégagea le territoire compris entre l'Oise, l'Ailette et Soissons, conquit la rive Sud de l'Oise et de l'Ailette et franchit cette dernière rivière du côté de Coucy.

Pendant ce temps, l'armée Humbert enlevait Lassigny, passait la Divette, progressait vers le canal du Nord et enlevait Noyon de haute lutte le 29 août.

Plus au Nord, l'armée Debeney réussit, le 26, une opération locale qui lui valut 1 100 prisonniers ; ensuite, en liaison avec les Anglais, elle poussa sans relâche l'ennemi en retraite, délivra de nombreux villages ainsi que Roye et Chaulnes.

Plus au Nord encore, la bataille avait pris une

très grande violence devant les armées anglaises du maréchal Douglas Haig. Le 21 août, de grand matin, par un fort brouillard, l'armée Byng surprit l'ennemi, sur un front de 15 kilomètres de l'Ancre à Moyenneville, et réalisa des progrès considérables. Le lendemain, les progrès continuèrent et s'étendirent depuis la Somme jusqu'au Sud-Est d'Arras. Albert fut repris.

Le 13, l'avance se poursuivit sur un front de 50 kilomètres, délivrant de nombreux villages et valant aux Anglais 14000 prisonniers pour leurs trois journées d'attaque.

Le 24 et les jours suivants, les armées Rawlinson et Byng continuent leurs succès dans les régions de Thiepval et de Bapaume, malgré la très vive résistance de l'ennemi. Le 26 août 1918, elles sont aidées par l'armée Horne,qui réalise une belle avance et fait de nombreux prisonniers sur les deux rives de la Scarpe, de Croisille aux environs de Gavrelle.

Après des luttes acharnées, nos alliés forcent les Allemands à continuer leur retraite ; ils prennent Bapaume le 29 août, ayant fait depuis le 21 août 26000 prisonniers. En même temps, ils franchissent la Somme au Nord et au Sud de Péronne, et prennent Combles.

Les 30 et 31 août, continuation des progrès de nos alliés, qui prennent le mont Saint-Quentin et occupent Péronne le 1er septembre.

Plus au Nord, l'armée Plumer occupe le fameux mont Kemmel, abandonné par les Allemands qui, poursuivis par nos alliés, évacuent en hâte la « poche » qu'ils avaient creusée, à coups d'hommes, dans les lignes anglaises entre la Bassée et Ypres.

III

LE RÉSULTAT DES VICTOIRES DU MARÉCHAL FOCH

Dès la fin du mois d'août, les résultats de la belle, énergique offensive du maréchal Foch, étaient déjà considérables. Le nombre des prisonniers, faits par les Alliés depuis le 15 juillet 1918, s'élevait à 128 302 dont 2 874 officiers; celui des canons enlevés à 2 069, des « minenwerfer » à 1 734, des mitrailleuses à 13 783. Les Allemands avaient déjà perdu la plus grande partie du territoire conquis au prix des plus sanglants sacrifices depuis le 21 mars. Et de plus il paraissait impossible que leur moral n'eût pas subi une baisse importante.

On leur avait tout promis, au début de leurs ruées. On leur avait dit que rien ne tiendrait devant la supériorité numérique, due à la trahison des Bolcheviki, devant leurs attaques en masses, devant leurs déluges d'hommes, de projectiles, de gaz délétères, devant les talents de Ludendorff pour organiser des surprises irrésistibles.... On leur avait promis l'entrée dans Amiens, dans Paris; la fin de la guerre.

Maintenant, toutes ces belles espérances de triomphe, de pillage, de conquêtes, s'étaient écroulées; et, sous les coups du maréchal Foch, ils se voyaient forcés de se replier piteusement vers leurs lignes Hindenburg, dont ils s'étaient élancés, quelques semaines auparavant, en chantant victoire.

Le « grand état-major » prenait bien toutes les

précautions pour dissimuler, excuser ses déconvenues, son repli aux yeux de la nation allemande. Ses communiqués étaient plus mensongers que jamais. Les défaites, les pertes n'y figuraient pas; par contre, il y constatait en insistant que les « tanks » jouaient un grand rôle dans nos attaques et que les officiers et les sous-officiers allemands étaient devenus très habiles pour les démolir.

Quant au haut commandement des groupes d'armées, il avait été modifié, de manière à mettre les princes héritiers en dehors des angoisses de la retraite. Le prince Ruprecht, héritier de Bavière, avait été envoyé en permission; le commandement du prince Guillaume, héritier du trône d'Allemagne, avait été repoussé vers l'Est; de sorte que toutes les armées allemandes centrales, inquiétées d'abord par l'offensive du maréchal Foch et forcées les premières de battre en retraite, avaient pu être mises sous les ordres du général von Boehm, nommé colonel-général, après sa victoire du Chemin des Dames, et chargé d'assumer toutes les responsabilités compromettantes du repli général.

L'ensemble de ces mesures indiquait bien le malaise qui pesait sur le grand quartier général allemand et les difficultés qu'on y avait pour enrayer les craquements qui commençaient à se manifester dans le moral du peuple allemand et qui annonçaient une débâcle prochaine.

De notre côté, les opérations avaient marché avec une énergie, une ampleur, une sûreté, une concordance dans les efforts, qui démontraient la haute valeur de notre généralissime, le maréchal Foch, de

nos commandants en chef Douglas Haig et Pétain, du général Fayolle qui venait de commander le groupe de nos armées de la Somme à la Marne et même à l'Argonne; ainsi que des généraux d'armées Anglais et Français, mêlés à ces glorieuses affaires.

Sous l'impulsion de ces chefs éminents, l'entrain, le mordant, l'intrépidité de toutes les armes, infanterie, artillerie, cavalerie, génie, des armées alliées avaient été admirables. Partout on les avait vues rivaliser d'ardeur et de dévouement. L'excellente mesure de « l'amalgame », organisée par le maréchal Foch, avait donné les meilleurs résultats. En faisant combattre côte à côte, dans la même armée, des unités anglaises, américaines, françaises, italiennes, il avait réussi à créer de merveilleux courants internationaux d'émulation en bravoure, en héroïsme.

L'aviation alliée avait contribué pour une large part à nos succès, par ses reconnaissances, ses combats, ses bombardements des rassemblements, des colonnes ennemies, par son intervention audacieuse à coups de mitrailleuses dans la bataille.... Elle avait pris incontestablement le dessus sur l'aviation allemande. L'aviation anglaise avait, en une seule année, du 1er juillet 1917 au 1er juillet 1918, abattu 3000 appareils allemands et en avait fait tomber désemparés 1000 autres, tout en n'en perdant elle-même que 1100. De son côté, en six mois, depuis le 1er janvier 1918, l'aviation française avait abattu 1501 appareils ennemis, dont les chutes avaient été sévèrement contrôlées, tout en n'en perdant elle-même que 352.

Les chars d'assaut, « tanks », avaient aussi joué dans nos assauts un rôle des plus importants, en frayant le chemin à nos vagues d'assaut, en bousculant devant nos soldats les défenses de l'adversaire, en permettant de surprendre l'ennemi, bien mieux que lorsqu'on le prévenait par un bombardement prolongé, en se jetant vaillamment dans la mêlée pour canonner, mitrailler de près les îlots de résistance, les nids de mitrailleuses ennemis. Les Anglais, qui avaient inventé les « tanks » et qui avaient ainsi mis fin à la légende de l'inviolabilité des régions de fils de fer barbelés, leur attribuaient une bonne partie de leurs éclatants succès.

Quant aux « chars d'assaut » français, ils étaient en 1918 — après quelques tâtonnements — de deux types : le demi-lourd, pesant 23 tonnes, usiné à Saint-Chamond, qui était armé de mitrailleuses et d'un canon de 75, et le léger, qui ne pesait que 7 tonnes et qui, usiné par la maison Renault, n'était armé que de mitrailleuses ou d'un petit canon de 37. Les deux types avaient très bien réussi. C'est à la charge de 70 chars d'assaut Saint-Chamond que l'armée Mangin a dû de pouvoir enlever les défenses formidables accumulées par les Allemands au Sud de l'Oise, à l'Est de Tracy. Le type « léger » a rendu partout les meilleurs et les plus héroïques services.

D'un autre côté, l'entrain, les succès merveilleux des troupes alliées avaient eu la plus heureuse influence sur l'état d'esprit des peuples. Partout, dans les nations alliées, régnait désormais, comme dans les armées, la confiance la plus absolue dans la victoire finale, la foi dans les talents et l'énergie

de notre haut commandement. Et cette foi était largement justifiée.

La marche si fermement soutenue des opérations, leur admirable coordination si bien réglée par le maréchal Foch, allaient le démontrer encore davantage.

CHAPITRE II

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS SUR TOUS LES FRONTS

I

SUR LE FRONT DE FRANCE. — LES VICTOIRES ALLIÉES DU 1er SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 1918

Pendant les premières semaines de son offensive libératrice, le maréchal Foch avait su très habilement profiter des facilités que lui donnaient, pour les enserrer dans de formidables tenailles, les fameuses « poches », réalisées si lourdement par les Allemands à coups d'hommes, au prix de pertes énormes. Il avait fait vider ces « poches » de haute lutte et infligé à nos ennemis des défaites sanglantes, retentissantes, entre l'Aisne et la Marne, puis entre la Scarpe et l'Aisne.

Maintenant qu'il tenait solidement les Allemands, il n'était pas homme à leur laisser le moindre répit. Ses attaques continuèrent en s'intensifiant, en s'étendant sur tous les fronts de France, depuis la mer du Nord en Belgique jusqu'à la Moselle.

Ce fut une bataille générale, dont les offensives séparées, parfois simultanées, parfois successives, et toujours développées sur de grands fronts, se sont étayées, entr'aidées énergiquement, harmonieusement les unes les autres et ont fait ressortir la haute valeur du grand chef qui les dirigeait.

Leur but commun a été d'abord de rejeter les Allemands sur leur ligne Hindenburg et ensuite en les attaquant violemment, en manœuvrant pour menacer leurs communications, pour leur faire craindre l'enserrement dans de nouvelles tenailles, de les forcer à évacuer cette ligne, qu'ils avaient mis des années à fortifier, à enchevêtrer d'obstacles, de retranchements, de fils de fer et qui, composée de positions successives se soutenant les unes les autres, s'étendait depuis Dixmude, par Lens, Quéant, Cambrai, Saint-Quentin, La Fère, vers le Nord de Reims, puis à travers la Champagne et l'Argonne, jusqu'à la Meuse, et était soutenue à l'arrière par trois piliers, Lille, Laon, Metz.

Les premiers jours de septembre furent employés par les armées anglaises, françaises et américaines à continuer à activer la poursuite de l'ennemi et à s'emparer progressivement des territoires qu'il possédait encore en avant de la ligne Hindenburg, en Picardie, entre l'Oise et l'Aisne, et au Sud de l'Aisne.

En même temps, le maréchal Foch fit procéder, le 2 septembre, à l'attaque d'une section de cette ligne, dont les Allemands n'avaient pas bougé, entre Drocourt et Quéant, à l'Est d'Arras, et qui constituait une des parties les plus solides de leurs défenses. L'attaque fut déclenchée de grand matin, et très vigoureusement, par l'armée Horne. Au prix

de glorieux efforts, nos vaillants alliés anglais enlevèrent toute cette section, morceaux par morceaux, et firent 10 000 prisonniers.

Ce succès força les Allemands à presser leur retraite au Nord et au Sud. Ils se dépêchèrent d'évacuer la « poche » qu'ils avaient réalisée sur la Lys, dans la région de La Bassée, pendant leur deuxième ruée. Les Anglais les poursuivirent et firent aussi des progrès sensibles plus au Sud, dans le Cambrésis. De notre côté, en Picardie, les armées Debeney, Humbert, Mangin poussèrent l'ennemi d'une façon continue et enlevèrent Ham, Chauny, Tergnier, et, au nord de l'Ailette, Coucy et la Basse-forêt.

Vers le 10 septembre, l'avance des Alliés se ralentit. La résistance des Allemands augmenta; leurs contre-attaques s'accentuèrent, mais sans succès. Les Alliés étaient arrivés de ces côtés devant la ligne Hindenburg.

Alors, à l'autre bout du champ de bataille, à l'Est de la Meuse, dans la plaine de la Woëvre, commença une grande opération offensive américano-française destinée à vider la fameuse hernie, la « poche » de Saint-Mihiel, qui datait des premiers mois de la guerre. L'attaque fut déclenchée le 12 septembre. L'armée américaine marcha énergiquement du Sud au Nord, depuis le Sud de Saint-Mihiel jusque vers Pont-à-Mousson. L'armée française Hirschauer attaqua de l'Ouest à l'Est, en partant du pied des côtes de Meuse. La rencontre de ces armées dans la plaine de la Woëvre aurait pu amener l'encerclement des Allemands de Saint-Mihiel. Ils se dépêchèrent d'évacuer la ville et ses environs, mais pas assez vite pour empêcher les Américains et nos troupes de

leur faire en trois jours 13 500 prisonniers et de leur prendre de nombreux canons.

La poche de Saint-Mihiel était comblée. Notre nouveau front s'étendait à travers la Woëvre depuis Viéville-sous-les-Côtes, par Thiaucourt, jusqu'au Bois Le Prêtre au Nord de Pont-à-Mousson. De ce côté, les Américains ne tardèrent pas à progresser suffisamment pour ouvrir sur les forts de Metz un bombardement des plus efficaces.

Pendant ce temps, dans le Nord, les armées britanniques faisaient des progrès, repoussaient des contre-attaques dans la région d'Havrincourt, dans celle de la Bassée et plus au Nord vers Ypres. Notre armée Mangin prenait le Moulin Laffaux et avançait sur le plateau du Chemin des Dames, en y faisant plus de 4 500 prisonniers.

Le 18 septembre 1918, poursuivant ses belles et énergiques manœuvres, le maréchal Foch fit attaquer violemment, entre Cambrai et Saint-Quentin, une des parties les mieux défendues de la ligne de résistance allemande, sur laquelle ils avaient accumulé plusieurs armées et donné à leurs troupes de défense une densité considérable.

Sous le haut commandement du maréchal Douglas Haig, l'opération fut entamée le 18 septembre par l'armée Rawlinson et par notre armée Debeney sur un front de 25 kilomètres, à l'Ouest et au Nord Ouest de Saint-Quentin, de Holmon à Gouzeaucourt

Dès le premier jour, l'avance des Anglais est sérieuse, et le nombre de leurs prisonniers s'élève à 6 000. Le lendemain, ils élargissent leurs gains et résistent victorieusement à des contre-attaques pendant que notre armée Debeney progresse vers

Saint-Quentin et prend deux villages. Pour les deux journées, les prisonniers sont 10000, les canons enlevés 60.

Les jours suivants, les progrès continuent. Nos troupes atteignent l'Oise et occupent Vendeuil. Le nombre des prisonniers ne cesse d'augmenter.

Le 27 septembre, cette offensive est prolongée vigoureusement vers le Nord, à la gauche de l'armée Rawlinson. Les armées britanniques Byng et Horne attaquent sur un large front, au Sud de la Sensée, en direction générale de Cambrai. Dès le premier jour, l'avance est considérable. Les troupes britanniques sont remarquables d'entrain et de vigueur. Les « tanks » les aident vaillamment. De vieux « tanks » démodés sont noyés dans le canal du Nord, pour permettre aux jeunes de passer sur leurs carapaces.

Le 28, nos Alliés franchissent le canal de l'Escaut à Marcoing et progressent en repoussant de fortes contre-attaques allemandes. 10000 prisonniers; 200 canons. Le 29, ils débordent Cambrai au Nord et au Sud, et se battent dans ses faubourgs, pendant qu'à leur droite, l'armée Rawlinson avance vers Saint-Quentin par le Nord et notre armée Debeney par le Sud.

Après avoir repoussé de très dures contre-attaques et avoir livré de très violents combats, les vaillants soldats de Debeney pénètrent dans Saint-Quentin de haute lutte, jusqu'au canal, le 1er octobre 1918; ils prennent entièrement la ville dès le lendemain. Au Nord, les Anglais continuent à lutter aux abords de Cambrai et s'emparent de la position du Catelet. Puis, jusque vers le 7 octobre, la bataille se poursuit, les Alliés progressant lente-

ment, entre Cambrai et Saint-Quentin et à l'Est de Saint-Quentin.

En même temps, pour étayer cette offensive qu'il va faire poursuivre énergiquement, le maréchal Foch fait procéder plus au Nord, entre Dixmude et Ypres, à une autre opération d'une grosse importance. Le 28 septembre, sous le haut commandement de son roi héroïque, Albert Ier, secondé par le général d'armée français, Degoutte, l'armée belge fut portée en avant, soutenue sur sa droite par l'armée britannique Plumer, sur sa gauche par des troupes françaises et aidée plus au Nord par la flotte anglaise bombardant les côtes. Le front d'attaque, très large, s'étendait de Dixmude au Sud-Est d'Ypres.

Dès le premier jour, l'armée belge avance de plusieurs kilomètres et enlève vaillamment de puissantes positions savamment fortifiées par l'ennemi depuis les premiers jours de la guerre, notamment un de ses gros points d'appui, la forêt de Houthulst. Les jours suivants, Dixmude, Paschendæle... ainsi que la fameuse crête d'Ypres sont enlevés par nos Alliés, flanqués à leur gauche par nos troupes qui prennent Stande... et à leur droite par l'armée Plumer qui s'avance victorieusement vers Menin, menaçant toute la région de Lille. L'avance belge est poussée jusqu'aux abords de Roulers. Le nombre des prisonniers s'élève à 10500; celui des canons enlevés à 350.

Sous la menace de cette brillante opération et de celle du Cambrésis, les Allemands activent leurs préparatifs de retraite dans la région du Nord. Ils évacuent Armentières et Lens, qui sont immédiatement occupés par les Anglais, et ils incendient Douai.

Cela ne suffit pas au maréchal Foch. Dès qu'il sentit l'ennemi suffisamment accroché dans le Nord, il fit procéder à une offensive énergique, sur un front étendu, de chaque côté de l'Argonne, de la Meuse à Reims, face au Nord.

A l'Est de l'Argonne, l'opération fut menée par l'armée américaine, à l'Ouest, en Champagne par l'armée Gouraud, bientôt secondée par notre armée Berthelot.

L'attaque débuta brillamment le 26 septembre. Entre l'Argonne et la Meuse sur un front de 32 kilomètres, au Nord-Ouest de Verdun, les Américains avancèrent de plusieurs kilomètres et délivrèrent de nombreux villages. Ils continuèrent le lendemain et le surlendemain avec une vaillance touchant à la témérité, libérèrent encore d'autres villages et prirent plus de 100 canons et 800 prisonniers. Leur aviation fit merveille et mit bas plus de 60 avions allemands.

De son côté, l'armée Gouraud avança en Champagne d'une façon continue et avec la plus grande énergie, du 26 au 29 septembre, enlevant sur un front de 35 kilomètres, de Reims à l'Argonne, plus de 5 kilomètres en profondeur de tranchées et de fils de fer. L'ennemi lutta avec acharnement dans ces formidables défenses qu'il n'avait cessé d'enchevêtrer, de perfectionner, et où il avait accumulé les meilleures troupes prussiennes du « Kronprinz ». Rien ne résista à la valeur, à l'entrain de nos vagues d'assaut, remarquablement secondées par l'artillerie, par l'aviation et par les « tanks ». 10 000 prisonniers.

Le 30 septembre et dans les premiers jours d'octobre, la bataille continua de part et d'autre

de l'Argonne au milieu de très violentes contre-attaques allemandes. L'armée américaine maintint énergiquement ses gains et fit de nouveaux progrès. L'armée Gouraud poursuivit son avance, tantôt dans la direction de Vouziers, tantôt près de Reims, au Nord d'Auberive et de Somme-Py; pendant qu'à sa gauche l'armée Berthelot poussait les Allemands sur la Vesle, ainsi qu'à l'Ouest et au Nord de Reims.

Dès le 5 octobre, l'énergie de ces attaques porte ses fruits. Les Allemands sont contraints à faire un repli général, sur un front de 45 kilomètres, à l'Est et à l'Ouest de Reims. Ils se retirent sur la Suippe et l'Arnes et dégagent complètement Reims, en nous abandonnant Brimont et le massif de Moronvillers, qui leur avaient tant servi à bombarder, à détruire systématiquement, criminellement notre glorieuse cité!

Nos troupes encerclent Nogent-l'Abbesse qui ne tarde pas à tomber entre leurs mains; nos avant-gardes sont partout en contact avec les arrière-gardes ennemies. Le 6 et le 7 octobre, la lutte continue. Saint-Etienne et Berry-au-Bac sont repris par nos soldats; pendant qu'au Nord, l'incendie de Laon, le pilier central de la défense allemande, montre tragiquement que la manœuvre du maréchal Foch commence à faire sentir son influence libératrice.

Pendant que ces glorieux événements se déroulent à l'Est et au Nord, l'armée Mangin n'était pas restée inactive entre l'Oise et l'Aisne. Le 28 septembre, poussant l'ennemi en retraite, elle occupait la forêt de Pinon et le fort de Malmaison. Notre avance se poursuivait au Nord de Vailly et aussi entre la

Vesle et l'Aisne où nous faisions 1 500 prisonniers.

Le nombre des prisonniers ne cesse d'augmenter sur toutes les parties du front et montre bien à quel point l'usure allemande s'accentue sous les coups du maréchal Foch. Depuis la mise en train de son offensive, le 18 juillet 1918, jusqu'au 30 septembre, les armées alliées ont pris aux Allemands 5 518 officiers et 248 494 hommes. Sur ce total, il revient aux armées britanniques 2 783 officiers, 120 835 hommes et plus de 1 400 canons pris à l'ennemi en août et septembre.

II

EN ORIENT, DÉFAITE DES TURCS ET PRISE DE DAMAS. CAPITULATION DES BULGARES. — DEMANDE D'ARMISTICE DES EMPIRES CENTRAUX

Pendant que la lutte s'accentuait magistralement, victorieusement, sur le théâtre de France, elle donnait aussi les plus heureux résultats en Orient.

En Palestine, l'armée britannique du général Allenby occupait au début de septembre 1918, au Nord de Jérusalem et de Jéricho, un front d'une centaine de kilomètres entre le Jourdain et la mer Méditerranée, au Nord de Jaffa. Elle avait devant elle deux fortes armées turques, commandées par le général prussien Liman von Sanders.

Le 19 septembre, le général Allenby fit attaquer violemment du côté du Jourdain ; et en même temps fit porter en avant, le long de la mer, le gros de ses forces, précédé par une importante cavalerie, de manière à tourner l'ennemi, à arriver sur ses derrières et à l'envelopper.

Cette belle manœuvre, énergiquement exécutée, eut un plein succès. Dès le 20 septembre, le gros de la cavalerie atteint Nazareth sur les derrières de l'adversaire, y prend toutes les troupes et services techniques des armées turques et met en fuite le général von Sanders. Alors, sous la poussée violente des Anglais, aidés par un détachement français et remarquablement soutenus sur leur flanc droit par les Arabes du Sultan du Hedjaz, les armées turques sont mises en pleine déroute et, complètement désorganisées, tombent successivement entre les mains de nos alliés, qui ramassent en quelques semaines 78 000 prisonniers et un matériel immense.

La Syrie fut envahie. Damas fut pris le 1er octobre. Le grand port de Beïrout fut occupé par une escadre anglo-française.... C'était un événement des plus importants, destiné à avoir dans tout l'Orient un très gros retentissement et à faire comprendre à la Turquie que le moment arrivait pour elle de prendre une résolution analogue à celle qui venait d'être imposée à la Bulgarie par les armées alliées de Salonique.

Sur ce théâtre-là, la manœuvre fut également très belle. L'opération fut remarquablement préparée et magistralement exécutée par le général Franchet d'Espérey, commandant en chef les armées de Salonique, et faisant preuve une nouvelle fois de cette vigueur, de cet entrain, de cette audace toute française qu'il avait déjà montrés en 1914, à la tête de la 5e armée, pendant la bataille de la Marne, et qui avaient si largement contribué à notre victoire.

En septembre 1918, le front des armées de Salonique se développait, de l'Est à l'Ouest, au Nord de

Salonique, depuis le lac Doiran jusqu'au Nord de Monastir, sur une étendue de 150 kilomètres environ. Devant nos troupes, l'armée bulgare, renforcée par quelques divisions austro-allemandes, avait fortement consolidé ses deux ailes en retranchements et en soldats. Le centre de ses lignes s'appuyait sur une région montagneuse élevée, difficile et garnie d'ouvrages bien étudiés; moins riche en troupes, cette partie du front passait pour impropre aux grosses opérations et était regardée par l'état-major ennemi comme le secteur secondaire.

C'est par là que le général Franchet d'Espérey résolut de faire une large brèche et de s'enfoncer assez résolument, assez rapidement pour séparer l'armée bulgare en deux tronçons.

L'opération débuta le 15 septembre à l'Est de la Cerna, dans le dur massif de Dobropolje. Elle fut menée avec la plus grande énergie par l'armée serbe et par les troupes françaises, qui avancèrent dans la montagne de plusieurs kilomètres et firent 4 000 prisonniers, en enlevant 30 canons dès la première journée.

Les jours suivants, l'avance continue violemment, avec l'appui d'un contingent grec. Malgré l'arrivée de renforts, les Bulgares sont bousculés et se replient en désordre. Dès le 19 septembre, les Serbes ont escaladé la montagne et avancent au delà de la Cerna, pendant que nos troupes progressent de leur côté et qu'à l'Est les armées britanniques et hellènes attaquent au Nord du lac Doiran.

Poursuivant l'ennemi sans relâche, les Serbes et les Français arrivent sur le Vardar moyen et menacent gravement la retraite de toute la droite

des Bulgares. La brèche est faite; l'armée ennemie est coupée en deux.

A partir de ce moment, les Bulgares précipitent leur retraite, incendient leurs dépôts et laissent entre nos mains de nombreux prisonniers, de nombreux canons et un butin énorme.

Les vaillants Serbes se montrent infatigables pour délivrer leur pays. Ils se couvrent de gloire et sont remarquablement secondés par nos troupes, par notre cavalerie qui fait des merveilles, par les Italiens au Nord-Est de Monastir, par les Anglo-Hellènes qui poussent vers la Bulgarie par la Strumitza.

Prilep, Istip... sont successivement occupés. La droite bulgare, séparée du reste de son armée, est rejetée et poursuivie vers l'Albanie.

Le 27 septembre, l'armée bulgare demande un armistice. Après quelques pourparlers, la Bulgarie accepte toutes les conditions fixées par le général Franchet d'Espérey, au nom des gouvernements alliés, et capitule. Les opérations cessent contre les Bulgares, dont toute l'aile droite se constitue prisonnière de guerre; mais elles continuent contre les divisions allemandes et autrichiennes, qui se replient en toute hâte, poursuivies par les Alliés.

Le tsar Ferdinand abdique en faveur de son fils le prince Boris. La capitulation de la Bulgarie jette la consternation dans les Empires centraux. On sent qu'elle aura d'importantes conséquences sur l'issue de la guerre. Elle est due à la hardiesse, à la rapidité avec lesquelles cette belle opération a été menée. L'histoire inscrira le général Franchet d'Espérey parmi ceux de nos chefs qui ont le plus contribué à

permettre au maréchal Joffre de sauver la cause de l'humanité en 1914, et au maréchal Foch de la faire triompher en 1918.

*
* *

La capitulation de la Bulgarie et la sanglante défaite des Turcs en Palestine et en Syrie ne tardèrent pas à aggraver l'impression déprimante causée sur les Empires centraux par les victoires successives, accablantes du maréchal Foch sur le front de France, le théâtre principal, décisif, de la guerre.

Dès le 6 octobre 1918, l'Autriche demanda au gouvernement américain d'intervenir pour la conclusion d'un armistice et pour l'ouverture de négociations de paix, basées sur les messages et déclarations du Président Wilson. Cette proposition avait été précédée, trois semaines auparavant, par une première démarche isolée de l'Autriche, essayant d'obtenir une réunion en pays neutre, pour « un entretien préparatoire » au sujet de la paix. Mais cette manœuvre avait été arrêtée net par une déclaration énergique de M. Clemenceau, affirmant au Sénat « qu'il n'y avait pas de transaction possible entre le crime et le droit ».

Maintenant l'Autriche n'était plus seule. L'Allemagne et la Turquie n'avaient pas tardé à la suivre et à demander à peu près dans les mêmes termes la conclusion d'un armistice et l'ouverture de négociations de paix. La Turquie était évidemment poussée par la crainte de se voir bientôt, par la capitulation de la Bulgarie, coupée de toutes communications avec les Empires centraux.

Quant à l'Allemagne, quoique moins baissée moralement que l'Autriche dont tous les organes réclamaient la paix, il devait lui apparaître bien clairement que, sous la pression énergique, persévérante des armées alliées, si remarquablement dirigées sur le front de France par le maréchal Foch, tout espoir de victoire et même de résistance prolongée lui était enlevé, et qu'elle était certaine d'être battue et envahie à bref délai. Aussi attendait-elle la réponse du Président Wilson avec une anxiété qui faisait pâlir même l'annonce de réformes libérales dans son régime intérieur, lancée au nom de l'empereur par le nouveau chancelier d'Empire, le prince Max de Bade. La situation du « *Cæsar gloriosus* » était devenue bien précaire vis-à-vis de l'opinion publique allemande, que la peur de l'invasion commençait à affoler.

En France, au contraire, la confiance était générale, non seulement à l'égard du haut commandement, mais aussi du gouvernement si énergiquement orienté par le président du conseil M. Clemenceau. Tous les partis admiraient la verdeur de ce vieux lutteur de soixante-dix-sept ans, qui se consacrait avec un dévouement inlassable à activer, à terminer victorieusement la guerre; qui avait tant contribué, avec le « Premier » de l'Angleterre, à organiser enfin le commandement suprême, unique, des armées alliées et à le confier au maréchal Foch, qui savait se montrer sur le front avec une crânerie allant au cœur de nos héroïques poilus, qui parlait peu, mais avec tant d'énergie, quand il le fallait, au nom de la France.

C'est le 9 octobre que fut publiée la réponse du

Président Wilson à l'Allemagne. — Il n'en fit pas immédiatement à l'Autriche et à la Turquie. — Elle pouvait se résumer ainsi : « L'Allemagne accepte-t-elle, oui ou non, mes conditions de paix? — L'armistice sera impossible, tant que les Empires centraux seront sur le sol des Alliés. — Est-ce simplement au nom des autorités constituées qui ont conduit la guerre que parle le gouvernement impérial ? »

L'Allemagne s'est dépêchée de répondre qu'elle acceptait les conditions Wilson, que pour obtenir l'armistice elle était prête à évacuer et demandait la réunion d'une commission mixte, que le gouvernement actuel s'appuyait sur la majorité du Reichstag et parlait aussi au nom du peuple allemand.

Cette conversation s'est prolongée, de la part du Président Wilson dans la droiture, la fermeté, l'élévation des pensées; dans la fourberie et l'ergotage de la part des Allemands. Finalement, le 21 octobre 1918, le Président Wilson a transmis la demande d'armistice aux gouvernements alliés, en insistant sur la nécessité d'exiger des conditions empêchant nettement l'Allemagne de renouveler les hostilités, et sur l'impossibilité de se fier au gouvernement allemand actuel.

III

CONTINUATION DE L'OFFENSIVE DU MARÉCHAL FOCH SUR LE FRONT DE FRANCE

Pendant que l'Allemagne tergiversait, louvoyait, essayait de ruser dans l'espoir que la guerre pour-

rait finir, sans que son territoire fût envahi, le maréchal Foch avait fait continuer magistralement, énergiquement, son offensive.

Les progrès de ses attaques dans le Nord avaient été considérables les 8, 9 et 10 octobre 1918, entre Cambrai et Saint-Quentin. Les armées du maréchal Douglas Haig avaient enfoncé le système allemand remarquablement organisé entre Beaurevoir et Masnières, pris Cambrai et Le Cateau et fait plus de 10 000 prisonniers, en enlevant 200 canons.

C'est avec un légitime orgueil que nos alliés avaient fait ressortir que, depuis le 21 avril 1918, leurs armées avaient réussi à rompre tout le système Hindenburg depuis Arras jusqu'à Saint-Quentin, en s'avançant de 40 kilomètres à l'Est et en prenant à l'ennemi 110 000 hommes et 1 200 canons.

Notre armée Debeney les avait vaillamment appuyés au Sud, entre la Somme et l'Oise. Elle avait avancé de 8 kilomètres et fait 2 000 prisonniers du 8 au 10 octobre.

De leur côté, nos attaques de l'Est avaient donné de bons résultats, de chaque côté de l'Argonne. Le 8 octobre, l'armée américaine avait progressé en Argonne et, avec le concours de troupes françaises, elle avait enlevé sur la rive Est de la Meuse les bois des Caures et de Haumont, avec les villages de Consenvoye, Brabant, dont les noms rappellent les terribles premières journées de Verdun.

L'armée Gouraud avait également avancé victorieusement sur le front de la Suippe.

Les 9 et 10 octobre, les progrès franco-américains avaient continué du côté de Grandpré, en Argonne, et sur les deux rives de la Meuse.

A partir du 11 octobre, l'effet de la bataille se fait sentir. Au centre, dans la région de Laon, les Allemands reculent talonnés par les armées Berthelot et Mangin, qui s'avancent au Nord de l'Aisne et reprennent Craonne, La Fère, Laon, les abords du camp de Sissonne; pendant que l'armée Gouraud délivre Vouziers et toute la boucle de l'Aisne et qu'au loin, dans le Nord, le repli de nos ennemis s'accentue aussi au Nord de la Sensée.

Aussitôt le maréchal Foch fait activer encore sa grande offensive libératrice. Dans les Flandres, le groupe des armées belgo-franco-britanniques du roi Albert Ier reprend l'attaque le 14 octobre et la poursuit, les jours suivants, sur un vaste front de Dixmude à la Lys, prenant Roulers, Menin, Courtrai, et enlevant à l'ennemi 12 000 hommes et 100 canons.

Cette avance et celle des armées britanniques du Cambrésis placent les Allemands dans une situation périlleuse dans la région de Lille et les condamne à un nouveau repli. Ils évacuent Douai, Lille, et bientôt après Tourcoing et Roubaix qui sont occupés par les Alliés.

Cette délivrance a une importance militaire considérable, puisque la place de Lille était devenue le pilier Nord des lignes allemandes. Elle en a une plus grande encore au point de vue de la patrie française. C'est la libération de toute notre région du Nord et de sa capitale. C'est la fin d'horribles souffrances, d'une captivité de plus de quatre années. La France accueille cette heureuse nouvelle avec enthousiasme.

A Paris, sur la place de la Concorde, la statue de

Lille est couverte de fleurs au milieu desquelles se détache la couronne offerte par lord Derby, ambassadeur d'Angleterre. Et la foule circule joyeusement devant cette décoration si touchante, et au milieu des milliers de canons pris aux Allemands, exposés sur la place de la Concorde et aux Champs-Élysées.

Sur le front des Flandres, l'avance des armées du roi des Belges a continué... Ostende, et bientôt après, au prix de rudes combats, Bruges sont repris, puis Zeebruggé; les abords de Gand, la frontière hollandaise sont atteints; la Lys est dépassée..., Les progrès s'accentuent vers l'Escaut qui est franchi le 1er novembre par l'armée franco-américaine, faisant 1 000 prisonniers.

Cependant, plus au Sud, les Allemands n'ont pas tardé à s'arrêter sur une nouvelle ligne de repli, jalonnée par Valenciennes, le Quesnoy, la forêt de Mormal, et traversant les plateaux entre Sambre et Oise, puis entre Oise et Serre, pour suivre leur ligne de défense « Hunding », rejoindre la haute Aisne où ils ont tendu des inondations, et se prolonger à travers l'Argonne jusqu'à la Meuse vers Dun. Le maréchal Foch ne les y laissera pas longtemps.

Le 21 octobre, après avoir repoussé de violentes contre-attaques, les armées britanniques reprennent l'offensive à l'Est de Denain et atteignent les abords de Valenciennes. Les jours suivants, elles accentuent leurs progrès entre le canal de la Sambre et l'Escaut vers le Quesnoy, et font en quelques jours 9 000 prisonniers, en prenant 60 canons.

A partir du 1er novembre, la bataille s'accentue

Valenciennes est pris. Le 4, les trois armées bri-anniques Horne, Byng, Rawlinson se portent à 'attaque au Sud de l'Escaut, aidées sur leur droite ɔar notre armée Debeney. Les formidables lignes ıllemandes, défendues par de nombreuses troupes, ;ont enfoncées. Les Anglais prennent Landrecies, ·ncerclent Le Quesnoy, enlèvent la moitié de la forêt le Mormal et font plus de 10 000 prisonniers. Le endemain, la forêt de Mormal tout entière et le Quesnoy tombent entre leurs mains, avec un très mportant butin.

A leur droite, notre armée Debeney, qui depuis ılusieurs jours n'avait cessé de pousser les Alle-nands et s'était avancée jusqu'aux abords de Guise, ranchit de haute lutte le canal de la Sambre à 'Oise, le 4 novembre. Elle enlève Guise le 5, ayant ıattu 6 divisions allemandes, auxquelles elle a pris 000 hommes et 60 canons.

Plus au Sud, l'armée Mangin et celle du général Guillaumat — qui avait succédé au général Ber-helot appelé à une autre importante mission — font e la rude et excellente besogne contre la fameuse gne « Hunding », entre l'Oise, la Serre et l'Aisne. .e 25, avec l'aide du général Debeney, elles avaient ıit plus de 3 000 prisonniers. Le 26, continuant son vance, le général Guillaumat en fait plus de 2 000. e 27 octobre, Crécy-sur-Serre est pris. Le 28, forte oussée de l'armée Guillaumat à l'Ouest de Château-orcien; 850 prisonniers. Le 5 novembre, Marle, hâteau-Porcien sont pris, ainsi que toute la ligne Hunding ».

A l'Est, la bataille s'était accentuée aussi devant ırmée Gouraud et l'armée américaine, sur la haute

Aisne, en Argonne, et sur la Meuse au Nord de Verdun. Les Allemands avaient un intérêt de premier ordre à se maintenir dans cette région, dont ils avaient fait le pivot de leur conversion en arrière La lutte y fut des plus âpres. Le haut commandement ennemi y envoya renforts sur renforts; mai: il fut incapable de lasser l'entrain de nos vaillant: frères d'armes d'Amérique et de notre valeureus armée Gouraud.

Le 17 octobre, l'armée américaine progresse l'Ouest de la Meuse et prend Grandpré. Les jour suivants, elle repousse de nombreuses contre-atta ques, tout en progressant un peu.

Le 1er novembre, au Nord et au Sud de Vouzie ont lieu de très dures attaques franco-américaine: L'Aisne est franchie; la progression est important Les troupes du général Gouraud font quelques ce taines de prisonniers et enlèvent des canons parn lesquels 3 batteries de 105. Les Américains de 1re armée font 3 600 prisonniers, dont 151 officier

L'avance de ces armées force nos ennemis à év cuer rapidement et complètement l'Argonne et abandonner un matériel considérable. La 1re arm américaine poursuit son avance le 2 novembre délivre de nombreux villages et Busancy; 4000 p sonniers.

Le 3, l'avance continue. Les Allemands se retire en pleine confusion devant les deux armées. D batteries, des bataillons entiers sont capturés. voie ferrée de Mézières est sous le feu des Amé cains, qui le 4 sont près de Stenay.

Le 5 novembre, l'admirable, formidable offensi poussée avec tant de méthode et d'énergie, dep

la Meuse jusqu'à la mer du Nord, par le maréchal Foch, et les courageux efforts de nos inlassables soldats et alliés portent leurs fruits. Les Allemands sont contraints de se replier depuis la Meuse jusqu'à l'Escaut, et nos troupes les poursuivent sans leur laisser de répit. Les Britanniques prennent Aulnoy, Bavai, Tournai.... Les Français avancent jusqu'à Mézières, et avec les Américains jusqu'à Sedan. En Woëvre, nos alliés d'Amérique, aidés par nos troupes, progressent également.... Le 10, il ne reste plus à nos ennemis qu'une mince bande de notre terrain qui se rétrécit chaque jour; et la libération de la Belgique marche à grands pas....

La joie, l'enthousiasme des populations, que les armées alliées délivrent en France et en Belgique est indescriptible. Leur émotion, leur reconnaissance, l'horreur que leur ont inspirée les Allemands, surexcitent nos soldats, leur font oublier leurs fatigues et souhaiter ardemment que la guerre continue et qu'ils puissent châtier à leur façon nos exécrables ennemis.

Jamais ils n'ont été plus vaillants, plus ardents que dans ces dernières périodes de la guerre. Les périls, les fatigues si dures, cependant, des luttes suprêmes, au lieu d'éteindre leur entrain, ne font que l'aiguiser. Et il en est ainsi du moral de notre nation, à l'intérieur. Rien n'a pu l'abattre, ni les misères, les souffrances, les privations, les deuils, les bombardements.... Notre peuple est décidé à tout braver, à tout supporter pour la victoire. Il vit dans une atmosphère d'héroïsme merveilleuse.

Jusqu'au bout, on voit les femmes faire vaillamment les plus dures besognes pour remplacer les hommes combattant au front; les infirmières de

tous les mondes se dévouer aux blessés, jusqu'à la mort, avec une abnégation, une énergie touchantes; des mères disant à leurs jeunes fils : « Ne pleurez pas; ce n'est pas un deuil, c'est un honneur pour nous... Et puis, vous le vengerez..., »; des jeunes gens, ayant eu tout juste l'âge pour s'engager, écrivant du front : « Ne t'inquiète pas, maman! je saurai faire tout mon devoir... Et surtout ne pleure pas! Y a-t-il rien de plus noble, de plus beau que de donner sa vie pour la patrie? »; la classe 20 se mettant en route, en faisant des vœux pour qu'elle puisse prendre encore sa part des gloires, des dangers de la guerre; des enfants jouant « à la guerre » pour se préparer à se battre, et se sacrifier, comme leurs aînés....

C'est merveilleux; c'est le souffle d'héroïsme des grandes époques de notre histoire qui n'a cessé d'animer, de vivifier les cœurs de notre nation pendant toute la guerre et qui les fait vibrer plus que jamais dans les dernières périodes : et ce n'est plus pour la défense, c'est pour l'avenir, pour la grandeur de la Patrie.

Cette admirable attitude tient beaucoup à la confiance absolue de la nation dans les chefs des armées Foch et Pétain [1], et surtout dans le chef du gouvernement M. Clemenceau. Notre peuple a foi dans la robuste activité, dans le patriotisme ardent, dans l'âme du vieux et éminent homme d'État, qu'il sent vibrer si noblement, si énergiquement à l'unisson de l'âme de la France.

1. Le Gouvernement a reconnu les services exceptionnels inoubliables, rendus au pays, par le général Pétain, en l'élevant à son tour, à la dignité de Maréchal de France, pour l'entrée de nos armées dans Metz reconquis.

IV

ÉVÈNEMENTS HORS DE FRANCE — LES CAPITULATIONS.

En Serbie, sous l'impulsion vibrante du général en chef Franchet d'Espérey, les événements se précipitèrent. Les divisions austro-allemandes qui occupaient encore le pays furent vivement repoussées. Dès le 13 octobre 1918, les Serbes étaient à Nisch. Le 19, les Français étaient sur le Danube près de Viddin, et interdisaient à nos ennemis la circulation sur le fleuve. Le 2 novembre, les Serbes faisaient triomphalement leur rentrée dans leur capitale, Belgrade. Le butin, annoncé vers le milieu d'octobre, se montait à 90 000 prisonniers, 1 600 officiers, 3 généraux, 2 000 canons.

Le 4 novembre, toute la rive Sud du Danube et la Save sont occupées par nos troupes....

Gros succès aussi des Anglais en Mésopotamie, sur le Tigre, le 24 octobre, 7 000 prisonniers. A la fin d'octobre, nos alliés sont à Kerkouk, à 250 kilomètres au Nord de Bagdad, pendant qu'en Palestine ils prennent Alep.

De son côté, l'Italie entra en branle le 25 octobre. Après de violentes, victorieuses manifestations du côté du Mont Grappa, elle fit déclencher sa véritable offensive sur le Piave. Le fleuve fut franchi, brillamment, au prix de rudes combats, entre le Montello et la voie ferrée de Trévise, le 28 octobre; puis le 30, sur tout le parcours depuis la montagne jusqu'à la mer.

Les Autrichiens se mettent en retraite, abandonnant de nombreux prisonniers, de nombreux canons. La bataille se transforme en poursuite. Le butin

prend des proportions énormes. A partir du 9 novembre, les hostilités sont suspendues. Trente et Trieste sont occupées par nos alliés.

L'Autriche venait de signer sa capitulation, en acceptant toutes les conditions fixées par les gouvernements alliés, et notamment celle qui donnait aux armées alliées le libre passage sur les territoires austro-hongrois et par suite toutes facilités pour attaquer l'Allemagne par le Sud.

Quelques jours auparavant, la Turquie avait capitulé de son côté. Les flottes alliées s'occupaient de faire draguer les mines pour pénétrer dans les Dardanelles, le Bosphore et la mer Noire.

Devant les capitulations de ses complices et la grave menace d'être envahie de tous côtés, devant une agitation intérieure qui tournaît à la révolution et, par-dessus tout, sous le poids des défaites sanglantes que le maréchal Foch ne cessait d'infliger à ses armées, et qui allaient être aggravées par l'attaque en Lorraine de vingt divisions françaises et six divisions américaines, l'Allemagne avoua sa défaite et fit partir de Berlin, le 6 novembre, des parlementaires chargés de demander les conditions de l'armistice.

Cette demande, si humiliante, était facile à comprendre. Les armées allemandes n'en pouvaient plus.

Il est plus difficile d'expliquer l'effondrement subit des qualités tant vantées de l'Allemagne : le dévouement à l'empereur; la soumission absolue à l'État; le prestige du « grand état-major » et du corps d'officiers; la discipline rigoureuse, rigide... qui se sont écroulées comme des châteaux de cartes immédiatement après la défaite.

Au début et au cours de la guerre, tous les Allemands sans exception ont applaudi leur empereur avec frénésie, quand il a déchaîné sur le monde les atrocités de sa guerre. Ils ne pensaient qu'au butin.

Dès que la défaite fut patente, ils se sont détournés cyniquement de leur souverain et l'auraient volontiers sacrifié pour diminuer leurs parts dans les réparations exigées par les Alliés.

La bassesse des sentiments de ce peuple n'a pas plus de limites que sa fourberie, sa cruauté, sa rapacité. Tout est à craindre de l'Allemagne pour l'avenir...

Ses parlementaires furent reçus, le 8, par le maréchal Foch, qui leur dicta les conditions de l'armistice et leur laissa soixante-douze heures pour consulter leur gouvernement.

Ces conditions rendaient impossible toute reprise des hostilités par l'Allemagne. Elle était condamnée à livrer une bonne partie de son matériel de guerre. Le Rhin, l'objectif séculaire de la lutte, le grand fossé, qui devrait toujours séparer la barbarie de la civilisation, allait être occupé sur ses deux rives, de la Suisse à la Hollande, par les armées victorieuses des Alliés.

La capitulation de l'Allemagne a été signée le lundi 11 novembre 1918.

Les opérations de la « grande guerre » se terminaient ainsi par la victoire complète, éclatante des Alliés, au milieu de l'émotion, de l'allégresse du monde entier.

L'humanité était libérée pour longtemps de l'horrible péril allemand. L'Alsace-Lorraine se jetait éperdue de joie, de bonheur, d'enthousiasme, dans

les bras aimés de la France. Trente et Trieste étaient rendus aux Italiens. Les Yougo-Slaves, les Tchéco-Slovaques, la Roumanie, la Pologne... voyaient la fin de leur long martyre.

La « guerre de libération » avait noblement rempli son but.

En France, le Sénat et la Chambre se sont empressés de répondre au sentiment général et de faire une loi destinée à être gravée dans toutes les communes du pays :

« Les armées et leurs chefs,
Le gouvernement de la République,
Le citoyen Georges Clemenceau,
Le maréchal Foch ont bien mérité de la Patrie. »

On aurait pu y ajouter le nom de l'autre « sauveur de la Patrie », du maréchal Joffre.

Quoi qu'il en soit, la paix n'était plus qu'une question de semaines.

Et bientôt, libérée de ses angoisses, comme de ses efforts virils, énergiques, sanglants, de la guerre, tout entière à l'œuvre, au travail pour remettre sur pied son commerce, son industrie, son agriculture, oubliant ses anciennes divisions, et gardant précieusement « l'union sacrée des cœurs », la France saura par le labeur, l'intelligence de ses ouvriers, par les talents de ses ingénieurs, par la distinction, l'élégance, la beauté de ses arts, de ses lettres et même de ses sports, de ses distractions, se rendre digne pendant la paix de ce qu'elle a été si merveilleusement pendant la grande « Guerre de libération ».

DERNIÈRES RÉFLEXIONS

I. — Héroïsme.

En 1904, à la fin de l'introduction d'un livre sur *La guerre de 1870-1871* [1], j'écrivais « que les qualités de bravoure, d'entrain, de dévouement de notre nation, et d'énergie de notre vieux sang gaulois, sont loin d'avoir disparu ; et qu'elles sauront encore jouer glorieusement et utilement leur rôle, le jour où la guerre sera moins mal engagée qu'en 1870 ».

Et, en terminant les « dernières réflexions » de cet ouvrage, j'ajoutais :

« Dans la prochaine guerre..., tout aura pu, aura dû être équilibré pour la préparation des troupes, comme pour celle du haut commandement et de la haute direction de la guerre, entre les nations en présence. L'issue des opérations dépendra plus que jamais des qualités morales, de l'endurance, de l'intrépidité des officiers et des soldats.

« A cet égard, l'histoire de nos guerres passées,

1. *La guerre de 1870-1871. Réflexions et Souvenirs*, librairie Hachette et Cie.

comme celle de 1870, montre que la France a toujours pu compter sur ses enfants : leur énergie, leur dévouement ne lui ont jamais et ne lui feront jamais défaut. »

Je ne m'étais pas trompé. Et c'est plus que du dévouement et de l'énergie qu'ont montrés la France et ses enfants pendant la « Guerre de libération » de 1914-1918; c'est l'héroïsme le plus pur, le plus merveilleux de l'histoire.

La valeur, l'intrépidité de nos soldats ont dépassé en grandeur, en beauté, tout ce que notre passé, si glorieux cependant, nous avait légué.

Jamais, le dévouement sans limites, le mépris de la mort pour la Patrie, ne s'étaient manifestés avec autant d'ampleur et d'unanimité[1].

Cela tient à ce que le cœur de notre nation était entièrement prêt pour la guerre, au moment où l'empereur d'Allemagne s'est rué sur nous, pour utiliser ses longs, formidables préparatifs, pour réaliser ses sinistres projets d'anéantissement de la France et de domination universelle.

Les lourdes, incessantes tracasseries, les insultes, les menaces, que nous avait fait subir l'Allemagne depuis ses victoires retentissantes, capiteuses de 1870, et qui avaient redoublé à propos du Maroc, avaient surexcité, indigné profondément notre peuple. La France était debout tout entière, depuis dix ans, prête à tous les sacrifices, décidée à lutter de toute

1. Les chiffres de nos pertes ne le démontrent que trop. Il y a eu dans nos armées 1 071 000 tués; 314 000 disparus; 694 000 réformés à la suite de leurs blessures — soit plus de deux millions de français, dont le sacrifice a sauvé la Patrie.

Nos vaillants alliés ont eu : les Anglais 658 000 tués; les Italiens, 470 000; les Américains 75 000.

son énergie et à en finir avec des voisins dont la fourberie, la brutalité, les ambitions démesurées, dépassaient les limites de toute patience humaine.

Toutes les fois qu'elle s'est trouvée dans cet état d'esprit, et que la nécessité de la défense nationale, de la guerre à outrance, a été sentie par son peuple, la France a pu compter entièrement sur la vaillance et le dévouement sans limites de ses soldats, de ses enfants. C'est là ce qui s'était passé aux époques libératrices, glorieuses, de Jeanne d'Arc, du vieux roi Louis XIV, de notre première République. C'est là ce qui vient de se passer avec plus d'éclat, d'élan, d'unanimité que jamais, au moment où s'est déchaînée la grande guerre de 1914. La préparation morale de notre peuple était complète et le but qu'il entrevoyait pour la guerre était aussi élevé que possible : Pas de conquêtes ; la défense à outrance du sol et de l'honneur de la patrie ; la délivrance des frères d'Alsace-Lorraine et des peuples opprimés.

Pendant les opérations mêmes de la guerre, le moral, la colère de notre nation ont été soutenus, avivés par les atrocités, la rapacité, la fourberie, le mépris de tout droit des Allemands. Elle a senti de plus en plus que c'était une lutte de vie ou de mort pour la Patrie française ; qu'il était indispensable de combattre jusqu'à la victoire complète ; qu'après avoir mis l'Europe et le monde à feu et à sang, avec tant de désinvolture, nos exécrables ennemis recommenceraient, si leur défaite n'était pas irrémédiable. Et notre peuple est resté debout, vibrant, prêt à tout supporter, pendant toute la durée de l'effroyable guerre ; et la fermeté, la virilité de son attitude ont contribué à étayer, à surexciter l'héroïsme de nos armées.

Jamais à aucune époque, chez aucune nation, la vaillance, la ténacité, le courage, l'esprit de sacrifice n'ont atteint la hauteur à laquelle les ont portés nos admirables soldats. Nos armées ont inscrit dans nos annales les pages les plus merveilleuses, les mieux faites pour montrer ce que vaut l'âme française, ce qu'une grande idée peut faire faire à un grand peuple.

II. — Haut commandement.

Pour vaincre à la guerre, il ne suffit pas que le peuple soit debout, qu'il puisse compter sur la valeur et le dévouement absolus de ses soldats, de ses officiers ; il faut aussi, et essentiellement, que le haut commandement des armées ait été bien préparé.

L'armée est un énorme outil, délicat à manier, dans les mains du haut commandement. Pour réussir, ce n'est pas assez que l'outil soit parfait ; il faut encore que celui qui le dirige ait l'instruction et les capacités nécessaires.

Cette condition indispensable n'a pas été toujours réalisée, au cours des guerres soutenues par la France, à travers les âges. Il y a eu malheureusement, trop souvent, des lacunes regrettables, désastreuses, dans la préparation de notre haut commandement. « L'imprévoyance gauloise » nous a fait sentir cruellement ses inconvénients, à ce point de vue comme à bien d'autres.

Au XIVe siècle, à Crécy, comme auparavant à Courtray, nos défaites ont été dues incontestablement, malgré la vaillance de nos troupes, à l'insuffisance, à l'ignorance, à la nullité du commandement.

Et il en a été de même à Poitiers, à Azincourt; plus tard à Rossbach; et tout près de nous, en 1870, dans les douloureuses journées de Metz et de Sedan.

Au contraire, quand nos chefs d'armées ont su commander et utiliser la vaillance toujours prête à briller de nos soldats, quels succès incomparables avec Philippe-Auguste, Condé, Turenne, le maréchal de Saxe, avec nos généraux de la première République, et par-dessus tout avec le grand-maître de la guerre, avec Napoléon!

Lorsque la guerre de 1914 a éclaté, il n'y avait, très heureusement, aucune inquiétude à avoir pour nous de ce côté. Comme nous l'avons montré dans la première partie de cet ouvrage, la forte organisation de l'état-major de l'armée, l'excellente influence de l'École Supérieure de Guerre et du Centre des hautes études, avaient remarquablement orienté notre armée pour la grande guerre, tout en constituant des pépinières inépuisables de bons officiers d'état-major et de chefs aptes à exercer les commandements les plus difficiles, les plus élevés.

La marche régulière des événements, heureux ou malheureux, de la première partie de la guerre, la netteté des ordres du commandement, la promptitude, l'exactitude de la transmission de ces ordres, la précision de leur exécution, l'admirable esprit offensif qui régnait du haut en bas de nos armées et qui nous a sauvés, ont mis en évidence la valeur de la préparation de nos chefs et de nos états-majors, comme de nos officiers et des corps de troupes. La guerre de tranchées avait été moins bien étudiée que la guerre de mouvements; ses difficultés ont été bien vite et remarquablement

surmontées. Quant à la période finale, décisive de la guerre, elle a mis plus que jamais en évidence les talents de nos grands chefs, de nos généraux d'armées et autres, de nos états-majors. La terrible leçon de 1870 avait porté ses fruits. Nous étions prêts au point de vue du commandement et des hautes études de guerre.

Mais n'oublions pas qu'il n'en a pas toujours été ainsi, que nous avons été souvent imprévoyants à cet égard. Et ne nous lassons pas d'exiger pour l'armée, pour ses états-majors, pour ses chefs, la préparation complète, incessante à la grande guerre.

III. — Les troupes.

La préparation, l'instruction de nos troupes actives et de réserve a donné de très bons résultats et est devenue parfaite dès qu'on a pu réagir contre certain défaut de concordance des efforts des différentes armes.

L'entraînement des troupes territoriales a pu être très heureusement perfectionné, pendant les opérations mêmes, grâce à la lenteur, aux facilités spéciales de la guerre de tranchées. De tous côtés, nos régiments territoriaux se sont rapidement aguerris et ont fait vaillamment leur devoir.

Il conviendra de se rappeler combien leur concours nous a été précieux et de veiller à ce que, dorénavant, rien ne soit négligé, pendant la paix, pour assurer leur organisation, leur encadrement et leur instruction.

Les grands camps d'instruction devront être

multipliés. Ils rendront les meilleurs services pour l'armée territoriale comme pour la réserve et l'armée active, tout en permettant de perfectionner l'instruction des grosses unités pour l'exécution des diverses phases du combat. « L'art de la guerre — a dit Napoléon — est un art simple et tout d'exécution. » Il importe au plus haut point de perfectionner les troupes dans « l'exécution ». Les grands camps d'instruction s'y prêteront mieux que les grandes manœuvres.

IV. — Artillerie.

Les canons ont joué un rôle considérable pendant la guerre; et nos armées n'ont eu qu'à se louer des hautes qualités, de l'habileté, de l'intelligence, de l'intrépidité héroïque de notre arme de l'artillerie.

C'est une des forces incontestables de notre pays; c'est une arme de tout premier ordre, qui a toujours été considérée comme la première artillerie du monde.

Elle vient de prouver une nouvelle fois sa grande valeur par les hauts faits de ses batteries de campagne et de son merveilleux enfant, le canon de 75, comme pour le soin, la rapidité avec lesquels elle a formé, instruit, pendant la guerre même, ses batteries lourdes de nouvelle création, qui ont su rendre immédiatement de si importants services.

Les qualités de cette arme si remarquable, si bien faite pour agir de concert avec notre héroïque infanterie, sont dues à ses vieilles, excellentes traditions, dont Napoléon faisait si grand cas, et

aussi au recrutement par l'École Polytechnique d'une grande partie de ses officiers.

Il est dans l'intérêt du pays, non seulement de maintenir la haute valeur de notre artillerie, mais encore de la perfectionner, en lui redonnant la tête, la haute direction de l'arme, qu'on a eu le tort de supprimer.

Dans les temps passés, quand l'artillerie était cependant loin d'avoir l'importance qu'elle a acquise aujourd'hui, elle avait à sa tête un grand-maître, chargé de veiller à maintenir l'équilibre, l'harmonie entre les nombreuses branches de services : artillerie de campagne, artillerie de siège et de place, artillerie de côte, fabrications de l'artillerie....

Plus tard, ce rôle fut rempli par le premier Inspecteur de l'arme, puis par le Président du Comité de l'artillerie.

Le Comité de l'artillerie a été supprimé, dix ans avant la guerre. On y a substitué des inspecteurs permanents des diverses branches de services. Mais on a oublié la tête de l'arme, le grand chef, le cerveau planant au-dessus de l'ensemble des services, veillant à faire concorder les efforts des différentes ramifications de l'arme, orientant, utilisant, au mieux les capacités, les talents des officiers, songeant constamment à la préparation de l'arme à la guerre pour le personnel, comme pour le matériel, et au maintien de la haute valeur et de la belle réputation de notre artillerie.

C'est une institution à rétablir dans l'intérêt de l'arme comme dans l'intérêt du pays.

V. — Matériel.

Notre préparation matérielle a été notoirement insuffisante. — Nous en avons donné les motifs dans la première partie de cet ouvrage. — Il a fallu, pendant la guerre même, improviser une mobilisation industrielle d'une puissance extraordinaire, pour parvenir à assurer le ravitaillement de nos armées en équipements, habillements... et surtout en armes, canons, munitions, avions, chars d'assaut....

Cet effort industriel, sans précédents, a pu être réalisé, grâce au concours éclairé des services techniques de l'armée, au dévouement, au patriotisme de notre industrie, de nos ouvriers, à l'impulsion ferme, soutenue du gouvernement et du parlement. Mais il a demandé du temps et n'a réussi que grâce à la marche traînante de la guerre de tranchées. Il n'aurait pas pu être fait, si les Allemands avaient persisté dans la guerre de mouvements.

La mise en train de ce gigantesque travail industriel a présenté, au début, bien des difficultés et provoqué de nombreux tiraillements. Rien pendant la paix n'avait été fait, ni même étudié, pour préparer l'organisation de cet énorme effort du temps de guerre. Personne n'avait prévu les proportions extravagantes des dépenses de munitions, des usures d'armes, de canons, qu'entraînerait cette guerre effroyable. Les Allemands eux-mêmes, qui croyaient n'avoir rien négligé et pouvoir nous écraser à coup sûr, se sont trouvés à court de munitions après la Marne.

Il est utile d'insister sur cette lacune de notre préparation; non pas pour récriminer sur le passé, mais pour l'avenir; pour nous rappeler que, dans l'étude des plans de guerre, la mobilisation de l'industrie, destinée à concourir aux fabrications du matériel de guerre, devra être étudiée, préparée, réglée avec autant de sollicitude que celle des chemins de fer qui a donné des résultats si remarquables.

Les grands services spéciaux de l'armée qui ont besoin de cette aide de l'industrie devront être organisés, perfectionnés de manière à être aptes à utiliser pour le mieux la collaboration des usines privées et à leur fournir à temps les modèles et les renseignements nécessaires.

Le grand écueil de la préparation du matériel, indispensable pour bien mener la guerre, consiste dans l'énormité des dépenses auxquelles cette préparation aboutit et qui paraissent d'autant plus lourdes qu'elles sont demandées en pleine paix, quand la guerre peut paraître bien éloignée.

Elle se transforme en une question irritante de budget et tombe forcément sous l'influence des partis du parlement qui, tout en étant animés des meilleures intentions, peuvent très bien « ne pas savoir assez », ne pas être suffisamment éclairés sur les nécessités de la guerre, ou même se laisser aller au désir d'être agréables à leurs électeurs et repousser des dépenses qui ne répondent pas à leurs préoccupations du moment.

C'est là, avec nos institutions actuelles, une source de dangers permanents pour notre pays. Il faudra y songer après la guerre et chercher à tirer

de notre Constitution tout ce qu'elle peut donner à cet égard, ou même la perfectionner si cela paraît nécessaire.

VI. — L'Alsace.

L'Alsace nous est rendue après quarante-huit années douloureuses d'occupation allemande.

L'enthousiasme délirant avec lequel ses vieillards, ses hommes, ses jeunes gens encore vêtus de l'uniforme allemand, ses femmes, ses enfants, ses charmantes jeunes filles si joliment parées à l'alsacienne, ont acclamé la France, ses soldats, son gouvernement, la joie débordante, les cris partis du cœur de toute la population alsacienne, ont fait pleurer d'une émotion profonde toute la France, même les vieux yeux dont les larmes semblaient taries à tout jamais.

Gardons-nous d'oublier les souffrances et l'admirable attitude de l'Alsace après 1870. Pendant vingt ans, elle a protesté hautement, fièrement, à la face de ses dominateurs, de son attachement inébranlable à la France. Puis, se croyant oubliée, elle a lutté sans trêve, pour conserver tout au moins son autonomie, ses coutumes, ses mœurs, ses traditions, son patois qui lui servait si bien à railler ses tyrans. Elle a soigneusement évité de se mêler aux immigrés allemands, pour rester elle-même, comme elle l'avait déjà fait, à travers les siècles passés, sous la domination des Souabes ou de l'Empire Allemand.

Les interminables occupations allemandes, que l'Alsace a eu à subir, ont réussi à lui imposer — probablement à l'époque où la langue celtique a disparu dans presque toutes nos provinces — un

idiome germanique. Et la brutalité, avec laquelle les Allemands ont opéré depuis 1870, pour faire disparaître la langue et les souvenirs de la France, nous montre bien comment ils ont dû agir à cet égard dans les siècles passés. Ils ont réussi.

Mais, le cœur des Alsaciens, leurs sentiments, leurs goûts, leurs sympathies n'ont pas changé. Ils sont restés ce qu'étaient leurs ancêtres, quand Jules César les a trouvés, il y a vingt siècles, sur la rive gauche du Rhin, dans la grande plaine de l'Ill, de Belfort à Strasbourg : des Celtes, des Gaulois d'avant-garde, chargés de lutter sur le Rhin contre les invasions des Germains.

Ce sont nos frères, malgré leur patois germanique. C'est éperdus de joie « qu'ils se jettent au cou de la France retrouvée ». Adoucissons-leur, par tous les moyens possibles, le passage du régime lourd, inflexible, mais régulier de l'Allemagne, aux institutions de la France. Louis XIV nous a donné à cet égard un grand exemple. Toutefois, on peut regretter qu'il n'ait pas poussé les Alsaciens à se débarrasser eux-mêmes de tout ce qui rappelait, dans leurs habitudes, dans leur langage, dans les noms de leurs localités et même des personnes, la domination allemande.

Aujourd'hui, rien ne sera plus facile. Car il y a un lien de plus entre la France et l'Alsace : c'est la haine commune de l'Allemand. Depuis des siècles, l'Alsacien, qui ne le connaissait que trop, détestait, méprisait l'Allemand — le « Schwob » en patois alsacien. — Depuis la grande guerre, les Français le détestent et le méprisent tout autant ; ils l'ont appelé « Boche ». Les deux mots se valent ; ils ont

la même signification : « barbare, brutal, fourbe, menteur, ivrogne ».

VII. — Nos Alliés.

A l'issue des hauts faits, des manifestations sublimes de valeur et de dévouement de nos soldats et de notre peuple, à la clôture des dangers, des angoisses, des misères, des deuils de notre nation, comment ne pas donner une pensée de profonde reconnaissance aux Alliés qui nous ont aidés si efficacement à sortir victorieux de la lutte infernale :

Aux Belges, qui se sont comportés avec tant de fierté et de vaillance sous l'impulsion de leur roi héroïque, et dont la résistance irréductible a mis en relief, dès le début des hostilités, le caractère odieux, criminel de l'agression allemande.

Aux Serbes, nos intrépides alliés de toute la guerre ; aux Roumains ; aux Grecs ;

Aux Italiens, qui dès les premiers jours nous ont permis de disposer de notre armée des Alpes et qui, depuis, se sont lancés impétueusement dans la lutte et n'ont plus cessé d'immobiliser ou de battre, sur leur front, la plus grande partie de l'armée autrichienne ;

Aux Américains, auxquels nous unissaient déjà les liens de la plus vive, la plus affectueuse sympathie, et dont la noble, généreuse, énergique, superbe intervention a joué un rôle décisif dans les dernières périodes de la guerre et sera une des merveilles de l'histoire ;

Et par-dessus tout, à nos alliés, à nos sauveurs de la Grande-Bretagne !

N'oublions jamais les premières heures angoissantes de la grande guerre et notre émotion poignante lorsque nous avons vu l'Angleterre se lever de toute son énergie, de toute sa puissance pour défendre le Droit odieusement violé par les Allemands en Belgique, jeter dans la terrible balance le poids de sa haute autorité mondiale et intervenir immédiatement dans les opérations non seulement avec sa flotte formidable, invincible, mais encore avec les 150 000 admirables soldats qui constituaient son unique armée de terre continentale.

Ce fut pour ceux qui connaissaient la fermeté, la hauteur d'âme, la loyauté britanniques, comme une garantie certaine du succès des efforts des Alliés, quelque durs qu'ils dussent être, et de la victoire finale du Droit et de la Liberté sur la violence, la brutalité, la barbarie.

Pendant toute la guerre, l'effort de l'empire britannique a été d'une puissance, d'une persévérance dignes d'admiration. Sur mer, au prix de luttes incessantes avec les pirates sous-marins, il a assuré magistralement notre ravitaillement et la défense de nos côtes et de nos colonies, tout en contribuant largement au transport des troupes américaines. Sur terre, ses 150 000 hommes du début sont devenus 7 millions de vaillants combattants qui ont montré partout, sur le front de France comme dans toutes les parties du monde, leur courage, leur discipline, leur force d'âme à toutes épreuves....

Quand le roi Édouard VII a fondé « l'Entente cordiale » entre l'Angleterre et la France, il a annoncé qu'il en sortirait de grands bienfaits pour la marche de la civilisation et les progrès de l'humanité

Il en est déjà sorti notre salut au cours de la « guerre de libération », de la plus formidable, la plus terrible des ruées que les barbares de la Germanie ont lancées, à travers les siècles, contre la France.

Et pendant la paix, que l'Angleterre vient si puissamment, si loyalement de nous aider à conquérir, les choses les plus heureuses sont à prévoir, si nos deux nobles, héroïques nations, si bien faites pour s'entendre, s'entr'aider, se compléter, s'estimer, continuent à marcher la main dans la main, pour le plus grand bien de l'humanité.

VIII. — Gare a l'Allemagne!

Ce que la France doit retenir par-dessus tout de cette guerre épouvantable, c'est qu'elle n'est qu'un épisode, l'épisode le plus sanglant, le plus impressionnant, de la lutte séculaire, acharnée, pour le Rhin entre les Germains et les Gaulois, entre la barbarie et la civilisation.

Grisés par la facilité extraordinaire de leurs succès de 1870, persuadés que leurs victoires étaient dues à la supériorité de leur valeur, de leur force, à la perfection inimitable de leur « grand état-major », les Allemands ont voulu nous achever en 1914, se débarrasser à tout jamais de l'ennemi héréditaire et en profiter pour dominer le monde entier.

Leurs prévisions ne se sont pas réalisées. Nos troupes leur ont montré combien elles les valent, les dépassent, quand elles sont bien commandées. Ils ont été battus. Mais ils recommenceront, soyons-en

certains, à la première occasion, tout en nous faisant au besoin les protestations d'oubli et d'amitié les plus chaleureuses.

Il importe de parer à ce danger séculaire, pendant que nous le pouvons, et non seulement de diminuer l'Allemagne, en délivrant les nombreux peuples qu'elle opprime; de reprendre l'Alsace-Lorraine, de consolider largement notre frontière, en y englobant les territoires et les mines de fer et de charbon, utiles à notre défense; mais encore de neutraliser les provinces allemandes de la rive gauche du Rhin, pour supprimer la redoutable tenaille dans laquelle ils ont réussi, à travers les siècles, à nous enserrer, qui s'appuie sur leurs grandes forteresses offensives du Rhin, et qui constitue une menace incessante, terrible, pour la sécurité de notre pays, comme pour la paix de l'Europe et du monde.

Garons-nous, pour le présent et pour l'avenir, de la haine, de la voracité des Germains! Dans le courant de la guerre, ils ont parfois affecté de détester surtout les Anglais. C'était une fourberie, une « bocherie », l'exécution d'un mot d'ordre donné pour essayer de nous brouiller avec nos vaillants, énergiques, loyaux alliés, les Anglais.

La vraie haine des Allemands — ne l'oublions plus — sera toujours celle de la Gaule, de la France qu'ils comptaient bien « saigner à blanc », et qui est l'obstacle perpétuel de leurs ambitions inassouvies.

Nos générations de la guerre le savent. Nos soldats, des classes héroïques de 1887 à 1919, qui ont sauvé la France et l'humanité d'un péril effroyable, qui ont si valeureusement, si noblement, effacé les

tristesses, les humiliations de 1870, connaissent à fond l'Allemand, la fourberie, la rapacité, la brutalité, la cruauté du « Boche ». Mais elles savent aussi que l'Allemagne a le génie de la préparation, qu'elle se prête à une discipline de fer, et que, par cela même, elle sera toujours un danger des plus graves pour la France et pour le monde entier.

Que ce danger ne soit plus jamais oublié par les générations futures! Qu'elles y veillent! Qu'elles se tiennent prêtes à préserver la France de la revanche, de la haine, de la voracité de l'Allemagne!

C'est la conclusion essentielle à tirer du coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur les péripéties de la « guerre de libération ».

Gare à l'Allemagne!

Et gloire à nos soldats, à nos chefs, à nos Alliés, à la France immortelle!

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LES OPÉRATIONS DE JUIN 1916 A NOVEMBRE 1918

DERNIÈRES RÉFLEXIONS.

TITRE V

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS EN 1916

TITRE VI

EN ALLEMAGNE. — LES DERNIERS MOIS DE 1916

TITRE VII

1917. — L'USURE ALLEMANDE. — LA RÉVOLUTION RUSSE

TITRE VIII

1918. — LA LUTTE DÉCISIVE. — PÉRIODE ALLEMANDE

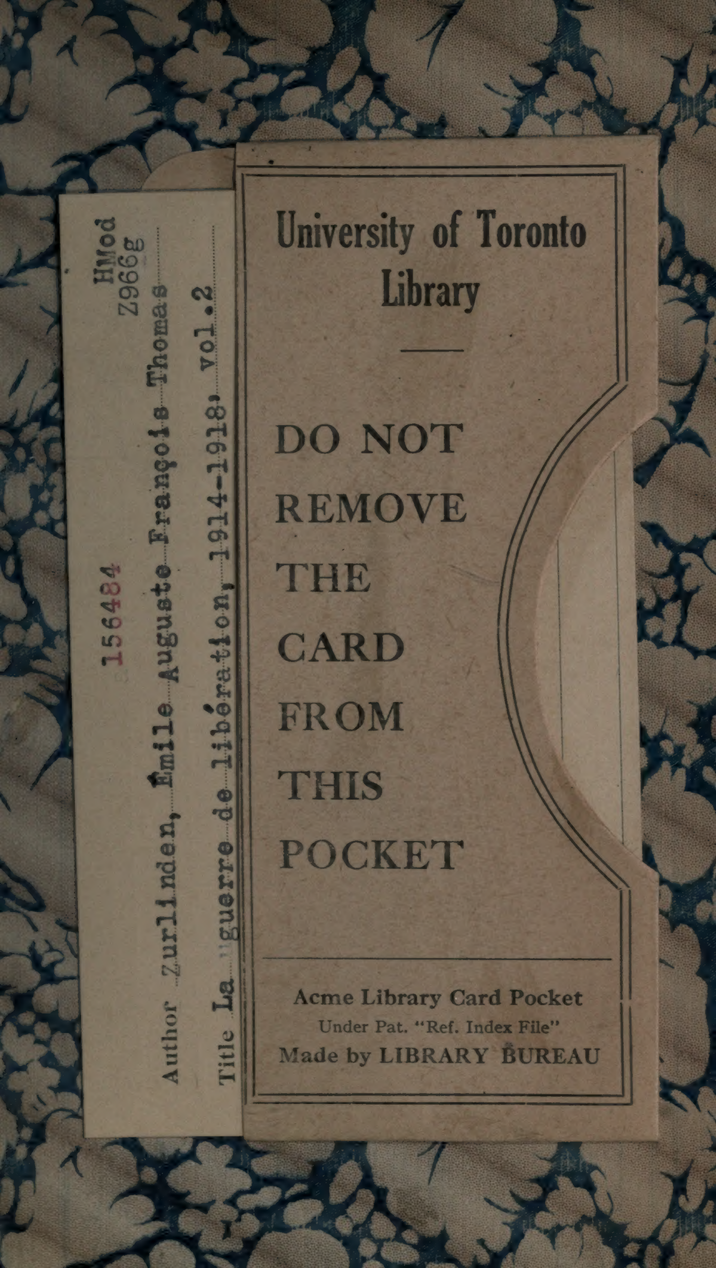
TITRE IX

L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DU MARÉCHAL FOCH

DERNIÈRES RÉFLEXIONS

632-18. - - Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-19.





HMod
Z966g
156484
Author Zurlinden, Emile Auguste François Thomas
Title La guerre de libération, 1914-1918, vol.2
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

